





ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CONTES
MORAUX.

PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXXVII.

TABLE DES CONTES

Du second Volume.

CONTES

CONTES MORAUX.

LE PHILOSOPHE SOI-DISANT.

CLARICE, depuis quelques années, n'entendoit parler que de Philosophes. Qu'est-ce donc que cette espèce d'hommes-là, dit-elle ? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philosophes étoient rares, qu'ils se communiquoient peu ; qu'au reste c'étoient de tous les hommes les plus simples, & qu'ils n'avoient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes, dit-elle ; car dans tous les récits que j'entends, un Philosophe est un être bizarre, qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là, lui

dit-on, il y en a par-tout : vous en aurez : cela eſt facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces ſociétés qu'on appelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuſer. On lui préſenta, quelques jours après, le ſentencieux Ariſte. Monſieur eſt donc Philoſophe ? demanda-t-elle en le voyant. Oui, Madame, répondit Ariſte. — C'eſt une belle choſe que la Philoſophie, n'eſt-ce pas ? — Mais, Madame, c'eſt la ſcience du bien & du mal, ou, ſi vous voulez, la ſageſſe. Ce n'eſt que cela ? dit Doris. Et le fruit de cette ſageſſe, pourſuivit Clarice, eſt d'être heureux ſans doute ? — Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je ſerois donc Philoſophe auſſi ? dit à demi-voix la naïve Lucinde ; car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuſe, en faiſant des heureux. Bon ! qui ne ſait pas cela ? reprit Doris ; c'eſt le ſecret de la Comédie.

Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutois bien, dit Clarice; & rien ne se ressemble moins, je crois, qu'une jolie femme & un Philosophe. Mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple, Madame : je n'ai point de préjugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je pense. N'aimer rien, observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Eh! Monsieur, répliqua le Philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumières. Et c'est, dit Doris, avec des lumières que vous faites des heureux? — Oui, Madame, & que

nous le sommes. La grosse Présidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince ! Un Philosophe a-t-il bien du plaisir ? demanda Lucinde. — Il n'en a qu'un, Madame, celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant ! dit brusquement la Présidente. Et si vous n'aimez rien, Monsieur, que faites-vous donc de votre ame ? — Ce que j'en fais ? Je l'emploie au seul usage qui soit digne d'elle : je contemple, j'observe les merveilles de la nature. Eh ! que peut-elle avoir pour vous d'intéressant, cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher ? — Mes semblables, Madame ! je ne dispute pas sur les termes ; mais celui-là est un peu fort. Quoi qu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité, qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le désir est le mobile du sentiment. Oui dà, je conçois, dit

Doris, que la curiofité eft quelque chofe ; mais le défir, Monfieur, ne le comptez-vous pour rien ? Le défir, je vous l'ai dit, eft un attrait d'une autre efpèce. — Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous réfiftez à l'autre ? — Ah ! Madame, c'eft que les jouiffances de l'efprit ne font mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du fentiment renferment un poifon caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des fens ? — Oui, j'ai des fens, fi vous voulez ; mais ils n'ont fur moi nul empire : mon ame en reçoit les impreffions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puiffent m'affecter vivement. Voilà un bien froid perfonnage ! dit tout bas Doris à Clarice : qui t'a amené cet homme-là ? Paix, lui répondit Clarice : cela eft bon pour la campagne ; il y a moyen de s'en divertir.

Cléon, qui vouloit encore dévelop-

per le caractère d'Arifte, lui témoigna fa furprife de le voir réfolu à ne rien aimer. Car enfin, difoit-il, ne connoiffez-vous rien d'aimable? Je connois des furfaces, reprit le Philofophe; mais je fais me défier du fond. Il refte à favoir, dit Cléon, fi cette méfiance eft fondée. — Oh! très-fondée, vous pouvez m'en croire : j'en ai affez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'eft peuplé que de fots, de méchans, & d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice fur le ton du reproche, vous feriez moins injufte, & peut-être auffi plus heureux.

Le Sage, un moment interdit, ne fit pas femblant d'avoir entendu. On annonça le dîné : il donna la main à Clarice, & fe mit auprès d'elle à table. Je veux, lui difoit-elle, vous réconcilier avec l'humanité. —Il n'y a pas moyen, Madame, il n'y a pas moyen : l'homme eft le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que

le ſpectacle de votre dîné ? Combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme ? Ce bœuf, quel mal vous avoit-il fait ? & ce mouton, ſymbole de la candeur, quel droit aviez-vous ſur ſa vie ? & ce pigeon, l'ornement de nos toits, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe ? O Ciel ! s'il y avoit un Buffon parmi les animaux, dans quelle claſſe placeroit-il l'homme ? Le tigre, le vautour, le requin lui céderoient le premier rang parmi les eſpèces voraces. Tout le monde conclut que le Philoſophe ne ſe nourriſſoit que de légumes; & l'on n'oſoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il : puiſqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainſi, en mangeant de tout, contre la profuſion des mets, leur recherche, leur délicateſſe. Ah ! l'heureux temps, diſoit-il, où l'homme broutoit avec les chèvres !

Donnez-moi à boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré ! Le Philosophe s'enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéroient ses pères.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandoit sur le genre humain. Eh bien, demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes ; les trouvez-vous si odieux? Avouez que vous les condamniez sur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, Monsieur ! apprenez qu'un Philosophe ne juge que d'après lui. C'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes. — Ah ! de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu : notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens ; car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mé-

rite. Et comment l'honorez-vous? répliqua vivement le Philosophe. Est-ce en le négligeant, en l'abandonnant, qu'on l'honore? Ah! les Philosophes de la Grèce étoient les oracles de leur siècle, les législateurs de leur patrie. Aujourd'hui la sagesse & la vertu languissent oubliées; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce seroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête, ou, pour mieux dire, aux pieds des dispensateurs des récompenses? Il est vrai, dit Cléon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme). Il n'y a pas de mal, reprit humblement le Philosophe. — Un homme tel que vous devroit être dispensé de faire sa cour. — Moi, faire ma cour! Ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en

applaudir : je ſais m'apprécier, grace au Ciel ; & j'irois vivre dans les déſerts, plutôt que de dégrader mon être. Ce ſeroit bien dommage, dit Cléon, que la ſociété vous perdît : né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne ſauriez croire, Meſdames, le bien que fait un Philoſophe à la terre : je gage que Monſieur a découvert une foule de vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de ſa façon. Des vertus, reprit Ariſte en baiſſant les yeux, je n'en ai pas imaginé beaucoup; mais j'ai dévoilé bien des vices! Eh! Monſieur, lui dit Lucinde, que ne leur laiſſiez-vous leur voile, ils auroient la laideur de moins. Ma foi, je ſuis votre ſervante, reprit Madame de Ponval; j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque : du moins l'on ſait à quoi s'en tenir. —Et cependant voilà comme on nous récompenſe, s'écria Ariſte avec dépit : auſſi

j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même : le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée ? — Aucune, Madame : un Philosophe n'a point d'affaires. — Eh bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la Philosophie ; & je vous y promets la solitude, le repos, & la liberté. La liberté, Madame ! dit le Philosophe à demi-voix ; je crains bien que vous ne manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie ; & Ariste, avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée, où il digéra sans penser à rien. Je me trompe, il pensoit à Clarice, & il se disoit à lui-même : Une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! voyons jusqu'au bout. Il faut avouer, poursuivoit-il, que la société est

une plaifante fcène. Si j'étois galant, empreffé, complaifant, aimable, on feroit à peine attention à moi : on ne voit que cela dans le monde ; & la vanité des femmes eft raffafiée de ces hommages prodigués. Mais apprivoifer un ours, civilifer un Philofophe, fléchir fon orgueil, amollir fon ame, c'eft un triomphe difficile & rare, dont leur amour-propre eft flatté. Clarice vient d'elle-même fe jeter dans mes filets ; attendons-la, fans nous compromettre.

La compagnie, de fon côté, s'amufoit aux dépens d'Arifte. C'eft un affez plaifant original, difoit Doris : qu'en ferons-nous ? Une Comédie, répondit Cléon ; & fi Clarice veut m'en croire, mon plan eft déjà tout tracé. Il communiqua fon idée ; tout le monde y applaudit ; & Clarice, après quelque difficulté, confentit à jouer fon rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Philofo-

phe ; & quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci sembloient répondre du dénouement. Elle se présenta donc, comme par hasard, dans l'allée où se promenoit Ariste. Je vous détourne, lui dit-elle ; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop, Madame; & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice : je m'aperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme ; & je serois bien aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai, Madame, que la Philosophie semble créer un nouvel univers. Le vulgaire ne voit que des masses ; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous : c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce : une fourmilière est pour moi une république ; & chacun des atômes qui composent ce monde, me paroît

un monde nouveau. Cela eſt admirable! dit Clarice. Qu'eſt-ce qui vous occupoit en ce moment? Ces oiſeaux, répondit le Sage. — Ils ſont heureux, n'eſt-ce pas? — Ah! tres-heureux ſans doute! & peuvent-ils ne pas l'être? L'indépendance, l'égalité, peu de beſoins, des plaiſirs faciles, l'oubli du paſſé, nulle inquiétude ſur l'avenir, & pour tout ſouci, le ſoin de vivre & celui de perpétuer leur eſpèce: quelles leçons, Madame, quelles leçons pour l'humanité! — Avouez donc que la campagne eſt un ſéjour délicieux; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, & comme eux, nous ſemblons n'y avoir pour loi que le doux inſtinct de la nature. — Ah! Madame, que n'eſt-il vrai! Mais ce caractère eſt effacé du cœur des hommes: la ſociété a tout perdu. — Vous avez raiſon: cette ſociété eſt quelque choſe de bien gênant; & quand on n'a beſoin de perſonne, il ſeroit

tout ſimple de vivre pour ſoi. — Hélas ! c'eſt ce que j'ai dit cent fois ; c'eſt ce que je ne ceſſe d'écrire : mais perſonne ne veut m'écouter. Vous, Madame, par exemple, qui ſemblez reconnoître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer ? Je ne puis que ſouhaiter, dit Clarice, que la Philoſophie devienne à la mode : je ne ſerai pas la dernière à la ſuivre, comme je ne dois pas être la première à l'afficher. — C'eſt le langage que chacun tient : perſonne ne veut ſe haſarder à donner l'exemple ; & cependant l'humanité gémit, accablée ſous le joug de l'opinion, & dans les chaînes de l'uſage. — Que voulez-vous, Monſieur ? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienſéances. — Eh bien, Madame, obſervez-les ces bienſéances tyranniques ; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du ſiècle : mais votre ame eſt à vous, la ſociété

n'a droit que ſur les dehors, & vous ne lui devez que les apparences. Les bienſéances dont on fait tant de bruit, ne ſont elles-mêmes que les apparences bien menagées; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur eſt le ſanctuaire de la volonté; & la volonté eſt indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me ſemble, pourvu que je m'en tienne là. Vraiment ſans doute, reprit le Philoſophe, il vaut mieux s'en tenir là que de riſquer des imprudences. Car, Madame, ſavez-vous ce que c'eſt qu'une femme vicieuſe? C'eſt une femme qui ne s'obſerve, qui ne ſe reſpecte ſur rien. Quoi, Monſieur, demanda Clarice en affectant un air ſatisfait, le vice n'eſt donc que dans l'imprudence? — Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de vous interroger. Qu'eſt-ce que le vice à vos yeux? N'eſt-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui

peut

peut nuire ? — C'eſt cela même. — Eh bien, Madame, tout cela ſe paſſe au dehors. Pourquoi donc ſoumettre au préjugé vos ſentimens & vos penſées ? Voyez, dans ces oiſeaux, cette douce & fière liberté que la nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah ! dit Clarice avec un ſoupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux ; mais je touche au moment d'y renoncer encore. O Ciel ! qu'entends-je ? s'écria-t-il. Allez-vous former une nouvelle chaîne ? — Mais, je ne ſais. — Vous ne ſavez ? — Ils le veulent. — Qui donc, Madame ? quels ſont les ennemis qui oſent vous le propoſer ? Non, croyez-moi, l'hymen eſt un joug, & la liberté eſt le bien ſuprême. Mais encore, quel eſt cet époux que l'on vous donne ? — C'eſt Cléon. — Cléon, Madame ? Je ne m'étonne plus de l'air aiſé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il

daigne être affable quelquefois, il a cette politeſſe avantageuſe qui ſemble s'abaiſſer juſqu'à nous; on voit bien qu'il fait les honneurs de ſa maiſon, & je ſens déſormais tout ce que je lui dois de reſpect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle; & je prétends que chez moi tout le monde ſoit égal. — Vous le prétendez, Clarice! Ah! votre choix détruit l'égalité entre les hommes, & celui qui doit vous poſſéder .... N'en parlons plus, j'en ai trop dit; ce ſéjour n'eſt pas fait pour un Philoſophe; permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai beſoin de vous, & vous me plongez dans des irréſolutions dont vous ſeul pouvez me tirer. Il faut avouer que la Philoſophie eſt une choſe bien conſolante; mais ſi un Philoſophe étoit un trompeur, ce ſeroit un dangereux ami! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voye en-

ſemble : je rejoins la compagnie venez bientôt nous retrouver. Eh ! voilà donc, diſoit-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un Philoſophe ? Courage ! diſoit-il de ſon côté ; Cléon ne tient plus qu'à un fil.

Clarice, en rougiſſant, rendit compte de la première ſcène ; & ſon début reçut des éloges. Mais la Préſidente fronçant le fourcil, Avez-vous prétendu, dit-elle, que je ſois ſimple ſpectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je réponds qu'il ſera plaiſant. Vous croyez ſubjuguer cet homme ſage ? point du tout ; c'eſt moi qui aurai cet honneur-là. — Vous, Préſidente ? — Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans, mes trois mentons, & ma mouſtache de tabac d'Eſpagne ſe moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle, & ſi ce n'eſt pas aſſez d'une, vous n'avez qu'à vous

réunir pour me diſputer ſa conquête ; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuſe Clarice, allez étaler à ſes yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de ſéduiſant : je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton réſolu à faire trembler ſes rivales.

Cléon parut ſombre & rêveur à l'arrivée d'Ariſte ; & Clarice prit avec le Philoſophe l'air réſervé du myſtère. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariſte ſe retirant dans ſon appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel ! dit-il à la compagnie qui, pour s'amuſer, l'y avoit conduit, ô Ciel ! n'eſt-il pas ridicule que tout cet appareil ſoit dreſſé pour le ſommeil d'un homme ? Eſt-ce ainſi que l'on dormoit à Lacédémone ? O Lycurgue ! que dirois-tu ? Une toilette à moi ! c'eſt ſe moquer. Me prend-on pour un Sibarite ? Je me retire, je n'y ſaurois tenir. Voulez-

vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie, quand elles se présentent : un Philosophe doit savoir se passer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'appaisant, il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose ! & le Sage s'endormit.

Ses songes lui rappelèrent son entretien avec Clarice ; & il se reveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme sagesse dans les femmes, lui résisteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore ; un laquais vint lui proposer le bain. Le bain étoit d'un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai : le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyoit

dreſſée ; mais la pudeur le retint. Il ſe contenta de donner à ſa négligence philoſophique l'air le plus décent qu'il lui fut poſſible ; & le miroir fut ving fois conſulté. Comme vous voilà fait ! lui dit Clarice en le voyant paroître : pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit, cette coiffure vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Eh ! Madame, eſt-ce à l'air qu'on doit juger les hommes ? voulez-vous que je me ſoumette aux caprices de la mode, & que je ſois mis comme vos Cléons ? — Pourquoi non, Monſieur ? Savez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre ſimplicité, & que c'eſt là ſurtout ce qui affoiblit dans les eſprits la conſidération qui vous eſt due ? Moi-même, pour vous rendre juſtice, j'ai beſoin de ma réflexion : le premier coup-d'œil eſt contre vous ; & c'eſt bien ſouvent ce premier coup-d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à

la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir? — Non, Madame, l'artifice n'eſt pas fait pour elle : plus elle eſt nue, plus elle eſt belle ; on la déguiſe en voulant l'orner. — Eh bien, Monſieur, qu'elle ſe contemple elle ſeule tout à ſon aiſe : quant à moi, je vous déclare que cet air ruſtique & bas me déplaît. N'eſt-il pas ſingulier, qu'ayant reçu de la nature une figure diſtinguée, on faſſe gloire de la dégrader? — Mais, Madame, que diriez-vous, ſi un Philoſophe prenoit ſoin de ſa parure & ſe compoſoit comme vos Marquis? — Je dirois : il cherche à plaire, & il fait bien : car ne vous flattez pas, Ariſte, on ne plaît qu'avec beaucoup de ſoin. — Ah! je ne déſire rien tant que d'y réuſſir à vos yeux. Si ce ſoin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d'heure. Jaſmin, Jaſmin, allez coiffer Monſieur. Ariſte, en rougiſſant, ſe ren-

dit enfin à ces douces instances. Voilà le Sage à sa toilette.

La main légère de Jasmin arrange avec art ses cheveux ; sa physionomie se déploie : il admire la métamorphose, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, se demandoit-il à lui-même ? Ils diront ce qui leur plaira ; mais le Philosophe a fort bonne mine. Il se présente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh ! pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit, dont la couleur afflige mes yeux. — Ah ! Madame, au nom de ma gloire, laissez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état ! — Eh ! quel est, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement à cœur ? J'approuve fort que l'on soit sage ; mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de M. Guillaume est-il plus dans la nature

que le bleu céleste & que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt, dans vos vêtemens, l'enveloppe du marron que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printemps ? Ah ! pour moi, je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne sais quoi de tendre qui va jusqu'à l'ame ; & je vous trouverois le plus joli homme du monde avec un habit gris de lin. — Gris de lin, Madame ! ô Ciel ! un Philosophe gris de lin ! — Oui, Monsieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? c'est ma folie. En écrivant à Paris tout à l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas ? — Quoi, Madame.... — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est plus aisé ; les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. — Hélas ! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre

ridicule ! Considérez, je vous supplie, que ce seroit une extravagance à me perdre de réputation. — Eh bien, Monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre ; & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'est affreux de vous déplaire ; mais.... — Mais vous m'impatientez ; je n'aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots, elle sortit, & laissa le Philosophe confondu qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. Gris de lin ! disoit-il ; gris de lin ! quel ridicule ! quel contraste ! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre. Et le Philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, Madame, dit-il à Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il

coûté beaucoup ? lui demanda-t-elle avec un ſourire dédaigneux. — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire ; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la ſociété admira la coiffure du Philoſophe ; la Préſidente ſurtout juroit ſes grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coiffé. Ariſte lui rendit grace d'un compliment ſi flatteur. Bon, repritelle, des complimens ! je n'en fais jamais ; c'eſt la fauſſe monnoie du monde. Rien n'eſt mieux vu, s'écria le Sage : cela mérite d'être écrit. On s'aperçut que la Préſidente engageoit l'attaque, & on les laiſſa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui faſſiez des ſentences ? Je ſuis Philoſophe auſſi, telle que vous me voyez. — Vous, Madame ! & de quelle ſecte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? — Oh ! ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépenſe gaiement : j'ai de

bon vin de Champagne que je bois avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui me plaît, & laiſſe vivre chacun à ſa guiſe. Voilà ma ſecte. — C'eſt fort bien fait ; & voilà préciſément ce qu'enſeigne Epicure. — Je vous déclare, moi, qu'on ne m'a rien enſeigné : tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liſte de mes vins & le menu de mon ſoupé. — Mais ſur ce pied-là, vous devez être la plus heureuſe femme du monde ? — Heureuſe ; non pas tout à fait : il me manque un mari à ma façon. Mon Préſident étoit une bête ; il n'étoit bon qu'au Palais : cela ſavoit les lois, voilà tout. Je veux un homme qui ſache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi ſeule. — Vous en trouverez mille, Madame. — Je n'en veux qu'un ; mais je veux qu'il ſoit bon. La naiſſance, la fortune, tout cela m'eſt égal ; je ne m'attache qu'à la perſonne. — En vérité, Madame, vous m'étonnez :

vous êtes la première femme en qui j'ai trouvé des principes. Mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez ? — Oui, Monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers ; & si le mien osoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien ; le droit de propriété est un droit inviolable. Mais savez-vous qu'il est peu d'ames comme la vôtre ? Quel courage ! quelle vigueur ! — Oh ! j'en ai comme une lionne. Je sais que je ne suis pas jolie ; mais dix mille écus de rente, en présent de noces, valent bien les gentillesses d'une Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour

ſoit rare dans ce ſiècle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château, comme on annonçoit le ſoupé.

Ariſte parut plongé dans des réflexions ſérieuſes : il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouſer la Préſidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore, en ſablant tous les ſoirs ſa bouteille de vin de Champagne. La diſpute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval, le tira de ſa rêverie. Doris fit naître cette diſpute. Eſt-il poſſible, dit-elle, que la Préſidente ait pu ſoutenir pendant une heure le tête à tête d'un Philoſophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raiſon ? Ma foi, répliqua Madame de Ponval, c'eſt que votre raiſon n'a pas le ſens commun : demandez à cet homme ſage, ſi la mienne n'eſt pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme ; & il eſt d'accord avec

moi qu'un bon mari eſt ce qu'il y a de mieux. Ah, fi ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être eſclaves? & que devient cette liberté, qui eſt le premier de tous les biens ? Cléon ſe déchaîna contre ce ſyſtême de la liberté : il ſoutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un eſclavage. La Préſidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne diſtinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, diſoit-elle, que ce verre de vin ſoit le dernier de ma vie, ſi je compte jamais ſur un homme, qu'il n'ait ſigné le ſerment d'être à moi. Tout le reſte n'eſt que fleurette. Et voilà préciſément, diſoit Clarice, ce que le mariage à d'humiliant : l'amour, avec ſa liberté, perd toute ſa délicateſſe. N'eſt-ce pas, Monſieur ? demandoit-elle au Philoſophe. — Mais, Madame, je penſois comme vous ; cependant il faut avouer que ſi la liberté a ſes charmes, elle a ſes dangers, ſes écueils : les in-

clinations heureuſes ſont un ſi grand bien, & l'inconſtance eſt ſi naturelle à l'homme, que lorſqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeſte pouvoir de changer. — Vous l'entendez, Meſdames? Voilà de mes gens : cela ne flatte point; c'eſt ce qui s'appelle un Philoſophe. Tâchez de le ſéduire, ſi vous pouvez : pour moi, je me retire enchantée. Adieu, Philoſophe : j'ai beſoin de repos : je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière; & il me tarde d'être endormie, pour avoir le plaiſir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil paſſionné, où pétilloit le vin de Champagne. Meſdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle eſt folle d'Ariſte : cela eſt clair. — De moi, Madame! vous n'y penſez pas; nos goûts, je crois, ni nos caractères ne ſont pas faits pour aller enſemble. Je bois peu, je jure encore moins, & je

n'aime

n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah ! Monſieur, dix mille écus de rente ! — Dix mille écus de rente, Madame, ſont une inſulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Préſidente. Ah ! l'inſolent ! dit-elle : je ſuis piquée ; vous le verrez à mes genoux. Je paſſe légèrement ſur les réflexions nocturnes du ſage Ariſte. Un bon carroſſe, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur Cuiſinier de Paris : tel étoit ſon plan de vie. Nos Philoſophes, diſoit-il, murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chère. D'ailleurs une laide femme a quelque choſe de philoſophique : au moins ne me ſoupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaiſir des ſens.

Le jour de ſon triomphe arrive, & l'habit gris de lin auſſi. Il le contemple ; il rougit de vanité, plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le

voir, avec l'air d'un homme agité qui ſe poſsède ; & après avoir jeté un œil d'indignation ſur les apprêts de ſa parure : Monſieur, lui dit-il, ſi j'avois à faire à un homme du monde, je lui propoſerois, pour début, de ſe couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philoſophe, & je ne viens faire aſſaut avec lui que de franchiſe & de vertu. De quoi s'agit-il ? lui demanda le Sage, un peu interdit de ce préambule. J'aimois Clarice, Monſieur, reprit Cléon ; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne ſais quelle révolution s'eſt faite tout à coup dans ſon ame ; mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage, ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des ſoupçons ſur la cauſe de ſon changement ; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gris de lin eſt ſa folie : vous prenez ſes couleurs ; vous êtes mon rival. — Moi, Monſieur ! — Je n'en puis douter, & toutes les circonſtances qui l'atteſtent, ſe préſentent en foule

à mon esprit. Vos promenades secrètes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, sa haîne sur-tout contre la Présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, Monsieur, ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cède la place. La violence est un moyen injuste ; la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice ; j'étois heureux sans vous ; je puis l'être encore : mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au désespoir, & la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même. Consultez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monsieur, lui répondit le Philosophe avec un air serein, vous ne vaincrez point Ariste en générosité ; & quoi qu'il m'en coûte, je vous

prouverai que je méritois cette marque d'eſtime.

Enfin, dit-il dès que Cléon fut ſorti, voilà une occaſion de montrer une vertu héroïque. Ah ! ah ! Meſſieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer..... Ils ne le ſauront peut-être pas.... Oh ! que ſi. Clarice en fera confidence à ſes amies ; celles-ci le diront à d'autres. L'aventure eſt aſſez rare pour faire du bruit. Après tout, le pis aller ſera de la publier moi-même. Il faut que le bien ſoit connu ; il n'importe par quelle voie. Notre ſiècle a beſoin de ces exemples : ce ſont des leçons pour l'humanité..... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, nous deſſaiſir de Clarice, avant que d'être sûr de la Préſidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le ſommeil auront produit.

En réfléchiſſant ainſi ſur ſa conduite, le Philoſophe s'habilla. L'induſtrieux Jaſmin ſe ſurpaſſa dans ſa coiffure.

L'habit gris de lin fut mis, devant le miroir, avec une ſecrète complaiſance; & le Sage ſortit radieux, pour ſe rendre chez la Préſidente, qui le reçut avec un cri de ſurpriſe. Mais paſſant tout à coup de la joie à la confuſion : Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ſes goûts. Allez, Ariſte, allez faire valoir les ſoins que vous prenez de lui plaire ; ils auront ſans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le Philoſophe, ne me permet pas de vous diſſimuler que, dans le choix de cette couleur, je n'ai ſuivi que ſon caprice. Je ferai plus, Madame, j'avoterai que mon premier déſir a été de plaire à ſes yeux. Le plus ſage n'eſt pas ſans foibleſſe ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuſes, il eſt difficile de n'en être pas touché. Mais que ma reconnoiſſance eſt affoiblie ! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le

reprocher. — Ah ! Philoſophe, que n'eſt-il vrai ! Mais ce gris de lin confond mes idées. — Eh bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie ; & ſi ma première ſimplicité..... — Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah ! qu'on eſt heureux d'être ſi beau ! Ariſte, que ne ſuis-je belle ! — Eh quoi ! Madame, ne ſavez-vous pas que la laideur & la beauté n'exiſtent que dans l'opinion ? Rien n'eſt beau, rien n'eſt laid en ſoi. La beauté d'un pays n'eſt rien moins que la beauté d'un autre ; autant d'hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la Préſidente avec une pudeur enfantine, & faiſant ſemblant de rougir ; mais je ne ſais que trop, hélas ! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Eh bien, n'eſt-ce pas la beauté par excellence, la ſeule digne de toucher un cœur ? — Ah ! Philoſophe, croyez-moi, cette beauté ſeule a peu de charmes. — Elle en a peu ſans

doute pour le vulgaire ; mais, encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là. N'eſt-ce rien qu'un air noble, un regard impoſant, une phyſionomie de caractère ? Et depuis quand la majeſté n'eſt-elle plus la reine des graces ? — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous? —Ah ! Madame, l'embonpoint, qui eſt un excès parmi nous, eſt une beauté en Aſie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne ſe connoiſſent pas en femmes ? Eh bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne ſeroient pas même reçues dans le ſérail du Grand Seigneur ; & le Grand Seigneur n'eſt pas dupe. En un mot, la ſanté brillante eſt la mère des plaiſirs, & l'embonpoint en eſt le ſymbole.— Vous réuſſirez à me faire croire que ma graiſſe ne me meſſied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon viſage ? — Eh ! bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous ? Eſt-ce que les nez des Dames Romaines finiſ-

ſoient ? Voyez tous les buſtes antiques. — Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces groſſes lèvres. — Les groſſes lèvres, Madame, ſont le charme des beautés Africaines : ce ſont comme deux couſſins où la douce & tendre volupté repoſe. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la phyſionomie plus d'ouverture & de gaieté. — Il eſt vrai, quand les dents ſont belles ; mais, par malheur.... — Allez à Siam ; les belles dents ſont pour le peuple, & c'eſt une honte que d'en avoir. Ainſi, tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes ; & la ſeule beauté réelle eſt l'objet qui nous a charmé. Serois-je la vôtre, mon cher Philoſophe ? lui demanda la Préſidente en ſe couvrant de ſon éventail. — Pardon, Madame, ſi j'héſite. Ma délicateſſe me rend timide ; & je fais profeſſion d'un déſintéreſſement qui ne vous eſt pas aſſez connu encore, pour

être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente ; & cet article me fait trembler. — Allez, Monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons si bas : c'est Clarice qui vous arrête ; je vois vos détours : laissez-moi. — Oui, je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié : il s'en est plaint à moi ; & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-il possible ? Ah ! vous m'enchantez : je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir ; je vous attends, ne me faites pas languir : ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disoit-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouser : elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice ; il la trouve à sa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit, en le voyant, le maintien d'un homme accablé. Ah ! le joli habit ! s'écria-t-elle ;

approchez donc que je vous voye. Il eſt délicieux, n'eſt-ce pas, Cléon? C'eſt moi, qui l'ai choiſi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air ſombre. Laiſſons ce badinage, interrompit le Philoſophe. Je viens me juſtifier d'un crime dont on m'accuſe, & remplir un devoir ſérieux. Cléon vous aime; vous l'avez aimé: il perd votre cœur, dit-il, & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe. — Oui, Monſieur: pourquoi ce myſtère? Je viens de le lui déclarer. — Et moi, Madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme eſtimable qui vous mérite, & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer: c'eſt un aveu que je fais ſans honte; mais ſon inclination a, de plus que la mienne, la force invincible de l'habitude; & peut-être auſſi trouverai-je en moi-même des reſſources qu'il n'a pas en lui. Ah! l'homme étonnant! s'écria Cléon en embraſſant

le Philofophe ; que vous dirai-je? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Arifte : votre générofité m'a donné l'exemple ; je ne fais que vous imiter. Venez, Mefdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la Philofophie. Arifte me cède à fon rival, & facrifie fon amour pour moi, au bonheur d'un homme qu'il connoît à peine. L'étonnement & l'admiration furent joués d'après nature ; & Arifte, prenant la main de Clarice qu'il mit dans celle de Cléon, favouroit à longs traits, avec une orgueilleufe modeftie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & ceffez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il eft, a fa récompenfe en lui-même. Que feroit-ce donc qu'un Philofophe, fi la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout? A ces mots, il fe retira, comme pour fe dérober à fa gloire.

La Présidente attendoit le Philosophe. En est-ce fait ? lui demanda-t-elle. — Oui, Madame, ils sont unis ; je suis à moi, & je suis à vous. — Ah ! je triomphe : vous êtes à moi : venez donc que je vous enchaîne. — Ah ! Madame, dit-il en tombant à ses genoux, quel empire vous avez pris sur moi ! O Socrate ! ô Platon ! qu'est devenu votre disciple ? Le reconnoissez-vous encore dans cet état d'avilissement ? Comme il parloit ainsi, la Présidente avoit pris un ruban couleur de rose, qu'elle attachoit au cou du Sage ; & imitant Lucinde de l'Oracle, avec un air enfantin le plus plaisant du monde, elle l'appeloit du nom de Charmant. Juste Ciel ! que deviendrois-je, si quelqu'un savoit..... Ah ! Madame, disoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une société qui nous observe ; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appelez-vous humiliation ? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être

à moi, de porter ma chaîne. A ces mots, la porte s'ouvre; la Préfidente fe lève, tenant le Philofophe en leffe. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout à coup, le voilà cet homme fi fier, qui foupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma caffette : je vous le livre ; mon rôle eft joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Arifte, s'arrachant les cheveux & déchirant fes vêtemens de rage, fe répandit en injures fur la perfidie des femmes, & alla compofer un livre contre fon fiècle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de fage que lui.

LA BERGÈRE
DES ALPES.

DANS les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, eſt une vallée ſolitaire, dont l'aſpect inſpire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre, où ſont répandues de loin en loin quelques cabanes de paſteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verts font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquiſe de Fonroſe retournoit de France en Italie avec ſon époux. L'eſſieu de leur voiture ſe rompit; & comme le jour étoit ſur ſon déclin, il fallut chercher dans cette vallée un aſile où paſſer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient aperçues, ils virent un trou-

peau qui en prenoit la route, conduit par une Bergère dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix célefte, dont les accens plaintifs & touchans faifoient gémir les échos.

« Que le foleil couchant brille d'une » douce lumière ! C'eft ainfi (difoit- » elle) qu'au terme d'une carrière pé- » nible, l'ame épuifée va fe rajeunir » dans la fource pure de l'immortalité. » Mais, hélas ! que le terme eft loin, » & que la vie eft lente » ! En difant ces mots, la Bergère s'éloignoit, la tête inclinée : mais la négligence de fon attitude fembloit donner encore à fa taille & à fa démarche plus de nobleffe & de majefté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquife de Fonrofe doublèrent le pas pour atteindre cette Bergère qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur furprife, lorfque,

ſous la coiffure la plus ſimple, ſous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies ! Ma fille, lui dit la Marquiſe en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien ; nous ſommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un réfuge pour attendre le jour : voulez-vous bien nous ſervir de guide ? Je vous plains, Madame, lui dit la Bergère en baiſſant les yeux & en rougiſſant ; ces cabanes ſont habitées par des malheureux, & vous y ſerez mal logée. Vous y logez ſans doute vous-même, reprit la Marquiſe ; & je puis bien ſupporter une nuit les incommodités que vous ſouffrez toujours. Je ſuis faite pour cela, dit la Bergère avec une modeſtie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonroſe qui ne put diſſimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui cauſoit ; non, vous n'êtes pas faite pour ſouffrir ; & la fortune eſt bien injuſte ! Eſt-il poſſible, aimable

aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits ? La fortune, Monsieur, reprit Adélaïde (c'étoit le nom de la Bergère), la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs, pour qui n'en connoît pas d'autres ; & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les Pasteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure ; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes : cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaïde, il y a mille moyens d'en sortir ; pour

une femme, vous le ſavez, il n'y a de reſſource honnête que dans la ſervitude ; & dans le choix des maîtres, on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous ſerez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la ſimplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainſi, on arrive à la cabane. Elle étoit ſéparée par une cloiſon de l'étable où l'inconnue fit entrer ſes moutons, en les comptant avec l'attention la plus ſérieuſe, & ſans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard & ſa femme, tels qu'on nous peint Philémon & Baucis, vinrent au devant de leurs hôtes, avec cette honnêteté villageoiſe qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit, & du pain de ſeigle pour nourriture ; mais le peu que le Ciel nous donne, nous

le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent ſurpris de l'air d'arrangement que tout y reſpiroit. La table étoit d'une ſeule planche du noyer le plus poli; on ſe miroit dans l'émail des vaſes de terre deſtinés au laitage. Tout préſentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers beſoins de la nature agréablement ſatisfaits. C'eſt notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend ſoin du ménage. Le matin, avant que ſon troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître, autour de la maiſon, l'herbe couverte de roſée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adreſſe qui nous enchante. Quoi! dit la Marquiſe, cette Bergère eſt votre fille? Ah! Madame, plût au Ciel! s'écria la bonne vieille: c'eſt mon cœur qui la nomme ainſi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère; mais je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour l'avoir portée dans mon ſein; nous ne ſommes pas

dignes de l'avoir fait naître. — Qui eſt-elle donc ? d'où vient-elle ? & quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers ? — Tout cela nous eſt inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint, en habit de payſanne, s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions priſe pour rien, tant ſa bonne mine & la douceur de ſa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoiſe ; mais nos queſtions l'affligeoient, & nous crûmes devoir nous en abſtenir. Ce reſpect n'a fait qu'augmenter à meſure que nous avons mieux connu ſon ame : mais plus nous voulons nous abaiſſer devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ſes père & mère des attentions plus ſoutenues, ni des empreſſemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander : mais il ſemble qu'elle nous devine ; & tout ce que nous pouvons ſouhaiter, eſt fait avant

que nous nous apercevions qu'elle y pense. C'eſt un Ange deſcendu parmi nous, pour conſoler notre vieilleſſe. Et que fait-elle actuellement dans l'étable? demanda la Marquiſe. — Elle donne au troupeau une litière fraîche; elle trait le lait des brebis & des chèvres. Il ſemble que ce laitage, preſſé de ſa main, en devienne plus délicat : moi, qui vais le vendre à la ville, je ne puis ſuffire au débit : on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille & d'oſier que tout le monde admire. Je voudrois que vous viſſiez avec quelle adreſſe elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux ſous ſes doigts. Vous voyez, Madame, pourſuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aiſée & tranquille : c'eſt elle qui nous la procure. Cette fille céleſte n'eſt occupée qu'à nous rendre heureux. Eſt-elle heureuſe elle-même? demanda Monſieur de Fonroſe.

Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard; mais j'ai fait souvent apercevoir à ma femme, qu'en revenant du pâturage, elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de sourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume : nous n'osons la lui demander. Ah! Madame, dit la vieille femme, quelle pitié me fait cet enfant, lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux, malgré la pluie & la gelée! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place : ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil, & revient le soir, transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laisserai quitter votre foyer, & vous exposer, à votre âge, aux rigueurs de la saison. A peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons; &

quand je me plains de la fatigue qu'elle ſe donne : Laiſſez, laiſſez, dit-elle, ma bonne mère ; c'eſt par l'exercice que je me garantis du froid : le travail eſt fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle eſt bonne autant qu'elle eſt belle ; & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et ſi on vous l'enlevoit ? demanda la Marquiſe. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais ſi elle devoit être heureuſe, nous mourrions contens, avec cette conſolation. Hélas! oui, reprit la vieille en verſant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il eſt poſſible ! Mon eſpérance étoit que cette main ſi chère me fermeroit les yeux ; mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un ſeau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; & après les avoir ſalués avec une grace

charmante, elle se mit à vaquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage est bon, & les fruits que je viens de cueillir, sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec lesquelles cette Bergère merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquoit à ses maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiroient qu'elle fît,

tout cela pénétroit d'étonnement & d'admiration M. & Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoir préparé elle-même, Notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre; il faut éclaircir ce mystère; il faut emmener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeler la Bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance & la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au dessus du malheur, & que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente: vos charmes & vos vertus la rendent respectable; mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire

un meilleur ſort : les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état conſidérable ; il me manque une amie, & je croirai rapporter de ces lieux un tréſor ineſtimable, ſi vous voulez m'accompagner. Ecartez de la propoſition, de la prière que je vous fais, toute idée de ſervitude : je ne vous crois pas faite pour cet état ; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au-deſſus de votre naiſſance, que de vous laiſſer au-deſſous. Je vous le répète, c'eſt une amie que je veux m'attacher. Du reſte, ne ſoyez pas en peine du ſort de ces bonnes gens : il n'eſt rien que je ne faſſe pour les dédommager de votre perte : au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aiſance de leur état ; & c'eſt de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur deſtine. Les vieillards, préſens à ce diſcours, baiſant les mains de la Marquiſe & ſe

proſternant à ſes genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuſes, lui repréſentoient, en verſant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre conſolation que de les rendre heureux dans leur vieilleſſe, & qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante ſolitude. La Bergère, en les embraſſant, mêla ſes larmes avec les leurs : elle rendit graces aux bontés de M. & de Madame de Fonroſe, avec une ſenſibilité qui l'embelliſſoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, & ſa volonté s'accomplit ; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom reſpectable de Fonroſe ſera ſans ceſſe préſent à mon eſprit. Il ne me reſte qu'une grace à vous demander, dit-elle en rougiſſant & en baiſſant les yeux : c'eſt de vouloir bien renfermer cette aventure dans un

éternel silence, & laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre & mourir dans l'oubli. M. & Madame de Fonrose, attendris & affligés, redoublèrent mille fois leurs instances : elle fut inébranlable ; & les vieillards, les voyageurs, & la Bergère se séparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, M. & Madame de Fonrose ne s'occupèrent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espèce de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé ; & ce fut un sujet inépuisable de réflexions & de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il étoit dans l'âge où l'imagination est la plus vive, & le cœur le plus susceptible d'attendrissement: mais c'étoit un de ces caractères dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand

ils viennent à l'être, que le ſentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune eſpèce de diſſipation. Tout ce que Fonroſe entend raconter des charmes, des vertus, & des malheurs de la Bergère de Savoie, allume dans ſon ame le plus ardent déſir de la voir. Il s'en fait une image qui lui eſt ſans ceſſe préſente; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus ſon impatience redouble, plus il a ſoin de la diſſimuler. Le ſéjour de Turin lui eſt odieux. La vallée qui cache au monde ſon plus bel ornement, attire ſon ame tout entière. C'eſt là que le bonheur l'attend. Mais ſi ſon projet eſt connu, il y voit les plus grands obſtacles. On ne conſentira jamais au voyage qu'il médite : c'eſt une folie de jeune homme dont on appréhendera les conſéquences; la Bergère elle-même, effrayée de ſes pourſuites, ne manquera pas de s'y dérober : il la perd s'il en eſt connu.

D'après toutes ces réflexions, qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de Pasteur, la chercher dans la solitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît : on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée ; & ses parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un Pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours, il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergère menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire : si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation ; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, & que le goût d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, & désirer une société qui l'amuse ou qui la console : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin ; alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, & nous ferons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour, le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose, quand il raisonnoit ainsi? Fonrose avoit dix-huit ans; mais

trois mois de réflexion fur le même objet développent bien les idées.

Tandis qu'il fe livroit à fes penfées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui caufa fut auffi vive que fi elle avoit été imprévue. « C'eft ici, » difoit la Bergère dans fes chants » plaintifs, c'eft ici que mon cœur » jouit de l'unique bien qui lui refte. » Ma douleur a des délices pour mon » ame ; je préfère fon amertume aux » douceurs trompeufes de la joie ». Ces accens déchiroient le cœur fenfible de Fonrofe. Quelle peut être, difoit-il, la caufe du chagrin qui la confume? qu'il feroit doux de la confoler! Un efpoir plus doux encore ofoit à peine flatter fes défirs. Il craignit d'alarmer la Bergère, s'il fe livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près; & pour la première fois c'étoit affez de l'avoir entendue. Le lende-

main,

main, il ſe rendit au pâturage ; & après avoir obſervé la route qu'elle avoit priſe, il fut ſe placer au pied d'un rocher, qui, le jour précédent, lui répétoit les ſons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonroſe, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune nobleſſe d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Beſuzzi*, dont il avoit pris les leçons, & qui faiſoit alors les plaiſirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément enſevelie dans ſes affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre ſa voix ; & les échos gardoient le ſilence. Tout à coup ce ſilence fut interrompu par les ſons plaintifs du hautbois de Fonroſe. Ces ſons inconnus excitèrent dans l'ame d'Adélaïde une ſurpriſe mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans ſur ces collines ne lui avoient jamais fait entendre que les ſons des trompes ruſtiques. Immobile & attentive, elle

cherche des yeux qui peut former de ſi doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune Pâtre aſſis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paiſſoit ſon troupeau. Elle approche, pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le ſeul inſtinct de la nature! L'oreille indique à ce Berger toutes les fineſſes de l'art. Peut-on donner des ſons plus purs? quelle délicateſſe dans les inflexions! quelle variété dans les nuances! Que l'on diſe, après cela, que le goût n'eſt pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitoit cette ſolitude, c'étoit la première fois que ſa douleur, ſuſpendue par une diſtraction agréable, livroit ſon ame à la douce émotion du plaiſir. Fonroſe, qui l'avoit vue s'approcher & s'aſſeoir auprès d'un ſaule pour l'entendre, n'avoit pas fait ſemblant de s'en apercevoir. Il ſaiſit ſans affectation le moment de ſa retraite, & meſura la marche de ſon troupeau, de manière à la rencontrer ſur la pente

de la colline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard sur elle, & continua sa route, comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! quels yeux ! quelle bouche divine ! que ces traits, si nobles & si touchans dans leur langueur, seroient plus ravissans, si l'amour les animoit ! On voyoit bien que la douleur seule avoit terni, dans leur printemps, les roses de ses belles joues; mais de tant de charmes, celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de sa taille & de sa démarche : à la souplesse de ses mouvemens, on croyoit voir un jeune cèdre, dont la tige droite & flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement, disoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle

mérite les adorations ! & c'eſt un déſert qu'elle habite ! & c'eſt le chaume qui la couvre ! Elle qui devroit voir les Rois à ſes genoux, s'occupe du ſoin d'un vil troupeau ! Sous quels vêtemens s'eſt-elle offerte à ma vue ! elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps auſſi délicat ! des alimens groſſiers, un climat ſauvage, de la paille pour lit, grand Dieu ! & pour qui ſont faites les roſes ? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuſe & trop indigne d'elle. Le ſommeil interrompit ſes réflexions, mais n'effaça point cette image. Adélaïde, de ſon côté, ſenſiblement frappée de la jeuneſſe, de la beauté de Fonroſe, ne ceſſoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle raſſembler, diſoit-elle, tant de talens & tant de graces ! Mais, hélas ! ces dons, qui ne lui ſont qu'inutiles, feroient peut-être ſon malheur dans un état plus

élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde ! malheureuse ! est-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réflexion désolante vint empoisonner dans son ame le plaisir qu'elle avoit goûté : elle se reprocha d'y avoir été sensible, & résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain, Fonrose crut s'apercevoir qu'elle évitoit son approche. Il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit-elle de mon déguisement ? disoit-il, me serois-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & son hautbois fut négligé. Adélaïde n'étoit pas si loin, qu'elle ne pût bien l'entendre ; & son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. « Il semble, disoit sa chanson, que tout ce » qui m'environne partage mes ennuis : » les oiseaux ne font entendre que de » tristes accens, l'écho me répond par » des plaintes, les zéphyrs gémissent » parmi ces feuillages, le bruit des

» ruiſſeaux imite mes ſoupirs ; on di-
» roit qu'ils roulent des pleurs ». Fonroſe, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de ſon hautbois avec la voix d'Adélaïde. O Ciel ! dit-elle, eſt-ce un enchantement ? je n'oſe en croire mon oreille : ce n'eſt pas un Berger, c'eſt un Dieu que je viens d'entendre. Le ſentiment naturel de l'harmonie peut-il inſpirer ces accords ? Comme elle parloit ainſi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleſte, fit retentir le vallon. Adélaide crut voir réaliſer les prodiges que la Poéſie attribue à la Muſique, ſa brillante ſœur. Confuſe, interdite, elle ne ſavoit ſi elle devoit ſe dérober ou ſe livrer à cet enchantement. Mais elle aperçut le Berger qu'elle venoit d'entendre, raſſemblant ſon troupeau pour regagner ſa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui ; ſon ame ſimple n'en eſt pas plus vaine ;

il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel eſt le pouvoir de la Muſique : c'eſt le ſeul des talens qui jouiſſe de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'eſt le plus pur de tous les plaiſirs. Hélas ! c'eſt le ſeul que je goûte encore ; & je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivans, Fonroſe affecta de s'éloigner à ſon tour. Adélaïde en fut affligée. Le ſort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation : je m'y ſuis livrée trop aiſément ; & pour me punir, il m'en prive. Un jour enfin, qu'ils ſe rencontrèrent ſur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux ? Ces premières paroles d'Adélaïde cauſèrent à Fonroſe un ſaiſiſſement qui lui ôta preſque l'uſage de la voix. Je ne ſais, dit-il en héſitant :

ce n'eſt pas moi qui conduis mon troupeau; c'eſt mon troupeau qui me conduit moi-même: ces lieux lui ſont plus connus qu'à moi; je lui laiſſe le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc, lui demanda la Bergère? J'ai vu le jour au delà des Alpes, répondit Fonroſe. Etes-vous né parmi les Paſteurs? pourſuivit-elle. Puiſque je ſuis Paſteur, dit-il en baiſſant les yeux, il faut bien que je ſois né pour l'être. C'eſt de quoi je doute, reprit Adélaïde en l'obſervant avec attention. Vos talens, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le ſort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonroſe; mais eſt-ce à vous de croire que la nature refuſe tout aux Bergers? Etes-vous née pour être Reine? Adélaïde rougit à cette réponſe; & changeant de propos, L'autre jour, dit-elle, au ſon du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui ſeroit un pro-

dige dans un ſimple gardien de troupeaux. C'eſt votre voix qui en eſt un, reprit Fonroſe, dans une ſimple Bergère. -- Mais perſonne ne vous a-t-il inſtruit? — Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur ſent, mon hautbois l'exprime : je lui inſpire mon ame : voilà tout mon ſecret; rien au monde n'eſt plus facile. Cela eſt incroyable, dit Adélaïde. C'eſt ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonroſe ; cependant il a bien fallu croire. Que voulez - vous ? la nature & l'amour ſe font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune , pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puiſſent ennoblir. Pendant cet entretien, ils avançoient dans la vallée; & Fonroſe, qu'un rayon d'eſpérance animoit , ſe mit à faire éclater dans les airs les ſons brillants que le plaiſir

inſpire. Ah ! de grace, dit Adélaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un ſentiment qu'elle ne peut goûter. Cette ſolitude eſt conſacrée à la douleur; ces échos ne ſont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane : ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme; & ces mots, prononcés avec un ſoupir, furent ſuivis d'un long ſilence. Vous avez à vous plaindre! reprit Adélaïde : eſt-ce des hommes ? eſt-ce du ſort ? Je ne ſais, dit-il; mais je ne ſuis pas heureux : ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adélaïde : le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une conſolation dans nos peines; les miennes ſont comme un poids accablant dont mon cœur eſt oppreſſé. Qui que vous ſoyez, ſi vous connoiſſez le malheur, vous devez être compatiſſant, & je vous crois digne de ma confiance : mais promettez-moi qu'elle ſera mutuelle. Hé-

las ! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la curiosité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline, sous ce vieux chêne touffu où vous m'avez entendue gémir. Là, je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit sur-tout la confidence désespérante d'un amour malheureux & fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adélaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adélaïde parla ainsi : « Vous » voyez ces pierres que l'herbe com-

» mence à couvrir; c'eſt le tombeau
» du plus tendre, du plus vertueux
» des hommes, à qui mon amour &
» mon imprudence ont coûté la vie.
» Je ſuis Françoiſe, d'une famille diſ-
» tinguée, & trop riche, pour mon mal-
» heur. Le Comte d'Oreſtan conçut
» pour moi l'amour le plus tendre;
» j'y fus ſenſible, je le fus à l'excès.
» Mes parens s'opposèrent au pen-
» chant de nos cœurs; & ma paſſion
» inſenſée me fit conſentir à un hy-
» men ſacré pour les ames vertueuſes,
» mais déſavoué par les lois. L'Italie
» étoit alors le théâtre de la guerre.
» Mon époux y alloit joindre le corps
» qu'il devoit commander: je le ſuivis
» juſqu'à Briançon; ma folle tendreſſe
» l'y retint deux jours malgré lui. Ce
» jeune homme plein d'honneur n'y
» prolongea ſon ſéjour qu'avec une
» extrême répugnance. Il me ſacrifioit
» ſon devoir; mais que ne lui avois-
» je pas ſacrifié moi-même? En un

» mot, je l'exigeai; il ne put réſiſter
» à mes larmes. Il partit avec un preſ-
» ſentiment dont je fus moi-même
» effrayée. Je l'accompagnai juſques
» dans cette vallée, où je reçus ſes
» adieux; & pour attendre de ſes nou-
» velles, je retournai à Briançon. Peu
» de jours après, ſe répandit le bruit
» d'une bataille. Je doutois ſi d'Oreſ-
» tan s'y étoit trouvé; je le ſouhaitois
» pour ſa gloire, je le craignois pour
» mon amour, quand je reçus de lui
» une lettre que je croyois bien conſo-
» lante. Je ſerai tel jour, à telle heure,
» me diſoit-il, dans la vallée & ſous
» le chêne où nous nous ſommes ſé-
» parés; je m'y rendrai ſeul, je vous
» conjure d'aller m'y attendre ſeule:
» je ne vis encore que pour vous.
» Quel étoit mon égarement! Je n'a-
» perçus dans ce billet que l'impa-
» tience de me revoir, & je m'applau-
» dis de cette impatience. Je me rendis
» donc ſous ce même chêne. D'Oreſ-

» tan arrive, & après le plus tendre
» accueil : Vous l'avez voulu, ma
» chère Adélaïde, me dit-il; j'ai man-
» qué à mon devoir dans le moment
» le plus important de ma vie. Ce que
» je craignois eſt arrivé. La bataille
» s'eſt donnée; mon régiment a chargé;
» il a fait des prodiges de valeur; &
» je n'y étois pas. Je ſuis déshonoré,
» perdu ſans reſſource. Je ne vous re-
» proche pas mon malheur; mais je
» n'ai plus qu'un ſacrifice à vous faire,
» & mon cœur vient le conſommer.
» A ce diſcours, pâle, tremblante, &
» reſpirant à peine, je reçus mon époux
» dans mes bras. Je ſentis mon ſang
» ſe glacer dans mes veines, mes ge-
» noux ployèrent ſous moi, & je tombai
» ſans connoiſſance. Il profita de mon
» évanouiſſement, pour s'arracher de
» mon ſein; & bientôt je fus rappelée
» à la vie par le bruit du coup qui
» lui donna la mort. Je ne vous pein-
» drai point la ſituation où je me trou-

» vai : elle est inexprimable ; & les larmes que vous voyez couler, les sanglots qui étouffent ma voix, en font une trop foible image. Après avoir passé une nuit entière auprès de ce corps sanglant, dans une douleur stupide, mon premier soin fut d'ensevelir avec lui ma honte : mes mains creusèrent son tombeau. Je ne cherche point à vous attendrir ; mais le moment où il fallut que la terre me séparât des tristes restes de mon époux, fut mille fois plus affreux pour moi que ne peut l'être celui qui séparera mon corps de mon ame. Epuisée de douleur & privée de nourriture, mes défaillantes mains employèrent deux jours à creuser ce tombeau, avec des peines inconcevables. Quand mes forces m'abandonnoient, je me reposois sur le sein livide & glacé de mon époux. Enfin je lui rendis les devoirs de la sépulture ; & mon cœur lui promit

» d'attendre en ces lieux que le tré-
» pas nous réunît. Cependant la faim
» cruelle commençoit à dévorer mes
» entrailles desséchées. Je me fis un
» crime de refuser à la nature les sou-
» tiens d'une vie plus douloureuse que
» la mort. Je changeai mes vêtemens
» en un simple habit de Bergère, &
» j'en embrassai l'état, comme mon
» unique refuge. Depuis ce temps,
» toute ma consolation est de venir
» pleurer sur ce tombeau, qui sera le
» mien. Vous voyez, poursuivit-elle,
» avec quelle sincérité je vous ouvre
» mon ame. Je puis avec vous désor-
» mais pleurer en liberté : c'est un
» soulagement dont j'avois besoin ;
» mais j'attends de vous la même con-
» fiance. Ne croyez pas m'avoir abusée.
» Je vois clairement que l'état de Pas-
» teur vous est aussi étranger & plus
» nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune,
» peut-être sensible ; &, si j'en crois
» mes conjectures, nos malheurs ont
dige

» eu la même source, & comme moi
» vous avez aimé. Nous n'en serons
» que plus compatissans l'un pour l'au-
» tre. Je vous regarde comme un ami
» que le Ciel, touché de mes maux,
» daigne m'envoyer dans ma solitude.
» Regardez-moi comme une amie ca-
» pable de vous donner, sinon des con-
» seils salutaires, au moins des exem-
» ples consolans ».

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu'il venoit d'entendre; & quelque sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impression que m'a faite le recit de vos malheurs. Hélas! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, & dont vous êtes si digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu : telle est la nature de mes peines, qu'un silence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse! ajouta-t-il avec un profond soupir; je suis encore

plus malheureux : c'eſt tout ce que je puis vous dire. Ne vous offenſez pas de mon ſilence : il m'eſt affreux d'y être condamné. Compagnon aſſidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines; je vous verrai pleurer ſur cette tombe; j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir dépoſé vos ennuis dans un cœur, hélas ! trop ſenſible. Je m'en repens dès à préſent, dit-elle avec confuſion ; & tous les deux, les yeux baiſſés, ſe retirèrent en ſilence. Adélaïde, en quittant Fonroſe, crut voir ſur ſon viſage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelé, diſoit-elle, le ſentiment de ſes peines ; & quelle en doit être l'horreur, puiſqu'il ſe croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien ſuivi entre Fonroſe & Adélaïde. Ils ne ſe cherchoient ni ne s'é-

vitoient l'un l'autre : des regards où la consternation étoit peinte, faisoient presque leur unique langage. S'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie, & de douleur, il la contemploit en silence, & répondoit à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible ; & Adélaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit, l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement, que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentimens qui partagent un ame, s'affoiblissent l'un l'autre, les regrets d'Adélaïde sur la mort de d'Orestan, devenoient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livroit davantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié

n'avoit rien que d'innocent : il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre ; & l'objet de ce ſentiment généreux, ſans ceſſe préſent à ſa vue, le réveilloit à chaque inſtant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laiſſer plus long-temps livré à lui-même. Vous périſſez, lui dit-elle, & vous ajoutez à mes douleur celle de vous voir vous conſumer d'ennui ſous mes yeux, ſans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeuneſſe ne vous a pas inſpiré pour moi du mépris, ſi l'amitié la plus pure & la plus tendre vous eſt chère, enfin ſi vous ne voulez pas me rendre plus malheureuſe que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cauſe de vos peines : vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les ſoutenir. Votre ſecret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de

mon époux a mis un abîme entre le monde & moi ; & la confidence que j'exige sera bientôt ensevelie dans cette tombe, où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie, sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O Ciel ! qu'entends-je ? s'écria-t-elle éperdue. Qui, moi ? j'aurois contribué aux maux qui vous accablent ! Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Hélas ! je tremble ! O Ciel ! ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je ; il n'est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit, pour dissimuler plus long-temps. — Eh bien, je suis.... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos char-

mes, m'a inſpiré le deſſein fatal de venir vous voir ſous ce déguiſement. J'ai laiſſé ma famille dans la déſolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue ; je ſais ce qui vous attache en ces lieux; je ſais que le ſeul eſpoir qui me reſte, eſt d'y mourir en vous adorant. Epargnez-moi des conſeils inutiles & d'injuſtes reproches. Ma réſolution eſt auſſi ferme, auſſi inébranlable que la vôtre. Si, en trahiſſant mon ſecret, vous troubliez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le déſeſpoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ſes parens le ſervice de le rappeler à la vie; ſauvons leur unique eſpérance : le Ciel m'offre cette occaſion de reconnoître leurs bontés. Ainſi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout

ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux : votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau ; je vois que rien ne peut vous en détacher ; je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur ; je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé ; mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais ; le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adélaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin ? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour

les ſervir lui en inſpiroit le courage. Allez, reprit Adélaïde ; vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique ; apprenez-leur qu'il eſt vivant, qu'il eſt en ces lieux, & que c'eſt moi qui veux le leur rendre ; mais qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il ſe fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah ! s'écria Madame de Fonroſe, il eſt peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergère. Qu'il vienne, ajouta le Marquis : il nous annoncera peut-être qu'elle conſent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquiſe, c'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe goûter au monde. Le vieillard eſt introduit. Il ſe proſterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il ; je viens vous dire qu'il eſt vivant : c'eſt notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée ; elle m'envoie pour vous en inſtruire ; mais vous

ſeuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainſi, la ſurpriſe & la joie avoient ôté à Madame de Fonroſe l'uſage de ſes ſens. Le Marquis, éperdu, égaré, appelle au ſecours de ſa femme, la rappelle à la vie, embraſſe le vieillard, annonce à toute ſa maiſon que leur fils leur eſt rendu. La Marquiſe reprenant ſes eſprits, Que ferons-nous, dit-elle en ſaiſiſſant les mains du vieillard & les ſerrant avec tendreſſe, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie?

Tout eſt ordonné pour le départ. Ils ſe mettent en voyage avec le bon homme; ils marchent nuit & jour; ils ſe rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergère étoit au pâturage; la vieille femme les y conduit: ils approchent. Quelle eſt leur ſurpriſe! Leur fils, ce fils bien aimé eſt auprès d'elle, ſous l'habit d'un ſimple Paſteur: leurs cœurs, plutôt que leurs yeux, le reconnoiſſent. Ah! cruel

enfant, s'écrie ſa mère en ſe jetant dans ſes bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendreſſe ? & que veniez-vous faire ici ? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adélaïde, tandis que Fonroſe embraſſoit les genoux de ſon père qui le relevoit avec bonté, pardon de vous avoir laiſſés ſi long-temps dans la douleur : ſi je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt conſolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonroſe étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous repoſer dans la cabane, & oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, Monſieur, je l'ai été, dit Fonroſe à ſon père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raiſon pour ſuſpendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les

plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; mais cette folie, vous l'avez fait naître, & j'en suis trop puni. J'aime, sans espoir, ce qu'il y a de plus accompli sur la terre. Vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable : c'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même ; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie ; je ne puis être heureux sans elle, & je sais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le secret de sa naissance ? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne : elle a même renoncé à une fortune considérable, pour s'ensevelir dans ce désert.
— Et savez-vous ce qui l'y a engagée ?
— Oui, mon père ; mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler. — Elle est mariée peut-être ? — Elle est veuve ; mais son cœur n'en est pas plus libre, ses liens n'en sont que plus

forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie; cet enfant ne veut plus vivre, s'il ne vous obtient pour épouse; je ne désire pas moins de vous avoir pour fille: voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent: mais écoutez, & jugez-moi. Alors, en présence du vieillard & de sa femme, Adélaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnue à M. de Fonrose, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répan-

dit fur tous les vifages. Le jeune Fonrofe, que les fanglots étouffoient, fe précipita dans un coin de la cabane, pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au fecours de fon enfant. Voyez, difoit-il, ma chère Adélaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonrofe, qui étoit auprès d'Adélaïde, la preffoit dans fes bras en la baignant de fes larmes. Eh quoi ! ma fille, lui difoit-elle, nous ferez-vous pleurer une feconde fois la mort de notre cher enfant ? Le vieillard & fa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés fur Adélaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'eft témoin, dit Adélaïde en fe levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce feroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre : mais je veux que Fonrofe lui-même foit mon juge ; laiffez-moi de grace lui parler un moment. Alors, fe retirant feule

avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose: vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir & de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnoissance sont des sentimens que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre: c'est l'impossibilité de remplir ce devoir, qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause; il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible : ou de

renoncer à moi, de vous vaincre, & de m'oublier; ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des sentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, s'écria Fonrose; & d'une ame comme la vôtre, l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux sans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux; mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il en venant se jeter dans les bras de ses parens: c'est à son respect pour vous, à vos bontés que je la dois; & c'est vous devoir une seconde vie. Dès ce moment, leurs bras furent des chaînes dont Adélaïde ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoissance? Je veux le croire pour

l'admirer encore : Adélaïde le croyoit elle-même. Quoi qu'il en ſoit, avant de partir, elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon cher d'Oreſtan, dit-elle, ſi du ſein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer du ſacrifice que je fais : je le dois aux ſentimens généreux de cette vertueuſe famille : mais mon cœur te reſte à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, ſans aucun eſpoir d'être heureuſe. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une eſpèce de violence; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de ſon époux, & que la cabane de ſes vieux maîtres, qui la ſuivirent à Turin, fût changée en une maiſon de campagne, auſſi ſimple que ſolitaire, où elle ſe propoſoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de ſa jeuneſſe. Le temps, les ſoins aſſidus de Fonroſe, les fruits de

de ſon ſecond hymen, ont depuis ouvert ſon ame aux impreſſions d'une nouvelle tendreſſe; & on la cite pour exemple d'une femme intéreſſante, & reſpectable juſques dans ſon infidélité.

L A

MAUVAISE MÈRE.

PARMI les productions monstrueuses de la nature, on peut compter le cœur d'une mère qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée, qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes, parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement, si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu

recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre & presque insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien! disoit le bon homme Corée (c'étoit le nom de Négociant); il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement; & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main : bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du père s'étendoit jusques sur la fille : il la con-

fultoit comme fon oracle ; & fi quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du fien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles impofantes : Feu M. de Carandon mon père..... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut affez jeune, & lui laiffa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant, il croyoit devoir régler le partage de fes biens ; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans fous la dépendance d'une mère, il falloit la rendre difpenfatrice des biens qui leur étoient deftinés. Cette loi fut la règle du teftament de Corée ; & fon héritage fut mis en dépôt dans les mains de fa femme, avec le droit fatal de le diftribuer à fes enfans comme bon lui fembleroit. De ces deux enfans, l'aîné faifoit fes délices : non qu'il fût plus beau, plus heureufement né que le

cadet; mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver, le premier, les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de sa tendresse, qu'il sembloit avoir épuisée; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut: sa mère ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son père, une ame du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit la gentillesse même: son indocilité s'appeloit hauteur de caractère; son humeur, excès de sensibilité. On

s'applaudiſſoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raiſon : or il faut ſavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne ceſſoit de dire qu'il ſentoit ſon bien, & qu'il avoit l'honneur de reſſembler à Madame ſa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Etang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laiſſer le nom de Corée); cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute eſpèce : les leçons étoient pour lui ſeul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit : de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſavoit tout ce qu'on avoit enſeigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne ſavoit rien.

Les Bonnes, qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfans tout le peu d'eſprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilleſſes qu'ils doivent dire dans la journée ; les Bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon aîné étoit un prodige. Les maîtres,

moins complaiſans, ou plus maladroits, en ſe plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tariſſoient point ſur les louanges de Jacquaut. Ils ne diſoient pas préciſément que M. de l'Etang fût un ſot; mais ils diſoient que le petit Jacquaut avoit de l'eſprit comme un Ange. La vanité de la mère en fut bleſſée; & par une injuſtice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, ſi ce vice des mères étoit moins à la mode, elle redoubla d'averſion pour ce petit malheureux, devint jalouſe de ſes progrès, & réſolut d'ôter à ſon enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les ſentimens de la nature; mais ce retour ſur elle-même l'humilia, ſans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorſqu'elle tomba ſérieuſement malade. L'aîné s'occupoit de ſes plaiſirs, & fort peu de la ſanté

de sa mère. C'est la punition des mères folles, d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter : Jacquaut s'en aperçut ; & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte : l'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé ; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte ; il entre sans bruit & à pas tremblans ; il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous mon fils ? demanda-t-elle. — Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste : mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant ; & Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle ré-

tablie, qu'elle reprit le deſſein de l'éloigner de la maiſon : ſon prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop ſuſceptible de diſſipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des maîtres, pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careſſant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère, plus haut & moins flexible, exigeoit plus de ménagement. Elle voulut donc que de l'Etang fût l'unique objet de leurs ſoins, & ſe défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collége.

A ſeize ans, l'Etang quitta ſes maîtres de Mathématiques, de Phyſique, de Muſique, &c., comme il les avoit pris: il commença ſes exercices, qu'il fit à peu près comme ſes études ; & à vingt ans, il parut dans le monde avec la ſuffiſance d'un ſot, qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi ſur rien.

De ſon côté, Jacquaut avoit fini ſes humanités ; & ſa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Eh bien, dit-elle, puiſqu'il eſt ſi ſage, il réuſſira dans l'Egliſe : il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur, Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état eccléſiaſtique ; il vint ſupplier ſa mère de l'en diſpenſer. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & ſévère, que j'ai de quoi vous ſoutenir dans le monde? Je vous déclare qu'il n'en eſt rien. La fortune de votre père n'étoit pas auſſi conſidérable qu'on l'imagine ; à peine ſuffira-t-elle à l'établiſſement de votre aîné. Pour vous, Monſieur, vous n'avez qu'à voir ſi vous voulez courir la carrière des bénéfices, ou celle des armes ; vous faire tonſurer, ou caſſer la tête ; accepter, en un mot, un petit collet, ou une Lieutenance d'Infanterie : c'eſt tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec reſ-

pect, qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots, Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés; mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant, lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux

voyage. C'étoient les premières careſſes qu'il avoit reçues de ſes parens ; ſon cœur ſenſible en fut pénétré : cependant il n'oſa leur demander de lui écrire. Mais il avoit un camarade de collége dont il étoit tendrement aimé : il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de ſa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du ſoin d'établir ſon enfant chéri. Il ſe déclara pour la Robe : on lui obtint des diſpenſes d'études ; & bientôt il fut admis dans le ſanctuaire des lois. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux. On propoſa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ſes biens. Elle eut la foibleſſe d'y conſentir, en ſe réſervant à peine de quoi vivre décemment, bien aſſurée que la fortune de ſon fils ſeroit toujours en ſa diſpoſition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang ſe trouva donc un petit Conſeiller tout rond, négligeant ſa femme

autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonnes fortunes. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle, répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de temps le débarrassa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang, qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, résolut de s'en venger, en prenant une maîtresse plus fameuse encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux; & quand il se com-

paroit à cette foule d'adorateurs qui ſoupiroient en vain pour elle, il avoit le plaiſir de ſe croire plus aimable, comme il ſe trouvoit plus heureux. Cependant s'étant aperçu qu'il n'étoit pas ſans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût réſolue à quitter pour lui, & propoſa, pour fuir les importuns, de venir enſemble à Paris oublier tout l'univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut tranſporté de cette marque de tendreſſe. Tout ſe prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choiſiſſent leur retraite aux environs du Palais Royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beauté) demanda & obtint ſans peine un carroſſe pour prendre l'air. L'Etang fut ſurpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu; mais ſon mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la ſociété de l'Etang,

& il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foiblesse : elle croyoit aux songes. Une nuit, elle en avoit fait un qui ne pouvoit, disoit-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut savoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie & des sophas assortis à ce lit superbe, des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée : je m'approche : qu'ai-je apperçu ? le cœur m'en palpite : un écrin de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreilles les plus brillantes, le plus bel esclavage, une rivière qui ne finissoit pas. Oui, Monsieur, je vous le dis, il m'arrivera

quelque chofe de fingulier. Ce fonge m'a trop vivement frappée ; & mes fonges ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute fon éloquence à lui perfuader que les fonges ne fignifioient rien, elle lui foutint que celui-ci devoit fignifier quelque chofe, & il finit par craindre que quelqu'un de fes rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonftances près, fe réfoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de fonger : elle y prit goût, & fongea tant, que la fortune du bon homme Corée n'étoit prefque plus elle-même qu'un fonge. La jeune époufe de M. de l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être féparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & fa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à fon aife.

Le jeu eft une reffource. L'Etang prétendoit

prétendoit exceller au piquet. Ses amis, qui faisoient bourse commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit Ma foi, disoit l'un des parieurs, c'est bien jouer! On ne joue pas mieux! disoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement, la fidèle Fatime, qui s'aperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain. Cependant, comme il est humiliant de décheoir, il se piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de son faste; en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit, pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit désespéré; mais que, loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en

avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers; & c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait? disoit cette mère désolée: je me suis dépouillée de tout, pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut, avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un François, de bonnes mœurs & de bonne mine, trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence, & sa sagesse lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante: le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la

jaloufie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais, hélas ! fon camarade de collége, qui jufques-là ne lui avoit donné que des nouvelles fatisfaifantes, lui écrivit que fon frere étoit ruiné, & que fa mère, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreufes extrémités. Cette lettre fatale fut arrofée de larmes. Ah ! ma pauvre mere ! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous fecourir. Il ne voulut s'en fier à perfonne. Un accident, une infidélité, la négligence, ou la lenteur d'une main étrangère pouvoient la priver des fecours de fon fils, & la laiffer mourir dans l'indigence & le défefpoir. Rien ne doit retenir un fils, fe difoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mère.

Avec de tels fentimens, Corée ne fut plus occupé que du foin de rendre fes richeffes portatives. Il vendit tout ce qu'il poffédoit; & ce facrifice

ne coûta rien à ſon cœur. Mais il ne put refuſer des regrets à un tréſor plus précieux qu'il laiſſoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon qui lui avoit laiſſé des biens immenſes, avoit jeté ſur Corée un de ces regards qui ſemblent pénétrer juſqu'au fond de l'âme & en démêler le caractère, l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet ſubit & confus eſt pris le plus ſouvent pour un mouvement ſympathique. Elle avoit cru voir, dans ce jeune homme, tout ce qui peut rendre heureuſe une femme honnête & ſenſible; & ſon amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion, pour naître & ſe développer. Corée, de ſon côté, l'avoit diſtinguée entre ſes rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme ſage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéreſſante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeſte,

un tein brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébène, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le sourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle, avec tous ces charmes, étoit douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal à propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse; & leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à mesure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aspiroit plus qu'au moment d'être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle, avoient retardé leur

bonheur. Ces démêlés alloient finir, lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout à coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, & lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, & revenez : ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnoissance & d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, & les arrosa de ses pleurs : mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant : n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avoit

pas donné une ame. A ma place, feriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre : mais vos principes, vos fentimens, l'aifance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire, fans en être furpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baifant fur les deux joues, je fuis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute fa fortune. Le trajet fut affez heureux jufques vers les Canaries ; mais là, leur vaiffeau, pourfuivi par un Corfaire de Maroc, fut obligé de chercher fon falut dans fes voiles. Le Corfaire qui le chaffoit, étoit fur le point de le joindre ; & le Capitaine, effrayé du danger de l'abordage, alloit fe livrer au pirate. Ah ! ma pauvre mère ! s'écria Corée en embraffant la

caſſette où étoit renfermée toute ſon eſpérance; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, Non, dit-il, ce barbare Africain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adreſſant au Capitaine, à l'équipage, & aux paſſagers conſternés : Eh quoi! mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? ſouffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargé de fers, & nous y vende comme des bêtes? Sommes-nous déſarmés ? Ces gens-là ſont-ils invulnérables, ou ſont-ils plus braves que nous? Ils veulent aborder; qu'ils abordent. Eh bien, nous nous verrons de près. Sa réſolution ranima les eſprits; & le Capitaine, en l'embraſſant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout eſt diſpoſé pour la défenſe. Le Corſaire aborde, les vaiſſeaux ſe heurtent: des deux côtés on voit voler la mort: bientôt les deux navires ſont enveloppés dans un tourbillon de

fumée & de flamme. Le feu cesse, le jour renaît, & le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisoit un carnage effroyable : dès qu'il voyoit un Africain se jeter sur son bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant : Ah ! ma pauvre mère ! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ses petits; c'étoit le dernier effort de la nature au désespoir ; & l'ame la plus douce, la plus sensible qui fut jamais, étoit devenue, en ce moment, la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit par-tout, l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'est pas un homme, disoient ses compagnons, c'est un Dieu qui combat pour nous. Son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps à corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ma mère ; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvrit le ventre au corsaire. Dès ce moment, la

victoire fut décidée : le peu qui reſtoit de l'équipage Maroquin, demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaiſſeau de Corée, avec ſa proie, aborde enfin ſur les côtes de France ; & ce digne fils, ſans ſe permettre une nuit de repos, ſe rend, avec ſon tréſor, auprès de ſa malheureuſe mère. Il la trouve au bord du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même ; denuée de tout ſecours, & livrée aux ſoins d'un domeſtique qui, rebuté de ſouffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regret les derniers ſoins d'une pitié humiliante. La honte de ſa ſituation lui avoit fait défendre à ce domeſtique de recevoir perſonne, que le Prêtre & le Médecin charitable qui la viſitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuſe. — Annoncez-moi, dit-il au domeſtique. — Et quel eſt votre nom? — Jacquaut. Le domeſtique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à

voir Madame. — Hélas ! & quel eſt cet étranger ? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ſes entrailles furent ſi violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah ! mon fils, dit-elle d'une voix éteinte & en levant ſur lui ſa mourante paupière, ah ! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère ? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant ſi pieux & ſi tendre, de voir cette mère qu'il avoit laiſſée au ſein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image ſouleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre ! O ma mère ! s'écria-t-il en ſe précipitant ſur ce lit de douleurs.... Ses ſanglots étouffèrent ſa voix ; & les ruiſſeaux de larmes dont il inondoit le ſein de ſa mère expirante, furent long-temps la ſeule expreſſion de ſa douleur & de ſon amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'a-

voir . . . . Il l'interrompit. Tout eſt réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez. La fortune m'a comblé de biens; je viens les répandre au ſein de la nature : c'eſt pour vous qu'ils me ſont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah! mon cher enfant, ſi je déſire de vivre, c'eſt pour expier mon injuſtice, c'eſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots, elle ſe couvroit le viſage, comme indigne de voir le jour. Ah! Madame, s'écria-t-il en la preſſant dans ſes bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers l'océan, la chercher & la ſecourir. Dans ce moment, le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le Ciel m'a laiſſées : ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs, que ne vous dois-je pas!

ſans vous je n'aurois plus de mère : achevez de la rappeler à la vie. Je ſuis riche, je viens la rendre heureuſe. Redoublez vos ſoins, vos conſolations, vos ſecours ; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette ſituation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monſieur, dit-il à Corée, repoſez-vous ſur notre zèle, & n'ayez plus d'autre ſoin que de faire préparer un logement commode & ſain. Ce ſoir Madame y ſera tranſportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui ſuccéda, ranimèrent inſenſiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal ; la conſolation en fut le remède. Corée apprit que ſon malheureux frère venoit de périr miſérablement. Je tire le rideau ſur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la

connoiffance à une mère fenfible, & trop foible encore pour foutenir, fans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin, lorfque fa fanté fut plus affermie. Toutes les plaies de fon cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulèrent de fes yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de fa tendreffe, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus fenfible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les défirs de fon ame : c'étoit de pouvoir réunir dans fes bras fa mère & fon époufe. Madame Corée faifit avec joie le projet de paffer avec fon fils en Amérique. Une ville remplie de fes folies & de fes malheurs, étoit pour elle un féjour odieux; & l'inftant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel, qui protège la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de Corée, comme elle auroit reçu fa propre mère. L'hymen fit de

ces amans les époux les plus fortunés; & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.

LA BONNE MÈRE.

Le foin d'une mère pour fes enfans eft de tous les devoirs le plus fidèlement obfervé dans la nature. Ce fentiment univerfel domine toutes les paffions ; il l'emporte même fur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux fenfible & doux ; le plus pareffeux, infatigable ; le plus timide, courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue fes petits, qu'au moment qu'il leur eft inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'eft fur-tout au milieu d'un monde, où le vice, ingénieux à fe déguifer, prend mille formes féduifantes, c'eft là que le plus heureux naturel demande à être éclairé fans ceffe. Plus il y a d'écueils & plus ils font cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du bonheur

bonheur a besoin d'un sage pilote. Quel eût été, par exemple, le sort de Mademoiselle du Troëne, si le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mère comme il y en a peu!

Cette veuve respectable avoit consacré à l'éducation de sa fille unique les plus belles années de sa vie. Voici quel avoit été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, disoit-elle; je n'ai plus que ma fille & moi: vivrai-je pour moi? vivrai-je pour elle? Le monde me sourit, & me plaît encore; mais si je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je hasarde son bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse & dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde? combien dans la solitude & dans le sein de mon enfant? Ce monde, qui m'appelle aujour-

d'hui, me renverra bientôt fans pitié; & fi ma fille s'eft oubliée à mon exemple, fi elle eft malheureufe par ma négligence, quelle fera ma confolation? Embelliffons de bonne heure ma retraite, rendons-la douce autant qu'honorable; & facrifions à ma fille, qui eft tout pour moi, cette multitude étrangère, à qui dans peu je ne ferai plus rien.

Dès lors cette mère fi fage fut l'amie & la compagne de fa fille. Mais obtenir fa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune perfonne) avoit reçu de la nature une ame fufceptible des plus vives impreffions; & fa mère, qui l'étudioit fans ceffe, éprouvoit une joie inquiète en s'apercevant de cette fenfibilité, qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, difoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il eft digne de fa tendreffe; fi, par l'eftime & l'amitié, il

ſait lui rendre précieux les ſoins qu'elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur à lui, s'il l'humilie & la rebute ! ſa délicateſſe bleſſée fera leur ſupplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légère qu'elle n'ait pas méritée, des larmes amères coulent de ſes yeux ; ſon cœur flétri ſe décourage. Rien n'eſt plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeſte que fût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à ſon état, & relative au deſſein qu'elle avoit de s'éclairer à loiſir ſur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aſpirans, épris des charmes de ſa fille, faiſoient, ſelon l'uſage, une cour aſſidue à la mère. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan, qui, pour ſon malheur, étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'é-

coutoit avec complaiſance, ſe voyoit avec volupté, ſe ſourioit à lui-même, & ne ceſſoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire ſur ſa politeſſe; mais elle étoit ſi froide & ſi légère en comparaiſon des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la première place dans ſon eſtime. Il auroit eu, ſans y penſer, toutes les graces naturelles; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'eſprit, il ne lui manquoit que de la juſteſſe, ou plutôt de la réflexion. Perſonne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit ſu ce qu'il alloit dire. Mais ſon premier ſoin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raiſon, cela lui étoit aſſez égal: il étoit ſûr d'éblouir, de ſéduire, de perſuader ce qu'il vouloit. Il ſavoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne diſent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville & de la Cour:

quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois, dans l'année, telle & telle en avoient changé. Il connoiſſoit même quelqu'un qui avoit refuſé d'être ſur la liſte, & qui auroit ſupplanté tous ſes rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le ſoin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne ; & la veuve en parloit à ſa fille avec une ſorte de pitié. C'eſt dommage, diſoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme ; il étoit bien né, il pouvoit réuſſir. Il n'avoit déjà que trop bien réuſſi dans le cœur d'Emilie. Ce qui eſt ridicule aux yeux d'une mère, ne l'eſt pas toujours aux yeux de ſa fille. La jeuneſſe eſt indulgente pour la jeuneſſe ; & il y a de jolis défauts.

Verglan, de ſon côté, trouvoit Emilie aſſez belle, ſeulement un peu trop ſimple : mais cela pouvoit ſe former. Il ne prenoit qu'un ſoin très-léger de

lui plaire; mais quand la première impression est faite, tout contribue à l'approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie : elle y voyoit le danger de le perdre ; & rien n'accélère , comme la jalousie, les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à Madame du Troëne, Verglan se donnoit, comme de raison , pour l'homme du monde le plus désiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modestie : mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui ; qu'il savoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit ; que sa naissance y faisoit beaucoup , & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure, qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaisir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit soin de

diſſimuler. Un reproche de ſa mère eût fait à ſon ame une plaie profonde ; & cette ſenſibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie, dont Verglan étoit ſi foiblement touché, avoient inſpiré l'amour le plus tendre au ſage & modeſte Belzors. Un eſprit juſte & un cœur droit formoient la baſe de ſon caractère. Sa figure douce & ouverte s'ennobliſſoit encore par la haute idée qu'on avoit de ſon ame : car on eſt diſpoſé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme ce que l'on ſait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouiſſoit de l'avantage ineſtimable de pouvoir s'y abandonner ſans précaution & ſans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchiſe qui gagne la confiance, cette ſévérité de mœurs qui imprime le reſpect, avoient en lui

l'aisance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais sans faste; indulgent aux ridicules, mais sans en contracter aucun; docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il surnageoit au torrent du monde; aimé, respecté de ceux même dont sa vie étoit la censure, & auxquels l'estime publique avoit coutume de l'opposer, pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne, enchantée du caractère de ce jeune homme, l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissoit point sur son éloge. Emilie applaudissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingenu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspiroit n'étoit mêlée d'aucun sentiment qu'il fallût cacher, Emilie étoit à son aise.

Il s'en falloit bien qu'elle fût aussi libre, aussi tranquille avec le dange-

reux Verglan ; & la ſituation pénible où la mettoit ſa préſence, reſſembloit aſſez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baiſſoit les yeux, & gardoit le ſilence. Il me ſemble, ma fille, diſoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légères & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, diſoit Emilie en rougiſſant. La bonne mère diſſimuloit ſa joie : elle croyoit voir, dans le cœur d'Emilie, la vertu ſimple & modeſte de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ſes pareils. Un accident, léger en apparence, mais frappant pour une mère attentive & clairvoyante, vint la tirer de ſon illuſion.

L'un des talens d'Emilie étoit la peinture au paſtel. Elle avoit choiſi le genre des fleurs, comme le plus analogue à ſon âge. Il paroît ſi naturel de voir éclore une roſe ſous la main

de la beauté ! Verglan, par un goût approchant du sien, aimoit passionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour, les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'Emilie, sans y songer peut-être, en dessinoit les fleurs. Il étoit tout simple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille lui fussent encore présentes, & vinssent, comme d'elles-mêmes, s'offrir au bout de ses crayons : mais ce qui n'étoit pas aussi simple, c'étoit l'air d'enthousiasme qu'elle avoit en les dessinant. Ses yeux brilloient du feu du génie, sa bouche sourioit amoureusement à chaque trait de sa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, se repandoit sur ses belles joues. Etes-vous contente de votre séance ? lui dit sa mère négligemment. Il n'est pas

possible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidèlement exprimée.

Quelques jours après, Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne, sans affectation, les observa l'une après l'autre, & dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer; & chaque épreuve, confirmant ses soupçons, redoubla son inquiétude. Hélas! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons cependant si elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un secret pour la société de sa mere. Comme elle n'avoit eu dessein que de lui assurer par-là des loisirs agréables, de lui faire goûter la solitude, & de sauver son imagination des dangers de la rêverie, & son ame

active & senfible des ennuis de l'oisiveté, Madame de Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour fa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de foin. Mais un jour qu'elles étoient feules avec Belzors, & que l'entretien rouloit fur l'avantage précieux de s'occuper & de fe fuffire, Ma fille, dit Madame du Troëne, s'eft fait un amufement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de fes deffins. Emilie ouvrit fon porte-feuille; & Belzors enchanté ne fe laffoit point de l'admirer dans fon ouvrage. Qu'ils font doux & purs, difoit-il, les plaifirs de l'innocence! le vice a beau fe tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoifelle, que l'heure du travail paffe vîte. Eh bien, vous l'avez fixée; la voilà qui fe retrace & fe reproduit à vos yeux. Le temps n'eft perdu que pour les oififs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaifance fecrète.

Emilie trouvoit ſes propos très-ſenſés; mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après, Verglan vint les voir. Savez-vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors ſur ſon talent pour le deſſin ? Je veux auſſi que vous en ſoyez juge. Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura ſa mère d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne ſe doutoit pas que ſa mère lui tendoit un piége. Puiſqu'il y a du myſtère, il y a de l'intention, dit cette mère clairvoyante: elle a craint que Verglan ne reconnût ſes fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif ſecret du plaiſir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne, ſollicitée de tous côtés, ſe retranchoit encore ſur la jeuneſſe d'Emilie, & ſur la réſolution qu'elle avoit priſe elle-même de ne

pas la gêner dans ſon choix. Cependant ce choix l'alarmoit. Ma fille, diſoit-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire; & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre ſa femme malheureuſe. Si je déclare ma volonté à Emilie, ſi je la lui laiſſe entrevoir, elle ſe fera une loi d'y ſouſcrire ſans ſe plaindre, elle épouſera un homme qu'elle n'aime point, & le ſouvenir de celui qu'elle aime la pourſuivra dans les bras d'un autre. Je connois ſon ame, elle ſera victime de ſon devoir. Mais eſt-ce à moi d'ordonner ce douloureux ſacrifice ? A Dieu ne plaiſe ! non, je veux que ſon inclination la décide. Mais je puis diriger ſon inclination en l'éclairant; & voilà le ſeul uſage légitime de l'autorité qui m'eſt confiée. Je ſuir ſûre de la bonté du cœur, de la juſteſſe de l'eſprit de ma fille; ſuppléons, par les lumières de mon âge, à l'inexpérience du ſien : qu'elle voye par les

yeux de sa mère, & qu'elle croye, s'il est possible, ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors se trouvoient ensemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien sur les mœurs, les usages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction, &, sans prendre aucun parti, donnoit à leur caractère la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille, & qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnoient le plus souvent matière à leurs réflexions. Verglan, léger, tranchant & vif, étoit constamment du parti de la mode. Belzors, d'un ton plus modeste, ne laissoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec sa femme faisoit alors la nouvelle des soupés. On disoit, qu'après une querelle assez vive & des

plaintes amères de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien; qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux, sans être amoureux; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange, amant de sa femme, & qu'elle avoit promis, de son côté, de recevoir le mieux du monde la Marquise de Talbe, à qui d'Auberive faisoit la cour; que la paix avoit été ratifiée dans un soupé; & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit, Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps, disoit-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos pères, qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison; l'on enfermoit, l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée, sa triste

&

& fidèle moitié étoit obligée de dévorer son injure, & de gémir au fond de son ménage, comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse; & le mari, qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenoit le ridicule objet du mépris public, au premier faux pas que faisoit Madame. En honneur! je ne conçois pas comment, dans ces siècles barbares, on avoit le courage d'épouser. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaisance, la liberté, la paix régner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure: ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, & se rendent l'un à l'autre la

parole d'être fidèles. Ils ceſſent d'être amans ; ils ſont amis. C'eſt ce que j'appelle des mœurs ſociales, des mœurs douces : cela donne envie de ſe marier. Vous trouvez donc tout ſimple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de ſon mari & le complaiſant de ſa femme ? — Aſſurément, pourvu que cela ſoit mutuel. N'eſt-il pas juſte d'accorder ſa confiance à qui nous honore de la ſienne ; & de ſe rendre, tour à tour, dans la vie les offices de l'amitié ? Peut-on avoir une meilleure amie que ſa femme, un ami plus sûr & plus intime que ſon mari ? Avec qui ſera-t-on libre, ſi ce n'eſt avec la perſonne qui, par état, ne fait qu'un avec nous ? & quand, par malheur, on ne trouve plus de plaiſir chez ſoi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener, chacun de ſon côté, ſans jalouſie & ſans obſtacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle ; mais nous

avons encore, vous & moi, bien du chemin à faire, avant que de la goûter ſincèrement. D'abord il faut pouvoir ſe paſſer de ſa propre eſtime, de celle de ſa femme & de ſes enfans; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder, ſans répugnance, comme une moitié de ſoi-même, quelqu'un que l'on mépriſe aſſez pour le livrer.... Bon! reprit Verglan; préjugés que tous ces ſcrupules! Qui empêche qu'on ne s'eſtime l'un l'autre, s'il eſt décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela ſera décidé, dit Belzors, tous les liens de la ſociété ſeront rompus. La ſainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la ſainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs ſacrés pour les époux, il n'y en aura guère pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du temps de nos pères; mais la maſſe des mœurs

étoit ſaine. Les eſprits ſe calmoient, les cœurs ſe rapprochoient. On ne s'en eſtimoit pas moins, & l'on s'en aimoit davantage. Aujourd'hui, cette ſociété domeſtique, qui te ſemble ſi douce, c'eſt un corps languiſſant, qu'un poiſon lent glace & conſume. Crois-moi, mon cher Verglan, nous n'avons pas l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au ſein de leur famille; de cette union qui faiſoit les délices de leur jeuneſſe, & la conſolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mère ſoit affligée des égaremens de ſon fils, qu'un père ſoit accablé de quelque revers de fortune; ſont-ils un refuge, un appui l'un pour l'autre? Ils ſont obligés de chercher au-dehors où dépoſer leur peine; & le ſoulagement eſt bien foible de la part des étrangers!

Tu parles comme un oracle, mon ſage Belzors, diſoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fiſſent pas mieux de s'aimer, d'être fidèles toute

leur vie ? Je veux ſeulement, ſi par malheur ce goût mutuel vient à ceſſer, qu'on ſe conſole & qu'on s'arrange, ſans qu'il ſoit défendu à ceux qui ſe ſeroient aimés du temps de nos aïeux, de s'aimer de même, ſi le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'eſt-ce qui les en empêche ? — Qu'eſt-ce qui les en empêche, Madame ? reprit Belzors : l'uſage, l'exemple, le bon ton, la facilité de vivre ſans reproche au gré de leurs déſirs. Verglan m'avouera aiſément que la vie que l'on mène dans le monde eſt agréable, & qu'il eſt doux de changer d'objet : notre foibleſſe nous y invite. Qui réſiſtera donc à ce penchant, ſi l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan ; mais je veux que chacun puiſſe vivre à ſa guiſe ; & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & ſa femme, de ſe paſſer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils ſont

contens, tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rhubarbe, & que tu lui passes le séné. Bon! quelle folie! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable: mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. — Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant? Ma femme est jeune & jolie: elle est coquette; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête: mais quand elle le seroit un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé; & tout le monde m'en félicite, comme de quelque chose de

merveilleux. Il semble qu'on ne me croyoit pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur, je suis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Messieurs les rigoristes, je les honore beaucoup; mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant; le plus heureux sera le plus sage. — Au reste, comment se porte la Marquise? lui demanda Madame du Troëne, pour changer de propos. — A merveille, Madame : hier encore nous soupâmes ensemble, & je ne la vis jamais de si belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi, cela pourroit bien être : déjà même hier, au sortir de table, je me suis surpris lui disant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impression sur l'esprit d'Emilie. Sa mère, qui s'en aperçut, laissa un libre cours à ses réflexions : mais pour la mettre sur la voie, J'admire, lui

dit-elle, comme les opinions dépendent des caractères. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même soin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu : voyez cependant comme ils diffèrent l'un de l'autre ! Et chacun d'eux croit avoir raison. Le cœur d'Emilie faisoit de son mieux pour excuser, dans Verglan, le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle. Avec quelle légèreté, disoit-elle, on traite la pudeur & la foi ! comme on se joue de ce qu'il y a de plus sacré dans la nature ! Et Verglan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'ame de Belzors !

Quelque temps après, Emilie & sa mère étant au spectacle, Belzors & Verglan se présentèrent à leur loge ; & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La scène des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors, sans

l'écouter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaisanta sur sa foiblesse. Quoi ! lui dit-il, des enfans te font pleurer ? Et que voulez-vous donc qui me touche ? dit Belzors. Oui, je l'avoue : je n'entends jamais, sans tressaillir, les tendres noms de père & de mère ; le pathétique de la nature me pénètre, l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine ; & quand ce vint au dénouement, Oh ! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure ; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors ; mais je m'en sens capable : quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne réponds plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne : Emilie, plus attentive encore, rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur son rival. Après le

ſpectacle, ils virent paſſer le Chevalier d'Olcet en pleureuſes. Qu'eſt-ce donc, Chevalier? lui dit Verglan d'un air léger. C'eſt un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laiſſer dix mille écus de rente. — Dix mille écus! viens donc que je t'embraſſe! Cet oncle-là eſt un galant homme. Dix mille écus! il eſt charmant! Belzors, l'embraſſant à ſon tour, lui dit: Chevalier, je m'afflige avec vous de ſa mort: je ſais que vous penſez trop bien, pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a long-temps ſervi de père, dit le Chevalier, confus de l'air riant qu'il avoit pris; mais vous ſavez qu'il étoit ſi vieux! C'eſt un motif de patience, reprit Belzors avec douceur; mais ce n'en eſt pas un de conſolation. Un bon parent eſt le meilleur de tous les amis; & le bien qu'il vous a laiſſé n'en payeroit pas un ſemblable. C'eſt un triſte ami qu'un vieil oncle, dit Verglan;

& dans la règle il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seroient fort à plaindre, si les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos, pour éparger à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraste, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air respectueux & sensible qu'elle prit avez Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentillesses de Verglan ; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à souper.

On joua : Verglan & Belzors firent un trictrac tête à tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu : Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéressante. Mademoiselle du Troëne fut du nombre des spectateurs ; & la bonne mère, en faisant son tri, ne laissoit pas d'avoir l'œil sur sa fille, & de lire sur son visage ce qui se passoit dans son cœur. La fortune favorisa Belzors. Emi-

lie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas souffrir en le voyant s'engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédoit plus : il se piqua, il doubla son jeu ; & avant le souper, il en étoit au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avoit pris : il fit son possible pour être enjoué ; mais l'altération de son visage en écartoit la joie. Il s'aperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaisans qu'il tâchoit de dire : il en fut humilié ; & le dépit alloit s'en mêler, si l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni son bonheur, ni le chagrin de son rival n'avoient ému, fut doux & modeste, selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne, qui avoit fini sa partie, vint assister à celle-ci, très-inquiète de l'issue qu'elle auroit, mais désirant qu'elle fît son impression sur l'ame d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan per-

doit l'impoſſible. Le tremblement de ſa main & la pâleur de ſon viſage exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaiſance inépuiſable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laiſſé Verglan s'acquitter juſqu'à une ſomme raiſonnable : Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là : je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois réſolu à perdre. Tant de modération & de ſageſſe excita dans l'aſſemblée un murmure d'applaudiſſemens. Le ſeul Verglan y parut inſenſible, & en ſe levant, dit d'un air de dédain : Ce n'étoit pas la peine de jouer ſi longtemps.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant ſon ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence ! diſoit-elle. Et par quel caprice faut-il que je ſoupire d'être éclairée ? La ſéduction ne devroit-elle pas ceſſer,

dès qu'on s'aperçoit que l'on est séduite ? J'admire l'un, & j'aime l'autre. Quelle est cette mésintelligence entre le cœur & la raison, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'estimer ?

Le matin, selon son usage, elle parut au lever de sa mère. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mère, je le suis beaucoup. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi ? — Fort peu, dit-elle avec un soupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie ; car je te mène ce soir aux Tuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je suis bien aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre ; & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup-d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étoient assi-

ses autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe que ce bassin couromme, étoit remplie de ces jeunes nymphes qui, par leurs charmes & leurs talens, attirent les désirs sur leurs pas. Verglan les connoissoit toutes, & leur sourioit en les suivant des yeux. Celle-ci, disoit-il, c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un Ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en six mois : ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là est la célèbre Corine : sa maison est le temple du luxe ; ses soupers sont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, & dont les regards se promènent languissamment de tous côtés ? elle a trois amans, dont chacun se flatte d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légères, & leur persuader tour

à tour qu'elle ſe joue de leurs rivaux. C'eſt un modèle de coquetterie ; & perſonne ne trompe ſon monde avec tant d'adreſſe & de légèreté. Elle ira loin, ſur ma parole, & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans ſa confidence ? demanda Madame du Troëne. — Oh ! oui. Ce n'eſt pas avec moi qu'elles diſſimulent : elles me connoiſſent ; elles ſavent bien qu'on ne m'en impoſe pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au ſage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces myſtères ? — Non, Madame : je veux croire que tout cela eſt fort amuſant ; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne obſerva que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réſervé le ſalut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'eſtime & de l'amitié au ſalut reſpectueux de Belzors. Elle plaiſanta Verglan ſur cette diſtinction, afin d'en faire apercevoir

apercevoir Emilie. Il est vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public ; mais tête à tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux estimable; elle en parla, dis-je, avec tant de sensibilité, de candeur, & de grace, que Madame du Troëne, Emilie, & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari est une perte légère & facile à réparer. Non pas pour moi, Monsieur, dit la tendre & modeste Eléonore : un mari qui honoroit une femme de mon âge de son estime & de sa confiance, & dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l'habitude, n'est pas de ceux qu'on remplace aisément. Il étoit sans doute d'une jolie figure ? demanda

Verglan. — Non, Monſieur ; mais ſon ame étoit belle. Une belle ame ! reprit Verglan d'un air dédaigneux : une belle ame ! Etoit-il jeune au moins ? — Point du tout : il étoit dans l'âge où l'on eſt ſenſé, quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous déſoler. La confiance, l'eſtime, les procédés honnêtes vont tout ſeuls avec une femme aimable : rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point eſſentiel eſt de vous aſſortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les Graces avec les Amours, en un mot, d'épouſer un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conſeils ſont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant ; mais par malheur ils ſont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut ſortie. La pruderie, Monſieur, reprit Madame du Troëne, eſt une copie exagérée de la ſageſſe & de la raiſon ; &

je ne vois rien, dans Eléonore, que de ſimple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve auſſi reſpectable qu'elle eſt belle. Reſpecte, mon ami, reſpecte, reprit Verglan avec vivacité: qui t'en empêche ? Elle ſeule peut le le trouver mauvais. Savez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit conſoler Eléonore ? C'eſt un homme comme Belzors; & ſi j'étois l'amie qu'il conſulteroit pour un choix, je l'engagerois à penſer à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougiſſant; mais Eléonore mérite une cœur libre, & par malheur le mien ne l'eſt pas. A ces mots, il ſortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, diſoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'eſt-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie ? Ah ! que mon cœur lui eſt peu connu ! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre ſon rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde.

C'eſt dommage qu'il ſoit ſi triſte, diſoit-il du ton de la pitié. Voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu : ils ennuient; & on les renvoie. Madame du Troëne, ſans s'expliquer, l'aſſura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de déſobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baiſſés, & ſa rougeur laiſſoit voir l'agitation de ſon ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie : il ſe retira triomphant; & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots : « Vous avez dû » me trouver bien romaneſque, belle » Emilie, de n'avoir fait ſi long-temps » parler que mes yeux ! Ne m'accuſez » pas d'une injuſte défiance : j'ai lu » dans votre cœur; & ſi je n'avois eu » à conſulter que lui, j'étois bien sûr » de ſa réponſe. Mais vous dépendez » d'une mère, & les mères ont des caprices. Heureuſement la vôtre vous » aime, & ſa tendreſſe a éclairé ſon

» choix. Le renvoi de Belzors m'an-
» nonce qu'elle s'est décidée ; mais votre
» aveu doit précéder le sien : je l'attends
» avec l'impatience du plus tendre &
» du plus violent amour ». Emilie ouvrit ce billet, sans savoir d'où il lui venoit : elle en fut offensée autant que surprise, & n'hésita point à le communiquer à sa mère. Je vous sais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié ; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit : lisez sa lettre. Emilie obéit, & lut : « Madame,
» j'honore la vertu, j'admire la beauté,
» je rends justice à Eléonore ; mais le
» Ciel n'a-t-il favorisé qu'elle ? Et après
» avoir adoré, dans votre image, ce
» qu'il a fait de plus touchant, me
» croyez-vous en état de suivre le con-
» seil que vous m'avez donné ? Je ne
» vous dirai pas combien il est cruel :
» mon respect étouffe mes plaintes. Si je
» n'ai pas le nom de votre fils, j'en ai

» du moins les ſentimens ; & ce carac-
» tère eſt ineffaçable ».

Emilie ne put achever ſans la plus vive émotion. Sa mère fit ſemblant de ne pas s'en apercevoir, & lui dit : Oh çà, ma fille, c'eſt à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'eſt à toi de dicter mes réponſes. — A moi, ma mère ! — A qui donc ? Eſt-ce moi qu'ils demandent en mariage ? eſt-ce mon cœur que je dois conſulter ? — Ah ! Madame, votre volonté n'eſt-elle pas la mienne ? n'avez-vous pas le droit de diſpoſer de moi ? — Tout cela, mon enfant, eſt le mieux du mode ; mais comme il y va de ton bonheur, il eſt juſte que tu en décides. Ces jeunes gens ſont bien nés tous les deux : l'état, la fortune ſont à peu près les mêmes ; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baiſoit les mains de ſa mère, & les arroſoit de

ſes larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui diſoit-elle, en m'éclairant ſur mon choix : plus il eſt important, plus j'ai beſoin que vos conſeils le déterminent. L'époux que ma mère m'aura choiſi, me ſera cher ; mon cœur oſe vous en répondre. — Non, ma fille, on n'aime pas ainſi par devoir ; & tu ſais mieux que moi-même ce qui eſt digne de te rendre heureuſe. Si tu ne l'es pas, je te conſolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les cauſer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire ; tu n'as qu'à dicter.

Qu'on s'imagine le trouble, la confuſion, l'attendriſſement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mère, une main ſur ſes yeux & l'autre ſur ſon cœur, elle eſſayoit en vain d'obéir ; ſa voix expiroit ſur ſes lèvres. Eh bien, diſoit la bonne mère, auquel des deux allons-nous répondre ? finis ; ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit

Emilie d'une voix foible & chancelante.
— A Verglan, soit. Que lui dirai-je?
« Il n'est pas possible, Monsieur,
» qu'un homme qui se doit, comme
» vous, à la société, y renonce pour
» vivre au sein de sa famille. Mon
» Emilie n'a pas de quoi vous dédom-
» mager des sacrifices qu'elle exigeroit.
» Continuez d'embellir le monde: c'est
» pour lui que vous êtes fait ». — Est-
ce là tout? — Oui, ma mère. — Et à
Belzors, que lui dirons-nous? Emilie
continua de dicter avec un peu plus
de confiance. « Vous trouver digne
» d'une femme aussi vertueuse que
» belle, ce n'étoit pas, Monsieur, vous
» interdire un choix qui m'intéresse au-
» tant qu'il m'honore; c'étoit même
» vous y encourager. Votre modestie a
» pris le change; & vous avez été in-
» juste envers vous-même & envers
» moi. Venez apprendre à mieux juger
» des intentions d'une bonne mère. Je
» dispose du cœur de ma fille, & je

» n'eſtime perſonne au monde plus » que vous ».

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embraſſe, s'écria Madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mère; & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois conſulté mon cœur.

Belzors accourut, ne ſe poſſédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que celui-là. La tendreſſe de Belzors ſe partagea entre Emilie & ſa mère ; & l'on doutoit dans le monde, laquelle des deux il aimoit le plus.

L'ÉCOLE DES PÈRES.

Le malheur d'une père occupé de la fortune de ſes enfans, eſt de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéreſſante que leur fortune. Le jeune Timante, appelé M. de Volny, avoit reçu de la nature une figure aimable, un eſprit facile, un bon cœur: mais, graces aux ſoins de Madame ſa mère, cet heureux naturel fut bientôt gâté; & le plus joli enfant du monde à ſix ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles: & qu'en eût-il fait? C'étoit bon pour ſon père, qui avoit été obligé de travailler pour s'enrichir; mais lui, qui trouvoit ſa fortune faite, ne devoit ſavoir qu'en jouir noblement. On lui avoit donné pour maxime, qu'il ne falloit jamais vivre avec ſes égaux; auſſi ne voyoit-il

que des jeunes gens qui, au dessus de lui par leur naissance, lui pardonnoient d'être plus riche qu'eux, pourvu qu'il payât leurs plaisirs. Son père n'eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités; mais sa mère faisoit honneur à tout. Elle n'ignoroit pas que, dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit, selon le bel usage, une petite maison & une jolie maîtresse. Il falloit bien lui passer quelque chose. Elle exigeoit seulement qu'il y mît un peu de mystère, de peur que Timante, qui ne savoit pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si, dans les intervalles de son travail, le père marquoit de l'inquiétude sur la vie dissipée que menoit ce jeune homme, la mère étoit là pour le justifier; & les mensonges complaisans ne lui manquoient jamais au besoin. Timante avoit le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avoit dansé comme son fils. Il est bien consolant, disoit le bon homme, de

s'être donné tant de peine pour un fils qui danſe bien. Il ne concevoit pas pourquoi il falloit que ce petit Seigneur eût des laquais ſi galamment vêtus, & un ſi brillant équipage ; mais Madame ſon épouſe lui repréſentoit que la conſidération y étoit attachée, & que pour réuſſir dans le monde, il falloit y être ſur un certain pied. S'il demandoit pourquoi ſon fils rentroit ſi tard ; c'eſt, lui diſoit-on, que les femmes de qualité ne ſe couchent pas plutôt. Il ne trouvoit pas ces raiſons bien bonnes ; mais pour avoir la paix, il falloit bien qu'il s'en contentât. Cependant ſon fils donnoit tête baiſſée dans les égaremens de ſon âge, lorſque l'amour parut avoir pitié de lui, & entreprendre de le ramener.

Lucie, ſa ſœur, avoit depuis peu dans ſon couvent une camarade charmante. Angélique avoit perdu ſa mère ; & trop jeune pour tenir une maiſon, elle avoit obtenu de ſon père qu'il voulût bien

ſe paſſer d'elle juſqu'au moment qu'il diſpoſeroit de ſa main.

La conformité d'âge & d'état, & plus encore celle des caractères, unit bientôt Angélique & Lucie. Celle-ci, en eſſuyant les larmes de ſa compagne, parut ſi ſenſible à la perte qu'elle avoit faite, qu'Angélique ne mit plus de réſerve à l'effuſion de ſa douleur. J'ai perdu, lui diſoit-elle, une mère comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait uſage de ma raiſon, j'ai vu en elle une amie, mais une amie ſi intime, que ſi mon cœur & ſes vertus ne m'avoient pas rappelé ſans ceſſe le reſpect que je lui devois, ſa familiarité me l'eût fait oublier. C'étoit toujours ſous l'air du badinage qu'elle déguiſoit ſes leçons : & quelles leçons, ma chère Lucie ! celles de la ſageſſe même. Avec quels traits ce monde, où je devois vivre, étoit peint à mes yeux ſurpris ! quel charme elle donnoit aux mœurs pures & modeſtes dont elle étoit un

exemple vivant ! Ah ! ſous ſes crayons enchanteurs, toutes les vertus devenoient des graces. Ainſi, cette aimable fille, en parlant de ſa mère, mêloit ſans ceſſe aux plus tendres regrets, les éloges les plus touchans ; mais ſon eſprit & ſon ame louoient encore plus dignement celle qui les avoit formés. Si autour d'elle quelqu'un manquoit des agrémens que donne l'aiſance, Angélique s'en privoit avec joie : les ſacrifices ne lui coûtoient que la peine de les cacher ; & le beſoin d'obliger étoit le ſeul qu'elle connût. Penſes-tu comme moi ? diſoit-elle quelquefois à Lucie. Plus heureuſe que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, & je rougis pour la fortune, qui a ſi mal diſtribué ſes dons. Si quelque choſe dédommage les malheureux, c'eſt qu'on les plaint & qu'on les aime ; au lieu que nous, qu'on doit envier, on nous fait grace de ne pas nous haïr. Auſſi faut-il être bien attentives à faire ou-

blier, par la bienfaifance & la modeftie, cet avantage fi dangereux que nous avons fur nos pareilles.

Lucie, enchantée du caractère d'Angélique, eût voulu fe l'attacher par tous les liens du fentiment. Ma chère amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être féparées pour jamais : cette idée fait le malheur de ma vie ; mais j'en ai une, fi tu l'approuvois...... Je veux te faire voir mon frère : il eft beau comme le jour, fait à peindre, & plein de talens. Il eft bien jeune, dit Angélique, & bien répandu pour fon âge ! Je crains que ta mère ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea fon amie à l'accompagner au parloir. Ah ! ma fœur, que de charmes ! s'écria le jeune fat. Mais on n'eft pas de cette beauté. Quels traits ! quelle taille ! quels yeux ! Vous au couvent, Mademoifelle ! c'eft un larcin, une trahifon. Je l'avois bien pré-

vu, dit Lucie, que tu ferois enchanté; eh bien, son ame est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la Marquise d'Alcine, à qui je donnai hier la main au sortir de l'opéra. L'on vante la taille de la Comtesse de Flavel, chez qui je dois souper ce soir; mais il n'y a pas de comparaison avec la taille de Mademoiselle ; & quoiqu'ami intime de la jeune Madame de Blane, qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipsera en paroissant dans le monde.

Tandis que Volny parloit ainsi, Angélique le regardoit avec les yeux de la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges sont des insultes. Eh bien, sachez que le premier sentiment que doit inspirer une honnête femme, c'est la crainte de blesser sa modestie; & qu'il n'est permis de louer sans ménagement que des personnes sans pudeur. Il est des mouvemens

vemens de furprife dont on n'eft pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le refpect les accompagne, il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie, en paroiffant offenfée de votre début avec moi : je vais la confoler, & vous mettre à votre aife. Belle ou non, je fais fi peu de cas d'un don avec lequel on eft fouvent très-méprifable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira : je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, & bien au deffus de cet avantage, pour en parler fi négligemment. Pour moi, je ne puis me perfuader que la beauté foit fi peu de chofe : mais puifque vous recevez fi mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en filence. Dès ce moment, il ne parla plus que de lui-même, de fes chevaux, de fes amis, de fes foupers, & de fes aventures. Lucie, qui avoit les yeux fur Angéli-

que, voyoit avec douleur que tout cela faifoit tort à Volny.

C'eft bien dommage, dit Angélique lorfqu'il fe fut retiré, c'eft bien dommage qu'on l'ait gâté de fi bonne heure! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il eft pétri de graces. — Et de ridicules, ma chere amie. — Il s'en corrigera. — Non; car cela réuffit à fon âge; & l'on n'eft pas difpofé à fe corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vue, il t'aimera; & s'il t'aime, il deviendra fage. — Tu ne doutes pas que je ne le défire; mais je fuis bien loin de l'efpérer.

Volny n'héfita point à croire qu'il avoit eu un fuccès complet. Ma fœur avoit raifon, dit-il, fon amie eft belle: un peu fingulière; mais fon caractère n'en eft que plus piquant. Ce qui lui manque, c'eft la naiffance: ma mère veut que j'époufe une fille de qualité. Voyons-la toujours. Cela ne reffemble à rien de ce que nous avons dans le monde; & il y a du moins de quoi s'amufer.

Il alla donc revoir sa sœur, & avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos ? J'étois si tranquille ! je m'amusois si bien avant que d'avoir vu ta dangereuse amie ! Ah ! Mademoiselle, que le monde est insipide, & que ses amusemens sont froids pour un cœur occupé de vous ! Qui m'eût dit que je serois jaloux de ma sœur ? Répandu dans les sociétés les plus brillantes, sollicité par tous les plaisirs, qui le croiroit ? oui, je voudrois être à sa place. Elle vous voit sans cesse, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raison d'envier mon bonheur ; mais Volny, si tu voulois, le tien seroit encore plus digne d'envie. (A ces mots, Angélique rougit.) — O Ciel ! ma sœur, que viens-je d'entendre ? — J'en ai trop dit. — Non, ma chère Lucie : dans les sentimens honnêtes, il n'y a rien à dissimuler. Votre sœur désire, Monsieur, que le Ciel

nous ait destinés l'un à l'autre; & je ne puis que lui en savoir gré. Je vous dirai plus : je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien; & rien n'empêche que, par vos mœurs, vous ne soyez tel que mon époux doit être : vous n'avez, pour y réussir, qu'à ressembler à votre sœur. — S'il ne tient qu'à cela, je suis heureux; car on me flatte que je lui ressemble. — Vous dites bien, l'on vous flatte; mais moi, qui ne flatte jamais, je vous assure qu'il n'en est rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des graces de son esprit, ni de celles de sa figure. — Ah! je vous proteste que personne au monde n'est moins avantageux que moi; & si je suis bien, c'est sans le savoir. — Rien n'est plus simple que les mœurs de Lucie; c'est la nature dans toute sa candeur. Voyez si, dans son maintien, dans son langage, dans son action, il y a rien d'affecté, d'étudié. — C'est comme moi : pour éviter l'affectation,

je tombe souvent dans la négligence ; c'est un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions sur rien : tout occupée à faire valoir ses égales, elle est la seule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir ? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes les choses d'agrément ; moi seul je n'en parle jamais. Ah ! si c'est la modestie & la simplicité que vous aimez dans ma sœur, je suis bien sûr que vous m'aimerez : ce sont mes vertus favorites. Je le souhaite, dit Angélique : cependant si vous avez jamais dessein de me plaire, je vous conseille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie, une leçon qu'il n'oubliera pas. — Non, car il l'a déjà oubliée. Angélique avoit raison. Tout ce qu'il avoit retenu de leur entretien, c'est qu'il étoit à son gré, & qu'elle seroit bien aise d'être sa

femme. Avec quelle naïveté, disoit-il, elle m'en a fait l'aveu ! que cette candeur sied bien à la beauté ! Soit vanité ou sentiment, il en étoit réellement ému : mais ce goût naissant, si c'en étoit un, ne prit rien sur ses habitudes. Enivré de l'encens de ses flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchanteresse, il oublioit qu'on lui vendoit les soins qu'on prenoit de lui plaire ; & sa vanité, caressée par les plaisirs, leur sourioit nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où un jeune homme puisse être plongé. Hors de là, tout lui est pénible : les plus légers devoirs sont pour lui fatigans ; les bienséances les moins austères sont importunes & ennuyeuses : il n'est à son aise que dans cet état d'indolence & de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venoit s'offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disoit-il ; mais

qu'en ferois-je? Rien n'eſt plus incommode qu'une femme délicate & fidèle, pour un mari qui ne l'eſt pas. Mon père exigeroit de moi que je ne vécuſſe que pour ma femme. Ce feroit de l'amour, de la jalouſie, des reproches, des pleurs : tout cela m'effraye. Je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint ſeule cette fois. Eh bien, comment me trouve-t-elle? — Beaucoup trop bien. — Je m'en doutois. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus eſtimables dont vous auriez beſoin ſans cela. — Elle moraliſe un peu, ton Angélique, & c'eſt dommage. Dis-lui donc que rien n'eſt plus triſte, & qu'une auſſi belle bouche que la ſienne n'eſt pas faite pour parler raiſon. Ce n'eſt pas elle, dit Lucie, c'eſt vous que je voudrois corriger. — Et de quoi donc? d'aimer le plaiſir & tout ce qui l'inſpire? — Le plaiſir! en eſt-il un plus pur que de poſſéder le cœur d'une

femme vertueuse & belle, de l'aimer & d'en être aimé ? Je vous crois tendre ; Angélique est sensible ; tout ce qui me touche lui est cher ; mais..... — Mais elle est bien difficile ! Et qu'exige-t-elle ? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge ! Et qui lui a dit que je n'en ai pas ? — Je ne sais ; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah ! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma sœur, entendez-vous, amenez-la moi la première fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être discrets, disoit-il en s'en allant, les femmes ne peuvent se taire ; & avec quelque soin que je cache mes aventures, le secret en est divulgué. Mais quel tort cela me fait-il ? Si Angélique veut un mari qui ait toujours été sage, elle n'a qu'à épouser un imbécille, ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidèle à une femme que je n'ai point ? Oh ! je lui ferai sentir le ridicule de ses idées. Elle parut, & il fut lui-

même bien humilié, bien confondu, quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu & de la raison, sur la honte & le danger du vice. Pensez-vous, Monsieur, lui dit-elle après lui avoir laissé traiter aussi légèrement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, pensez-vous, sans rougir, à l'union d'une ame pure & chaste avec une ame flétrie & profanée par le plus indigne de tous les penchans? De quel prix seroit à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez? & nous croyez-vous moins sensibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur, & de l'innocence? Vous vous êtes dispensés des lois que vous nous avez imposées; mais la nature & la raison sont plus équitables que vous. Pour moi, je ne croirai jamais qu'un homme ose m'aimer, tant qu'il aimera des choses honteuses; & s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connoître, c'est au soin qu'il

prendra d'effacer cette tache, que je verrai ſi je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état, on changeoit de conduite; que l'amour, la vertu, la beauté avoient bien des droits ſur une ame, & que les goûts frivoles & paſſagers qui avoient occupé cette ame oiſive, diſparoiſſoient devant un objet plus cher & plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, Monſieur, à ces révolutions ſubites ? Savez-vous qu'elles ſuppoſent une ame naturellement délicate & noble; qu'il en eſt peu de cette trempe; & que ce n'eſt pas un bon préſage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre, au ſein même du vice, le moment d'être vertueux tout d'un coup ?

Volny, ſurpris & confus du ſérieux de ce langage, ſe contenta de lui dire que dans tout cela il ſe flattoit qu'il n'y avoit rien de perſonnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique; j'ai beaucoup

ouï parler de vous : je ſuis de plus aſſez bien inſtruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode. Vous êtes riche, fort répandu ; & à moins d'un eſpèce de prodige, il faut que vous ſoyez plus dérangé qu'un autre. Mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le ſouhaite : cela vous donnera peut-être la réſolution & la force de devenir un homme eſtimable. Vous avez pour cela un bel exemple ! c'eſt celui d'un père qui, ſans tous les agrémens dont vous vous parez, s'eſt acquis, par des talens utiles à ſa patrie & à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare ; & quand vous ſerez digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce diſcours avoit jeté Volny dans des réflexions ſérieuſes ; mais ſes amis vinrent l'en tirer. Il étoit attendu à un ſoupé délicieux, dont Fatmé, Doris, & Cloé devoient être. La joie y fut vive

& brillante; & si le cœur de Volny ne s'y livra point, du moins ses sens s'y abandonnèrent.

On juge bien que dans ce joli cercle, un engagement sérieux passoit pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disoit-on, à la bonne heure, on s'y résout: mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir; & s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire, que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'une époux amant? Supposez même que cela réussisse; qu'arrive-t-il? On se plaît six mois, pour s'ennuyer toute sa vie. Ah! mon cher Volny, point de mariage: tu serois un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attends qu'un autre l'épouse: cela nous revient

tôt ou tard ; & tu ſeras heureux à ton tour. Croiroit-on que ce jeune inſenſé trouvoit ces réflexions très-ſages ? Voyez cependant, diſoit-il, quel empire la vertu & la beauté ont ſur une ame, puiſqu'elles lui font oublier le ſoin de ſon repos & le prix de ſa liberté !

Il eût voulu ne pas revoir Angélique ; mais il n'étoit pas bien avec lui-même, quand il avoit paſſé quelques jours ſans la voir. Tel eſt cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de ſa ſageſſe & de ſes charmes, il ſe replongeoit dans les égaremens dont elle l'avoit fait rougir.

Eſt-il poſſible que ce ſoit pour un fils un bonheur de perdre ſa mère ? Volny, à la mort de la ſienne, crut voir tarir la ſource de ſes folles dépenſes : mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avoit engagé ; & l'unique ſoin dont il fut occupé, fut de ſuppléer aux moyens

qu'il n'avoit plus de les soutenir. Fils unique d'un père si riche, il ne pouvoit manquer d'être riche à son tour; & un jeune homme trouve à Paris la pernicieuse facilité d'anticiper sur sa fortune. Ce fut alors que Timante, sur son déclin, voulut se reposer de ses longues fatigues, & engager son fils à le remplacer. Mon père, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. — Eh bien, mon fils, aimez-vous mieux prendre le parti des armes? — Mon inclination n'y est pas décidée, & ma naissance ne m'y oblige point. — La Robe sans doute vous convient mieux? — Oh! point du tout; j'ai pour la Robe une répugnance invincible. — Que voulez-vous donc devenir? — Ma mère avoit en vue une charge qui donne la noblesse, qui n'oblige à rien, & qui peut s'exercer à Paris. — J'entends, mon fils, j'y penserai: la vocation est excellente. Oh! je vois, dit en lui-même le bon

homme, que tu veux vivre en fainéant; mais je t'en empêcherai, ſi je puis. Une charge qui donne la nobleſſe & qui n'oblige à rien! cela eſt fort commode. Et pour qui me conſumerois-je encore de travail & d'inquiétude? Repoſons-nous, n'ayons plus d'autre ſoin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins: car celui qui aime l'oiſiveté, aime les vices dont elle eſt la mère.

Mais quelle fut l'affliction de Timante, lorſqu'il apprit qu'enivré d'orgueil & plongé dans le libertinage, ſon fils donnoit dans tous les travers; qu'il avoit des maîtreſſes & des complaiſans; qu'il donnoit des ſpectacles & des fêtes; & qu'il jouoit un jeu à ſe ruiner? C'eſt ma faute, dit Timante, & c'eſt à moi de la réparer. Mais le moyen? L'habitude eſt priſe; le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou? il m'échappera. Déſa-

vouer ses dépenses & ses dettes ? c'est le déshonorer moi-même ; c'est étouffer dans son ame avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer est encore pis : grace au Ciel il n'en est pas au point de mériter que les lois le privent du droit naturel d'être libre ; & il n'y a que des parens dénaturés qui soient, envers leurs enfans, plus sévères que les lois. Cependant il court à sa perte. Que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois ? Remontons à la source du mal. Ce sont mes richesses qui lui ont tourné la tête : né d'un père sans fortune, il eût été, comme un autre, modeste, laborieux, & sage : le remède est simple, & mon parti est pris.

Timante commença dès-lors par arranger son bien, de manière qu'il fût isolé, indépendant, & libre. Excepté la terre de Volny & sa maison de ville, sa fortune étoit toute dans son portefeuille ; & il eut soin de se mettre en règle

règle avec tous ses correspondans. Les choses ainsi disposées, il rentre un jour chez lui consterné. Son fils & ses amis, qui l'attendoient pour se mettre à table, furent frappés de son abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Vous le saurez, dit-il : dînons un peu vîte, si vous le voulez bien : je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence; & Timante, au sortir de table, ayant pris congé de son monde, s'enferma seul avec son fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre; mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je suis ruiné. Les deux tiers de mon bien viennent d'être pris sur deux vaisseaux; & la mauvaise foi d'un homme en qui j'avois confiance, m'enlève la moitié du reste. Le désir de vous laisser une grande fortune m'a perdu. Heureusement, je dois peu de

chose ; & des débris de mon naufrage je sauverai la terre de Volny, qui vaut vingt mille livres de rente : avec cela nous pourrons subsister. C'est un coup terrible ; mais vous êtes jeune, & vous pouvez vous en relever. Je ne me suis point rendu indigne de la confiance de mes correspondans : mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe : mais je suis trop vieux pour recommencer ; & c'est à vous à réparer les malheurs de votre père. Je suis parti de plus loin que vous ; & avec de la probité, du travail, & mes leçons, il vous est facile d'aller plus loin que moi.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, n'est pas comparable à celle de Volny. Quoi, mon père, ruiné sans ressource ! — Vous êtes, mon fils, la seule qui me reste, & je n'ai plus d'espérance qu'en vous. Allez, con-

ſultez-vous vous-même ; & laiſſez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maiſon de Paris fut louée, les équipages furent vendus : un ſimple carroſſe, un logement modeſte, une table frugale, un domeſtique réglé ſur les beſoins d'une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune ; & il n'eſt pas beſoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua conſidérablement.

Ceux de Volny furent touchés de ſon accident. Qu'eſt-ce donc? lui dit l'un d'eux : ton père eſt ruiné, m'a-t-on dit. — Il eſt trop vrai. — Quelle folie! Tu n'as donc plus ta petite maiſon? — Hélas! non. — J'en ſuis déſeſpéré; je comptois y aller ſouper demain. Un autre l'aborda, & lui dit : Conte-moi donc un peu tout cela : ta fortune eſt culbutée? — Elle eſt du moins réduite à peu de choſe. — Tu as là un

père bien mal-adroit ! de quoi diable va-t-il ſe mêler ? tu te ſerois bien ruiné ſans lui. Je ſuis déſolé, lui dit un troiſième : on dit que tu as vendu tes jolis chevaux ? — Hélas ! oui. — Si je l'avois ſu, je te les aurois achetés. Voilà comme tu es, tu ne te ſouviens jamais de tes amis dans l'occaſion. — J'étois occupé de choſes plus ſérieuſes. — De ta petite, n'eſt-ce pas ? tu ne l'auras plus ſur ton compte ; mais vous ſerez toujours bons amis : conſole-toi ; je ſais qu'elle t'aime ; elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en paſſant : Adieu Volny ; & tous les autres l'évitèrent.

Pour ſa maîtreſſe qu'il avoit enrichie, elle fut ſi affligée, qu'elle n'eut pas le courage de le revoir. Epargnez-moi, lui écrivit-elle : vous connoiſſez ma ſenſibilité ; votre vue me feroit une impreſſion trop douloureuſe. Je ne me ſens pas la force de la ſoutenir. Ce fut alors que, l'ame pénétrée, & de la

froide légèreté de ses amis, & de l'indigne abandon de sa maîtresse, Volny, pour la première fois, vit tomber le voile qu'il avoit sur les yeux. Où étois-je? dit-il, qu'ai-je fait? Comment allois-je passer ma vie? Ah! quels reproches ne mérité-je pas! quels torts n'ai-je pas à réparer? Allons voir ma sœur, ajoute-t-il; car il n'osoit se dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que son père vint lui annoncer. Ce n'est pas pour moi, disoit-elle: je suis bien; & pour être heureuse loin du monde, il faut peu de chose; mais vous, mon père, mais Volny! — Que veux-tu, ma fille? je n'étois pas né dans l'opulence où je me suis vu. Si mon fils est sage, il aura encore assez de bien; s'il ne l'est pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant son frère. Je n'ai pas le courage de te consoler, lui dit-elle; mais je vais appeler à mon secours notre

ſage & tendre Angélique. — Oh ! non, ma ſœur ; je n'ai pas mérité qu'elle s'intéreſſe à ma peine : c'eſt dans le temps que j'avois à l'honorer par des ſacrifices, qu'il falloit me rendre digne de ſon eſtime & de ſa pitié : aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parloit ainſi, Angélique vint d'elle-même ; & avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute ſa ſenſibilité à la perte qu'il avoit faite. C'eſt un grand malheur pour votre père, ajouta-t-elle, c'en eſt un pour cette chère enfant ; mais c'eſt peut-être un bien pour vous. Il y auroit de la dureté à vous affliger par des reproches, quand on vous doit des conſolations ; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens, un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abuſois, le Ciel m'en punit ; mais il m'en punit trop cruellement, en m'ôtant l'eſpoir

d'être à ce que j'aime. J'étois jeune ; & j'ose croire que, sans cette leçon désespérante, le temps, l'amour, & la raison m'auroient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle : ce n'est plus de la présomption, c'est du découragement qu'il faut vous préserver ; & ce qu'il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le savoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frère de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai cru démêler en vous, à travers les erreurs & les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel.

Heureusement, vos erreurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde : le chemin de l'honneur & de la vertu est ouvert pour vous ; & il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je souhaite. Du côté de

la fortune, le revers que vous éprouvez eſt accablant. Je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité : quand on s'eſt vu riche, il eſt humiliant, il eſt dur de ceſſer de l'être ; mais le mal n'eſt pas ſans remède. Conformez-vous à votre ſituation préſente ; ſortez de l'oiſive molleſſe où vous avez été plongé ; que l'amour du travail prenne la place du goût de la diſſipation : faites tout ce qui dépend de vous, ſi vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon père, qui m'aime, & qui ne veut pas que je ſois malheureuſe, me laiſſera, je l'eſpère, la liberté de vous attendre. Si dans ſix ans votre fortune eſt rétablie, ou ſur le point de ſe rétablir, tous les obſtacles ſeront applanis ; ſi, avec de la ſageſſe, de l'économie, & du travail, vous avez le malheur de pas réuſſir, je n'exige de vous alors, pour tout bien, que d'avoir la conſidération de

votre état. Je suis fille unique, très-riche moi-même : je me jetterai aux pieds de mon père, & j'obtiendrai qu'il me permette de dédommager un homme estimable, de l'injustice du sort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embrasser Angélique. Ah! que tu es bien nommée! lui dit-elle. Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny de son côté, dans l'attendrissement & le respect dont il étoit saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avoit touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chère mon infortune; & je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse, & la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira, non pas tel qu'autrefois, glorieux & content de lui-même, mais

humilié, confondu d'avoir si peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de son père. Votre fortune est changée, lui dit-il, mais votre fils l'est encore plus ; & j'espère qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes devoirs & à moi-même. Daignez m'instruire & me guider : appliqué, laborieux, docile, je vais être le soutien & la consolation de votre vieillesse ; & vous pouvez disposer de moi. Le bon homme enchanté dissimula sa joie, & se contenta de louer de si bonnes dispositions. Il présenta son fils à ses correspondans, & leur demanda pour lui leur amitié & leur confiance. On plaint sur-tout les infortunés qu'on estime ; & chacun, touché du malheur de ce galant homme, se fit un honneur de le consoler.

Volny, qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités possibles dans ses premières opérations : son ha-

bileté, qui d'abord n'étoit que celle de son père, & qui dans peu fut réellement la sienne, fit croître à vue d'œil son crédit. Les momens de repos que son père l'obligeoit de prendre, il les passoit auprès d'Angélique; & il avoit un plaisir sensible à lui raconter ses progrès. Angélique, qui s'attribuoit en partie le changement prodigieux qui s'étoit fait dans son amant, jouissoit de son ouvrage avec la double satisfaction de l'amour & de l'amitié. Lucie étoit en adoration devant elle, & ne cessoit de lui rendre grace du bien qu'elle leur avoit fait.

Un jour que son père vint la voir, & qu'il se louoit avec elle des consolations que lui donnoit son fils: Savez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour? à la plus belle, à la plus vertueuse personne qui respire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade & mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé. Tu

m'attendris, dit le bon homme : je veux connoître cette fille charmante. Angélique vint, & reçut les éloges de Timante avec une modeſtie qui relevoit encore ſa beauté. Monſieur, lui dit-elle, je dépends d'un père ; mais il eſt vrai que s'il a la bonté de me laiſſer diſpoſer de moi, & que vous ſoyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inſpiré le premier déſir, mon reſpect pour vous y ajoute encore : vos malheurs mêmes n'ont fait que m'intéreſſer davantage à tout ce qui peut vous en dédommager ; & ſi la conduite de votre fils eſt telle que vous le ſouhaitez & que je le déſire, qu'il ſoit riche ou qu'il ne le ſoit pas, l'uſage le plus honorable & le plus doux que je puiſſe faire de ma fortune, c'eſt de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce diſcours le bon homme ne laiſſât échapper ſon ſecret ; mais il eut la prudence de ſe retenir.

Je ne croyois pas, lui dit-il, Mademoiselle, qu'on pût augmenter, dans l'ame d'un père, le désir de voir dans son fils un homme sage & vertueux; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne sais ce que le Ciel ordonnera de nous; mais dans toutes les situations de la vie & jusqu'à mon dernier soupir, soyez bien sûre de ma reconnoissance.

Que tu ne m'ayes pas confié, dit-il à son fils en le revoyant, les folies de ta jeunesse, j'en suis peu surpris, & je te le pardonne : mais pourquoi me cacher un penchant vertueux ? pourquoi ne pas avouer à ton père l'amour que tu avois pour Angélique, la fille de mon ancien ami ? Hélas ! dit le jeune homme, n'avez-vous pas assez de vos malheurs, sans vous affliger de mes peines? Et qui vous a révélé mon secret? — Ta sœur, Angélique elle-même : j'en suis enchanté, j'en suis amoureux, & je veux qu'elle

ſoit ma fille.—Ah ! je le veux bien auſſi ; mais combien ſa fortune eſt au-deſſus de la mienne ! — Avec le temps tu peux en approcher. Vois aſſidument cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, & je n'ai plus d'autre ambition dans le monde, que d'être digne d'elle & de vous.

Timante goûtoit une ſatisfaction inexprimable à voir tous les jours le ſuccès de l'épreuve où il l'avoit mis. Il eut la conſtance de le laiſſer pendant cinq ans s'appliquer ſans relâche à rétablir ſa fortune, détaché du monde, & partageant ſa vie entre ſon cabinet & le parloir d'Angélique. Enfin voyant l'habitude bien priſe, & tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, je le ſais, une fille charmante ; je viens vous propoſer pour elle un parti convenable du côté de l'état, & avantageux du côté de la fortune. Je vous ſuis obligé, dit Al-

cimon ; mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi, & qui s'honore de m'appeler son père : je n'ai pas travaillé toute ma vie, pour donner à ma fille un époux qui rougisse de moi. Précisément, reprit Timante, celui que je propose est ce qui vous convient. Il est riche, il est honnête, il vous respectera toujours. — Quel est-il ? — Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveler, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grace d'y amener Angélique. Ma fille, qui est sa camarade de couvent, aura l'honneur de l'accompagner. Vous verrez l'un & l'autre le jeune homme qui la demande ; & pour vous mettre plus à votre aise, il ne saura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon & Timante vont chercher Angélique & Lucie. On arrive, on va se mettre à table, on fait avertir

le fils de la maiſon, qui, occupé dans ſon cabinet, ne s'attendoit à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparoit. Il entre : quelle eſt ſa ſurpriſe ! Angélique chez lui ! Angélique avec ſon père ! Que croire, qu'eſpérer de ce rendez-vous imprévu ? pourquoi lui en a-t-on fait un myſtère ? Tout ſemble lui annoncer ſon bonheur ; mais ſon bonheur n'eſt pas vraiſemblable. Dans cette confuſion de penſées, il perdit l'uſage de ſes ſens. Un étourdiſſement ſoudain répandit ſur ſes yeux un nuage : il voulut parler, la voix lui manqua ; & une inclination profonde exprima ſeule au père & à la fille combien il étoit pénétré de l'honneur que ſon père & lui recevoient. Sa ſœur, qui vint ſe jeter dans ſes bras, lui donna le temps de revenir de ſon trouble. Jamais embraſſement ne fut ſi tendre. Il croyoit tenir dans ſon ſein Angélique avec Lucie, & il ne pouvoit s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie dont tout le monde étoit ſurpris. Alcimon, préoccupé de la demande qu'il lui avoit faite, & impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui propoſoit, ne laiſſa pas de ſe livrer au plaiſir de ſe retrouver avec ſon ami : il eut même la bonté de cauſer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la conſolation de votre père. On parle de votre application au travail & de vos talens avec éloge ; & tel eſt l'avantage de votre état, qu'un habile & honnête homme ne peut manquer d'y réuſſir. Ah ! mon ami, reprit le vieux Timante, il faut bien du temps pour y faire ſa fortune, & bien peu pour la ruiner ! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous offrir ! Au lieu de vous propoſer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurois ſollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurois préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité ? — Rien

n'eſt plus ſincère. Mais vous ſavez que quand on s'expoſe à avoir une nombreuſe famille, il faut avoir de quoi la ſoutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit Timante, la choſe n'eſt pas déſeſpérée, & il y a moyen de nous accorder. En diſant ces mots, il ſe leva de table; & revenant l'inſtant d'après : Tenez, dit-il, voilà mon porte-feuille ; il eſt encore aſſez bien garni. Et voyant la ſurpriſe d'Alcimon, Apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine eſt une fable. Ce jeune homme avoit été gâté par l'idée qu'il étoit né riche; pour le corriger, je n'ai ſu autre choſe que de faire croire que j'avois tout perdu. Cette feinte m'a réuſſi : le voilà dans le bon chemin ; je ſuis même ſûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de ſa jeuneſſe : il eſt temps de ſe fier à lui. Oui, mon fils, j'ai le bien que j'avois, augmenté de cinq ans d'épargnes, & du fruit de votre travail. C'eſt donc pour lui, dit-il à ſon ami, que

je vous demande Angélique ; & s'il falloit quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vue au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre, & que cet amour a plus fait que le malheur même, pour l'attacher à ses devoirs. Tant que Timante n'avoit fait que sonder les dispositions du père d'Angélique, elle, son amie, & son amant n'avoient éprouvé que l'émotion & le trouble de l'espérance & de la crainte ; mais à la vue du porte-feuille, à la nouvelle que la ruine de Timante étoit une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour son fils, Lucie, égarée & hors d'elle-même, vola dans les bras de son père ; le jeune Timante, encore plus éperdu, tomba aux genoux d'Alcimon ; & Angélique, la pâleur sur le visage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embrassant ; & se tournant vers

le vieux Timante : Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des surprises agréables, c'est de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon père, & votre fils mérite d'être heureux.

ANNETTE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'IL eſt dangereux de tout dire aux enfans, il eſt plus dangereux encore de leur laiſſer tout ignorer. Il y a des fautes graves ſelon les lois, qui ne ſont point telles aux yeux de la nature ; & l'on va voir dans quel abîme celle-ci conduit l'innocence, qui a le bandeau ſur les yeux.

Annette & Lubin étoient enfans de deux ſœurs. Ces liens étroits du ſang devoient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annette & Lubin ne ſe doutoient pas qu'il y eût au monde d'autres lois, que les lois ſimples de la nature. Depuis l'âge de huit ans, ils gardoient les moutons enſemble ſur les bords rians de la Seine. Ils tou-choient à leur ſeizième année ; mais leur jeuneſſe ne différoit guère de l'en-

fance que par un fentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annette, fous un fimple bavolet, relevoit négligemment fa chevelure d'un noir d'ébène. Deux grands yeux bleus pétilloient à travers fes longues paupières, & difoient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses lèvres de rofe appeloient le baifer. Son teint, bruni par le foleil, étoit animé de cette légère nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoient la blancheur des lis : on croyoit voir la tête d'une brune piquante fur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, ouvert, & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du défir ; fon rire, celui de la joie. En éclatant, il laiffoit voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de

ſes joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une foſſette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature, une taille leſte, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or, qui ne doute & ne rougit de rien. C'eſt le portrait du couſin d'Annette.

La Philoſophie rapproche l'homme de la nature ; & c'eſt pour cela que l'inſtinct lui reſſemble quelquefois. Je ne ſerois donc pas ſurpris que l'on trouvât mes Bergers un peu philoſophes ; mais j'avertis que c'eſt ſans le ſavoir.

Comme ils alloient ſouvent, l'un & l'autre, vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on ſe plaiſoit à les voir, ils avoient occaſion d'obſerver ce qui ſe paſſoit dans le monde, & ſe rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur ſort à celui des citoyens les plus opu-

lens, & ſe trouvoient plus heureux & plus ſages. Les inſenſés, diſoit Lubin, pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrières ! N'eſt-il pas vrai, Annette, que notre cabane eſt préférable à ces priſons magnifiques qu'ils appellent des palais ? Quand ce feuillage qui nous couvre eſt brûlé par le ſoleil, je vais dans la forêt voiſine, & je te fais, dans moins d'une heure, une nouvelle maiſon plus riante que la première. L'air & la lumière ſont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord ; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi & des pluies du couchant. Cela n'eſt pas bien cher, Annette ?

Non, vraiment, diſoit-elle ; & je ne ſais pas pourquoi, dans la belle ſaiſon, ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils ſont ſi glorieux ? Quelle comparaiſon avec nos

lits de verdure ! comme on y dort ! comme on s'y réveille ! — Et toi, Annette, as-tu remarqué quel ſoin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment ? Ces payſages, qu'ils tâchent d'imiter, la nature les a faits pour nous ; c'eſt pour nous que le ſoleil les éclaire ; c'eſt pour nous que les ſaiſons ſe plaiſent à les varier. Tu as bien raiſon, diſoit Annette. Je portai l'autre jour des fraiſes à une Dame de qualité : on lui faiſoit de la muſique. Ah ! Lubin, quel bruit terrible ! Je diſois en moi-même : Que ne vient-elle quelque matin entendre nos roſſignols ? La malheureuſe femme étoit couchée ſur des couſſins ; elle bâilloit à faire pitié. Je demandai qu'avoit Madame : on me répondit qu'elle avoit des vapeurs. Sais-tu, Lubin, ce que c'eſt que des vapeurs ? — Hélas ! non : mais je me doute que c'eſt quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, & qui ôtent l'uſage des

jambes aux perſonnes de qualité. Cela eſt bien triſte, n'eſt-ce pas, Annette? & ſi l'on t'empêchoit de courir ſur le gazon, tu ſerois, je crois, bien fâchée! —Oh! très-fâchée; car j'aime à courir, ſur-tout, Lubin, quand je cours après toi.

Telle étoit à peu près la philoſophie de Lubin & d'Annette. Exempts d'envie & d'ambition, leur état n'avoit pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils paſſoient les belles ſaiſons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lubin. Le ſoir, il falloit ramener les troupeaux au village; mais la fatigue & les plaiſirs du jour leur préparoient un repos tranquille. L'aurore les rappeloit dans les champs, plus empreſſés de ſe revoir. Le ſommeil n'effaçoit de leur vie que les momens de l'abſence : il les déroboit à l'ennui. Cependant un bonheur ſi pur ne fut pas inaltérable. La taille légère d'Annète s'arrondiſſoit inſenſiblement.

Elle n'en favoit pas la caufe ; Lubin lui-même ne s'en doutoit pas.

Le Bailli du village fut le premier qui s'en aperçut. Dieu vous garde, Annette, lui dit-il un jour. Vous me femblez bien rondelette ! Il eft vrai, dit-elle en faifant la révérence. — Mais, Annette, quel accident eft-il donc arrivé à ce joli corfage ? auriez-vous eu quelque amoureux ? — Quelque amoureux ? non pas que je fache. — Ah ! ma fille, rien n'eft plus certain ; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute : eft-ce que cela gâte la taille ? — Non pas cela : mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés ? — Des amitiés ? affurément ; Lubin & moi, nous nous en faifons tant que le jour dure. — Et vous lui avez tout accordé, n'eft-ce pas ? — Oh ! mon Dieu, oui. Lubin & moi, nous n'avons rien à nous refufer. — Comment donc, rien à vous refufer ! — Oh ! rien du tout : je ferois

bien fâchée qu'il se réservât quelque chose, & plus fâchée encore de lui laisser croire que j'ai quelque chose qui n'est pas à lui. Ne sommes-nous pas cousins ? — Cousins ! — Cousins germains, vous dis-je. O Ciel ! s'écria le Bailli, voici bien une autre aventure ! — Sans cela, croyez-vous que nous fussions tout le jour ensemble ? que nous n'eussions qu'une même cabane ? J'ai bien ouï dire que les Bergers sont à craindre ; mais un cousin n'est pas dangereux. Le Juge continua d'interroger ; Annette continua de répondre : si bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle seroit bientôt mère. Devenir mère avant le mariage ! c'étoit une énigme pour Annette. Le Bailli la lui expliqua. Eh quoi ! lui dit-il, la première fois que ce malheur est arrivé, le soleil ne s'est pas obscurci ! le Ciel n'a pas tonné sur vous ! Non, répondit Annette, il m'en souvient ; il faisoit le plus beau temps du

monde. — La terre n'a pas tremblé! elle ne s'eſt pas entr'ouverte! — Hélas! non, dit encore Annette, je la revis couverte de fleurs. — Et ſavez-vous quel crime vous avez commis? — Je ne ſais pas ce que c'eſt qu'un crime: mais tout ce que nous avons fait, je vous jure que c'eſt de bonne amitié & ſans aucune malice. Vous croyez que je ſuis groſſe; je ne l'aurois jamais deviné: mais ſi cela eſt, j'en ſuis bien aiſe; je ferai peut-être un petit Lubin. Non, reprit l'homme de lois, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnoîtra ni ſon père, ni ſa mère, qui rougira de ſa naiſſance, & qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuſe fille, qu'avez-vous fait! Que je vous plains! & que je plains cet innocent! Ces dernières paroles firent pâlir & friſſonner Annette. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute, lui dit elle avec effroi, ſais-tu ce qui nous arrive? Je ſuis groſſe. — Tu es groſſe!

& de qui ? — De toi. — Tu badines. Et comment cela eſt-il arrivé ? — Le Bailli vient de me l'expliquer. — Eh bien ? — Eh bien, quand nous croyions ne nous faire que des amitiés, c'étoit l'amour que nous nous faiſions. Cela eſt drôle ! dit Lubin : voyez un peu comme on vient au monde ! Mais tu pleures, ma chère Annette ! eſt-ce que cela te fâche ? — Oui ; le Bailli me fait trembler : mon enfant, dit-il, ne reconnoîtra ni père, ni mère ; il nous reprochera ſa naiſſance. — A cauſe ? — A cauſe que nous ſommes couſins, & que nous avons fait un crime. Sais-tu, Lubin, ce que c'eſt qu'un crime ? — Oui : c'eſt une vilaine choſe. Par exemple, c'eſt un crime que d'ôter la vie à quelqu'un ; mais ce n'en eſt pas un que de la donner. Le Bailli ne ſait ce qu'il dit. — Ah ! mon cher Lubin, va le trouver, je t'en conjure : je ſuis toute tremblante. Il m'a mis je ne ſais quoi dans l'ame, qui empoi-

ſonne tout le plaiſir que j'avois à t'aimer.

Lubin courut chez le Bailli. Parlez donc, lui dit-il en l'abordant, Monſieur le Juge : vous voulez que je ne ſois pas le père de mon enfant, & qu'Annette ne ſoit pas ſa mère ? Ah, malheureux ! oſes-tu te montrer, dit le Bailli, après avoir perdu cette jeune innocente ? Malheureux vous-même, répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annette ; elle m'attend dans notre cabane. Mais c'eſt vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'ame je ne ſais quoi qui l'afflige ; & c'eſt fort mal fait que d'affliger Annette. Petit ſcélérat, c'eſt bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avoit de plus cher au monde. — Et quoi ? — L'innocence & l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie, dit le Berger ; & ſi je lui ai fait quelque tort, je ſuis ici pour le réparer. Mariez-nous ; qui vous en empêche ? nous ne demandons pas mieux. — Cela eſt impoſſible. — Impoſſible ! Et pourquoi ?

le plus difficile eſt fait, ce me ſemble, puiſque nous voilà père & mère. Et c'eſt là le crime, s'écrioit le Juge: il faut vous ſéparer, vous fuir. — Nous fuir ! avez-vous bien le cœur de me le propoſer, Monſieur le Bailli? & qui auroit ſoin d'Annette & de ſon enfant? Moi, les quitter ! j'aimerois mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le Bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant ſon chapeau. Nous avons fait un enfant ſans vous; s'il plaît au Ciel, nous en ferons d'autres; & nous nous aimerons toujours. — Ah ! le hardi petit coquin, qui ſe révolte contre la loi ! — Ah ! le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annette ! Allons trouver notre Paſteur, ſe dit-il à lui-même : c'eſt un homme de bien, qui aura pitié de nous. Le Paſteur fut plus ſévère que le Juge ; & Lubin ſe retira, confondu d'avoir offenſé le Ciel ſans le ſavoir. Car enfin, diſoit-il toujours, nous

nous n'avons fait de mal à personne.

Ma chère Annette, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne : mais tout le monde a beau dire ; je ne t'abandonnerai jamais. Je suis grosse, dit Annette le visage appuyé sur ses deux mains, qu'elle baignoit de ses larmes ; je suis grosse, & je ne puis être ta femme ! Laisse-moi, je suis désolée : je n'ai plus de plaisir à te voir. Hélas ! j'ai honte de moi-même ; & je me reproche tous les momens que j'ai passés avec toi. Ah ! le maudit Bailli, disoit Lubin, sans lui nous étions si heureux !

Dès ce moment, Annette, en proie à sa douleur, ne pouvoit souffrir la lumière. Si Lubin vouloit la consoler, il voyoit redoubler ses larmes : elle ne répondoit à ses caresses, qu'en le repoussant avec effroi. Quoi, ma chère Annette, lui disoit-il, ne suis-je plus ce Lubin que tu aimois tant ? — Hélas ! non, tu n'es plus le même. Je

tremble dès que tu m'approches ; mon enfant, qui remue dans mon fein, & que j'aurois eu tant de joie à fentir, femble fe plaindre déjà que je lui ai donné mon coufin pour père. Tu vas donc haïr mon enfant ? lui dit Lubin en fanglottant. — Oh ! non, non, je l'aimerai de toute mon ame, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait & ma vie. Mais cet enfant haïra fa mère : le Juge me l'a prédit. Laiffe dire ce vieux démon, reprit Lubin en la ferrant dans fes bras & en la baignant de fes pleurs : ton enfant t'aimera, ma chère Annette, il t'aimera ; car je fuis fon père.

Lubin, au défefpoir, employoit toute l'éloquence de la nature & de l'amour, à diffiper la crainte & la douleur d'Annette. Voyons, difoit-il : qu'avons-nous fait pour irriter le Ciel ? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies : il n'y

a pas de mal à cela. J'ai élevé une cabane, tu as pris plaisir à t'y reposer : il n'y a pas de mal à cela. Tu dormois sur mes genoux, je respirois ton haleine, & pour n'en pas perdre un souffle, je m'approchois tout doucement : il n'y avoit pas de mal encore. Il est vrai que quelquefois, éveillée par mes caresses...... Hélas ! dit-elle en soupirant, il n'y avoit pas de mal à cela.

Ils avoient beau rappeler dans leur mémoire tout ce qui s'étoit passé dans la cabane, ils n'y voyoient rien que de naturel & d'innocent, rien dont personne eût à se plaindre, rien dont le Ciel pût se courroucer. Cependant voilà tout, disoit le Berger : où est donc le crime ? Nous sommes cousins; c'est un malheur : mais s'il n'empêche pas que l'on s'aime, doit-il empêcher que l'on se marie ? En suis-je moins le père de mon enfant ? Et toi, en es-tu moins sa mère ? Veux-tu m'en

croire, Annette? laiſſons-les dire. Tu n'es à perſonne, je ſuis à moi ; nous diſpoſons de nous : chacun fait de ſon bien ce que bon lui ſemble. Nous aurons un enfant : tant mieux. Si c'eſt une fille, elle ſera gentille & douce comme toi ; ſi c'eſt un garçon, il ſera alerte & joyeux comme ſon père. Ce ſera un tréſor à nous deux : nous l'aimerons à qui mieux mieux ; &, quoi qu'on en diſe, il reconnoîtra ſon père & ſa mère, aux tendres ſoins que nous prendrons de lui. Lubin avoit beau faire parler le ſentiment & la raiſon, Annette n'étoit point tranquille, & ſon inquiétude redoubloit tous les jours. Elle n'avoit rien compris au diſcours du Bailli : mais cette obſcurité même lui rendoit ſes reproches & ſes menaces plus terribles.

Lubin, qui la voyoit ſe conſumer de triſteſſe, lui dit un matin : Ma chère Annette, ta douleur me fera mourir: reviens à toi, je t'en conjure. J'ai ima-

giné cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le Curé m'a dit que si nous étions riches il n'y auroit que demi-mal, & qu'avec beaucoup d'argent les cousins se tiroient de peine. Allons trouver le Seigneur du lieu : il est riche, & il n'est pas fier : c'est notre père à tous : pour lui, un Berger est un homme ; & j'ai ouï dire, dans le village, qu'il aime qu'on fasse des enfans. Nous lui conterons notre aventure, & nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi ! tu oserois ! dit la Bergère. Pourquoi non ? reprit Lubin. Monseigneur est la bonté même ; & nous serions les premiers malheureux qu'il auroit laissés sans secours.

Voilà donc Annette & Lubin qui s'acheminent vers le château. Ils demandent à parler à Monseigneur : on leur permet de paroître. Annette, les yeux baissés & les mains jointes sur son petit ventre arrondi, fait une révé-

rence modeſte. Lubin tire le pied & ôte ſon chapeau avec les graces naïves de la nature. Monſeigneur, dit-il, voilà Annette qui eſt groſſe, ſauf votre bon plaiſir, & c'eſt moi tout ſeul qui lui ai fait ce tort-là. Notre Juge dit qu'il faut être mariés pour faire des enfans; moi je demande qu'on nous marie. Il dit que cela n'eſt pas poſſible, à cauſe que nous ſommes couſins: moi, je trouve que cela ſe peut, attendu qu'Annette eſt groſſe, & qu'il n'eſt pas plus difficile d'être mari que d'être père. Le Bailli nous donne au diable, & nous nous recommandons à vous. L'homme juſte qui l'écoutoit, fut obligé de ſe contraindre, pour ne pas rire de la harangue de Lubin. Mes enfans, dit-il, le Bailli a raiſon. Mais raſſurez-vous, & racontez-moi comment la choſe s'eſt paſſée. Annette, qui n'avoit pas trouvé le ton de Lubin aſſez touchant (car la nature enſeigne aux femmes l'art d'attendrir & de gagner les hommes,

& Cicéron n'eſt qu'un écolier auprès d'une jeune ſolliciteuſe), Annette prit donc la parole. Hélas! Monſeigneur, dit-elle, rien n'eſt plus ſimple ni plus naturel que tout ce qui nous eſt arrivé. Dès l'enfance, Lubin & moi nous gardions les moutons enſemble : nous nous careſſions étant enfans ; & quand on ſe voit tous les jours, on grandit ſans s'en apercevoir. Nos parens ſont morts : nous étions ſeuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, diſois-je, qui nous aimera ? Lubin diſoit la même choſe. Le loiſir, la curioſité, je ne ſais quoi encore nous a fait eſſayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions ; & vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai mal fait, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je déſire, c'eſt de mettre ſon enfant au monde, pour le conſoler quand je ne ſerai plus. Ah! Monſeigneur, dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annette ne meure : je mourrois

auſſi ; & ce ſeroit dommage. Si vous ſaviez comme nous vivions enſemble ! Il falloit nous voir, avant que ce vieux Bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame : c'étoit à qui étoit le plus gai. Voyez à préſent comme elle eſt pâle & triſte, elle dont le teint pouvoit défier toutes les roſes du printemps. Ce qui la déſeſpère le plus, c'eſt qu'on la menace que ſon enfant lui reprochera ſa naiſſance. A ces dernières paroles, Annette ne put retenir ſes ſanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher ſur ma tombe. Je ne demande au Ciel que de vivre aſſez pour lui donner mon lait ; & que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus beſoin de ſa mère. A ces mots, elle ſe couvrit le viſage de ſon tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondoient.

Le ſage & vertueux mortel dont ils imploroient le ſecours, étoit trop ſenſible lui-même, pour n'être pas touché de cette ſcène attendriſſante. Allez,

mes enfans, leur dit-il ; votre innocence & votre amour ſont également reſpectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permiſſion de vous aimer & d'être unis : il n'eſt pas juſte que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rome en leur faveur ; & Benoît XIV conſentit, avec joie, que ces amans fuſſent époux.

LES
MARIAGES SAMNITES,
ANECDOTE ANCIENNE.

QUE tout Légiſlateur qui veut s'aſſurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des lois & des mœurs ; qu'il mette la vertu & la gloire ſous la garde de la beauté, ſous la tutelle de l'amour : ſans cet accord, il n'eſt ſûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette République guerrière qui fit paſſer Rome ſous le joug, & qui fut longtemps ſa rivale. Ce qui faiſoit d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'étoit le ſoin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages ſe célébroit tous les ans dans une place im-

mense, destinée aux exercices militaires. Toute la jeunesse en état de donner des citoyens à la République, s'assembloit au jour solennel. Là, les garçons choisissoient leurs épouses selon le rang que leurs vertus & leurs exploits leur avoient donné dans les fastes de la patrie. On conçoit aisément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choisies par les vainqueurs, & combien l'orgueil & l'amour, ces deux ressorts des passions humaines, donnoient de force à des vertus, d'où dépendoit tout leur succès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience : jusques-là, les garçons & les filles Samnites ne se voyoient guère qu'au temple, sous les yeux des mères & des sages vieillards, avec une modestie également inviolable pour les deux sexes. A la vérité, cette gêne austère n'en étoit pas une pour les désirs : les yeux & le cœur faisoient un

choix ; mais c'étoit pour les enfans un devoir religieux & facré, de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours : un pareil fecret divulgué étoit la honte d'une famille. Cette confidence intime du fentiment le plus cher à leur ame, ce tendre épanchement qu'il n'étoit permis de donner à fes défirs, à fes regrets, à fon efpoir, & à fes craintes, que dans le fein refpectable de la nature, rendoit un père & une mère les amis, les confolateurs, les foutiens de leurs enfans. La gloire des uns, le bonheur des autres joignoient tous les membres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain ; & cette fociété de plaifir & de peine, cimentée par l'habitude & confacrée par le devoir, fe perpétuoit jufqu'au tombeau. Si le fuccès trompoit leurs vœux, une inclination, qui ne s'étoit point manifeftée, abandonnoit fon objet d'autant plus aifément, qu'elle fe fût en vain obftinée à le pourfuivre,

& qu'il falloit qu'elle fît place à l'objet d'un nouveau choix : car le mariage étoit un acte de citoyen. Le Légiſlateur avoit penſé ſagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu ſur celles des autres ; & en faiſant un crime de l'adultère, il avoit fait un devoir de l'hymen. Il falloit donc ſe préſenter à l'aſſemblée dès qu'on avoit atteint l'âge marqué par les lois, & faire un choix ſelon ſon rang, ne fût-il pas même ſelon ſes déſirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté, dans le ſexe même le plus foible, a quelque choſe de fier & de noble, qui ſe reſſent de leurs mœurs. La chaſſe étoit l'amuſement le plus familier des filles Samnites : leur adreſſe à tirer de l'arc, leur légèreté à la courſe, ſont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnoient à leur taille une ſoupleſſe merveilleuſe, & à leur action une liberté pleine de graces. Déſar-

mées, la modeſtie étoit peinte ſur leur front : dès qu'elles attachoient leur carquois, leur tête ſe plaçoit avec une aſſurance guerrière, & le courage brilloit dans leurs yeux. La beauté des hommes avoit un caractère majeſtueux & ſombre ; & l'image des combats, ſans ceſſe préſente, donnoit à leurs regards une fierté grave, impoſante, & farouche. Parmi cette jeuneſſe guerrière, on diſtinguoit, à la délicateſſe de ſes traits, à ſon air ſenſible & tendre, le fils du brave Téleſpon, l'un des vieux Samnites qui avoient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ſes armes aux mains du jeune homme, lui avoit dit : Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaiſans, me dire que je devroisvous habiller en femme, & que vous auriez fait une jolie chaſſereſſe. Ces railleries affligent votre père ; mais il s'en conſole, dans l'eſpoir qu'au moins la nature ne ſe ſera pas mépriſe

au cœur qu'elle vous a donné. Raſſurez-vous, mon père, lui répondit le jeune homme piqué d'émulation ; ces vieillards ſeront peut-être bien aiſes quelque jour que leurs enfans ſuivent mon exemple : peu m'importe, du reſte, qu'on me prenne ici pour une fille : les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à ſon père, & fit éclater, dans ſes premières campagnes, une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons ſe diſoient avec étonnement : Qui croiroit que ce corps efféminé fût rempli d'un ſi mâle courage ? Le froid, la faim, les fatigues, rien ne l'étonne : avec ſon air touchant & modeſte, il brave la mort tout comme nous.

Un jour, en préſence de l'ennemi, Agatis voyant de ſang froid tomber autour de lui une grêle de flêches : Vous qui êtes ſi beau, comment êtes-vous ſi brave ? lui dit un de ſes compagnons, remarquable par ſa laideur. A ces mots,

on donna le ſignal de l'attaque. Et vous, qui êtes ſi laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera l'étendard du bataillon que nous allons charger ? Il dit : l'un & l'autre s'élancent ; & au milieu du carnage, Agatis paroît l'étendard à la main.

Cependant il approchoit de l'âge où il devoit être au nombre des époux, & par la qualité de père, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles, qui entendoient parler de ſa valeur avec eſtime, & qui voyoient ſa beauté avec une douce émotion, s'envioient mutuellement ſes regards. Une ſeule enfin les attira : ce fut la belle Céphalide.

Elle réuniſſoit au plus haut point cette modeſtie & cette fierté, ces graces nobles & touchantes qui caractériſoient les beautés Samnites. Les lois, comme je l'ai dit, n'avoient pu défendre aux yeux de ſe parler ; & les yeux de l'amour ſont bien éloquens, lorſqu'il n'a

n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des Amans contraints par la préſence d'un témoin ſévère, n'admirez-vous pas avec quelle rapidité toute l'ame ſe développe dans l'éclair d'un coup-d'œil échappé? Un regard d'Agatis déclara ſon trouble, ſes déſirs, ſes craintes, ſon eſpoir, & l'émulation de vertu & de gloire dont l'amour venoit d'enflammer ſon cœur. Céphalide ſembloit défendre à ſes yeux de rencontrer ceux d'Agatis; mais ſes yeux étoient quelquefois un peu lents à lui obéir, & ne ſe baiſſoient qu'après leur réponſe. Un jour ſur-tout, & ce fut celui qui décida le triomphe de ſon Amant, un jour, ſes regards attachés ſur lui, après avoir été quelque temps immobiles, ſe tournèrent vers le Ciel avec l'expreſſion la plus tendre. Ah! j'entends ce vœu, dit le jeune homme en lui-même, je l'entends, & je l'accomplirai. Fille charmante, me ſuis-je trop flatté? Vos

yeux levés au Ciel ne lui demandoient-ils pas de me rendre digne de vous choisir ? Eh bien, le Ciel vous a écoutée : je le sens aux mouvemens de mon ame. Mais, hélas ! tous mes rivaux (& j'en aurai sans nombre) vont me disputer cette gloire : une action d'éclat dépend des circonstances : qu'un plus heureux que moi la saisisse, il a l'honneur du premier choix ; & le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber sur vous.

Ces idées l'occupoient sans cesse : elles occupoient aussi son Amante. Si Agatis avoit à choisir, disoit-elle, il me nommeroit, j'ose le croire : je l'ai bien observé, j'ai bien lu dans son ame. Soit qu'il se présente à mes compagnes, soit qu'il leur adresse la parole, il n'a point avec elles cette complaisance, ce doux empressement qu'il témoigne à me voir. Je m'aperçois même que sa voix, naturellement douce & tendre, a quelque chose encore de

plus ſenſible en me parlant. Ses yeux ſur-tout.... oh ! ſes yeux m'ont dit ce qu'ils ne diſent à perſonne ; & plût aux Dieux qu'il fût le ſeul qui me diſtinguât de la foule ! Oui, mon cher Agatis, ce feroit un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaiſon avec toute cette jeuneſſe, qui m'effraye en me cherchant des yeux ! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis eſt vaillant, mais il n'a rien de féroce : même ſous les armes, on voit en lui je ne ſais quoi d'attendriſſant. Il fera des prodiges de valeur, j'en ſuis ſûre ; mais enfin ſi la fortune trahit l'amour, & ſi quelque autre a l'avantage.... Cette penſée me glace d'effroi.

Céphalide ne diſſimula point ſes alarmes à ſa mère. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis ; vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je ſuis ſûre qu'il m'aime ; & puis-je ne

pas l'adorer? Vous ſavez qu'il a l'eſtime de nos vieillards; il eſt l'idole de toute mes compagnes : je vois leur trouble, leur émotion à ſon approche : un mot de ſa bouche les remplit d'orgueil. Eh bien, dit la mère en ſouriant, s'il vous aime, il vous choiſira. — Il me choiſiroit ſans doute, s'il avoit le droit de choiſir ; mais, ma mère . . . — Mais, ma fille, il aura ſon tour. — Son tour, hélas ! il ſera bien temps ! reprit Céphalide en baiſſant les yeux. — Comment, ma fille ! il ſemble, à vous entendre, que c'eſt à qui vous poſſédera ! vous vous flattez un peu légèrement. — Je ne me flatte point, je tremble : heureuſe ſi je n'ai ſu plaire qu'à celui que j'aimerai toujours !

Agatis de ſon côté, la veille du jour qu'on entroit en campagne, dit à ſon père en l'embraſſant : Adieu, cher auteur de ma vie : ou vous me voyez pour la dernière fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les

enfans des Samnites. — C'est fort bien dit, mon enfant : voilà comme un fils bien né doit prendre congé de son père. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moi-même : quels Dieux favorables te l'inspirent ? — Quels Dieux, mon père ? La Nature & l'Amour, le désir de vous imiter & de mériter Céphalide. — Oh ! j'entends, l'amour s'en mêle : il n'y a pas de mal à cela. Eh ! dis-moi un peu : il me semble avoir distingué quelquefois ta Céphalide entre ses compagnes. — Oui, mon père, on la distingue aisément. — Mais sais-tu bien qu'elle est fort belle ? — Belle ! belle comme la gloire. — Je crois la voir, poursuivit le vieillard qui se plaisoit à l'animer ; je lui trouve une taille de Nymphe. Ah ! mon père, s'écrie Agatis, vous faites bien de l'honneur aux Nymphes. — Une démarche leste. — Et plus noble encore. — Un teint frais. — C'est la rose même. — De longs che-

veux noués avec grace. — Et ſes yeux, mon père, & ſes yeux ? Ah ! c'étoit-là ce qu'il falloit voir, lorſque, ſe levant au Ciel après s'être fixés ſur moi, ils lui demandoient mon triomphe. — Tu as raiſon, elle eſt toute charmante. Mais tu dois avoir des rivaux. — Des rivaux ! j'en ai mille ſans doute. — Ils te l'enleveront. — Ils me l'enleveront ! — A te parler vrai, j'en ai peur : c'eſt une bien brave jeuneſſe que cette jeuneſſe Samnite ! — Oh ! brave tant qu'il vous plaira ; ce n'eſt pas là ce qui m'inquiète. Qu'on nous donne occaſion de mériter Céphalide ; vous entendrez parler de moi. Téleſpon, qui juſqu'alors s'étoit plu à l'aiguillonner, ne put retenir plus long-temps ſes larmes. Ah ! le beau préſent que nous fait le Ciel, dit-il en l'embraſſant, lorſqu'il nous donne un cœur ſenſible ! C'eſt le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reſte encore dans

les veines de quoi faire une campagne; & tu me promets de si belles choses, que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, selon l'usage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées sur la place, pour animer les guerriers. Le bon vieillard Télespon marchoit à côté de son fils. Ah! ah! disoient les autres vieillards, voilà Télespon rajeuni : où va-t-il donc à son âge? A la noce, répondit le bon homme, à la noce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevoit au-dessus de ses compagnes avec une grace toute céleste. Son père, qui avoit les yeux sur lui, s'aperçut qu'en passant devant elle, ce visage doux & serein s'enflamma d'une ardeur guerrière, & devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, sois amoureux, cela te sied bien.

Une partie de la campagne se passa, entre les Samnites & les Romains, à s'observer, sans en venir à une action

décisive. Les forces des deux Etats consistoient dans leur armée ; & les Généraux, de part & d'autre, les ménageoient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier, brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, disoit l'un, qui mérite d'être inscrit dans les fastes de la République ; j'aurai la honte de m'entendre nommer sans aucun éloge qui me distingue. Quel dommage, disoit l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occasion de nous signaler! j'aurois fait des prodiges dans cette campagne. Notre Général, disoit le plus grand nombre, veut nous déshonorer aux yeux de nos vieillards & de nos épouses. S'il nous ramène sans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'est défié de notre valeur.

Mais le sage guerrier qui étoit à leur tête, les entendoit sans s'émouvoir. De sa lenteur & de ses délais il se promettoit deux avantages: l'un,

de persuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, & de l'engager, dans cette confiance, à l'attaquer imprudemment; l'autre, de laisser croître l'impatience de ses guerriers, & de porter leur ardeur à l'excès, avant de risquer la bataille. L'un & l'autre lui réussit. Le Général Romain, haranguant ses troupes, leur fit voir les Samnites chancelans, & tous prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble & n'en peut soutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y supplée; il est à nous : marchons. Les voilà, dit le Général Samnite à sa jeunesse impatiente; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, & vous aurez alors toute liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent; les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le Général Romain;

un corps immobile ne peut soutenir l'impétuosité de celui qui le heurte. Tout à coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des coursiers, quand on leur ouvre la barrière. Les Romains s'arrêtent ; ils reçoivent le choc sans se rompre & sans s'ébranler ; & l'habileté de leur chef change tout à coup l'attaque en défense. On combattit long-temps avec une opiniâtreté incroyable : pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avoient d'autres passions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire, défendoient, dans ces momens décisifs, tous ces intérêts à la fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieux Télespon fut dangereusement blessé en combattant à côté de son fils. Cet enfant, plein d'amour pour son père, voyant les Romains plier de toutes parts, & croyant la bataille gagnée, suivit le mouvement invincible de la

nature, & tirant son père de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansoit en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avoit repoussée. Où allez-vous, mes amis? leur dit-il en abandonnant son père: vous fuyez! voici votre chemin; & apercevant l'aîle gauche des Romains à découvert, Venez, dit-il, attaquons leur flanc: ils sont vaincus, si vous voulez me suivre. Cette évolution rapide jeta l'effroi dans cette aîle de l'armée Romaine; & Agatis la voyant en déroute, Poursuivez, dit-il, mes amis, le chemin est ouvert: je vous quitte un instant, pour aller secourir mon père. La victoire enfin se décida pour les Samnites; & les Romains, trop affoiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Télespon s'étoit évanoui de douleur; les soins de son fils le ranimèrent. Sont-ils battus ? demanda le vieillard. On achève, dit le jeune homme; les choses sont en bon état. S'il est ainsi, dit le père en souriant, tâche de me rappeler à la vie : elle est douce pour les vainqueurs ; & je veux te voir marier. Le bon homme n'eut de longtemps la force d'en dire davantage ; car le sang qui avoit coulé de sa plaie, l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empressèrent toute la nuit à secourir les blessés : on n'épargna rien pour sauver le digne père d'Agatis ; & il se remit, quoiqu'avec peine, de son extrême épuisement.

Le retour de la campagne étoit le temps des mariages, pour deux raisons : l'une, afin que la récompense des services rendus à la patrie, les suivît de près, & que l'exemple en eût plus de force; l'autre, afin que pendant

l'hiver les jeunes époux eussent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens, avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avoient été plus brillantes que jamais, on crut devoit donner plus de pompe & de splendeur à la fête qui en devoit être le triomphe.

Il y avoit peu de filles dans la République qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens & de désirs avec quelqu'un des jeunes gens : & chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit fixer le choix, s'il avoit à choisir.

La place où l'on devoit s'assembler étoit un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyoit suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devoient s'y rendre couverts de leurs armes; les jeunes filles, avec l'arc & le carquois, & aussi bien vêtues que le permettoit la simplicité d'une République où le luxe

étoit inconnu. Allons, mes filles, disoient les mères empressées à les parer; il faut vous présenter à cette fête auguste avec tous les agrémens qu'a bien voulu vous accorder le Ciel. La gloire des hommes est de vaincre, celle des femmes est de plaire. Heureuses celles qui mériteront les vœux de ces jeunes & vaillans citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner des défenseurs à l'Etat! la palme du mérite ombragera leur demeure, l'estime publique l'environnera; leurs enfans seront les fils aînés de la patrie, & sa plus précieuse espérance. En parlant ainsi, ces mères tendres entrelaçoient de pampre & de myrte les beaux cheveux de ces jeunes vierges, & donnoient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractère de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture placée au-dessous du sein, elles faisoient naître les ondes d'une draperie élégante, attachoient le carquois sur leurs épaules,

les inſtruiſoient à ſe préſenter avec grace, appuyées ſur leur arc, & relevoient négligemment leur robe légère au-deſſus de l'un des genoux, pour donner à leur démarche plus d'aiſance & plus de nobleſſe. Cette induſtrie des mères Samnites étoit un acte de piété; & la galanterie elle-même, employée au triomphe de la vertu, en prenoit le ſacré caractère. Les filles, en ſe mirant dans le criſtal d'une onde pure, ne ſe trouvoient jamais aſſez belles; chacune d'elles s'exagéroit les avantages de ſes rivales, & n'oſoit plus compter ſur les ſiens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour, il n'y en eut point de plus ardens que ceux de la belle Céphaliſe. Puiſſent les Dieux nous exaucer! lui dit ſa mère en l'embraſſant. Mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble: s'ils vous ont donné quelques charmes, ils ſavent quel en doit être le prix. C'eſt

à vous de couronner leurs dons par les graces de la modeſtie. Sans la modeſtie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais : c'eſt par-là qu'elle inſpire une tendre vénération, & qu'elle obtient une eſpèce de culte. Que cette modeſtie aimable ſerve de voile à des déſirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, & faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put ſoutenir cette idée, ſans laiſſer échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mère, ſont indignes d'une fille Samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en eſt aucun qui n'ait prodigué ſon ſang pour notre défenſe & notre liberté ; qu'il n'en eſt aucun qui ne vous mérite, & envers lequel vous ne duſſiez être glorieuſe d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette penſée, ſéchez vos pleurs, & ſuivez-moi.

De ſon côté, le bon homme Téleſpon conduiſoit ſon fils à l'aſſemblée.

Eh bien, lui dit-il, comment va le cœur ? J'ai été affez content de toi dans cette campagne, & j'efpère qu'on en dira du bien. Hélas ! dit le tendre & modefte Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurois peut-être fait quelque chofe ; mais vous étiez bleffé, je vous devois mes foins. Je ne me reproche pas de vous avoir facrifié ma gloire. Je ferois inconfolable d'avoir trahi ma patrie ; mais je ne le ferois pas moins d'avoir abandonné mon père. Grace au Ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles ; le refte eft dans la main des Dieux. J'admire comme on eft religieux quand on a peur, dit le vieillard en fouriant : avoue que tu étois plus réfolu en allant charger les Romains. Mais prends courage, tout ira bien ; je t'en promets une jolie.

Ils fe rendent à l'affemblée, où plufieurs générations de citoyens, rangées en amphithéâtre, formoient le coup-d'œil le plus impofant. L'enceinte s'ar-

rondissoit en ovale. On voyoit d'un côte les filles aux pieds des mères ; de l'autre, les pères au-dessus des garçons ; à l'un des bouts, le conseil des vieillards ; à l'autre, la jeunesse, qui n'étoit pas encore nubile, placée selon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnoient l'enceinte. Le respect, la modestie, & le silence régnoient par-tout. Ce silence fut tout à coup interrompu par le bruit des fanfares guerrières ; & l'on vit s'avancer le Général Samnite, environné des héros qui commandoient sous lui. Sa présence fit baisser les yeux à tous les concurrens. Il traverse l'enceinte, & va se placer, avec son cortége, au milieu des Sages.

On ouvre les fastes de la République, & un héraut lit à haute voix, selon l'ordre des temps, le témoignage que les Magistrats & les Généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui, par quelque lâcheté

ou quelque bassesse, auroit imprimé une tache à son nom, étoit condamné, par les lois, à la peine infamante du célibat, jusqu'à ce qu'il eût racheté son honneur par quelque action généreuse: mais rien n'étoit plus rare que ces exemples. Une probité simple, une bravoure irréprochable étoit le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite; & c'étoit une espèce de honte que de n'avoir fait que son devoir. La plupart d'entre eux avoient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui par-tout ailleurs seroient héroïques, & qui, dans les mœurs de ce peuple, se distinguoient à peine, tant ils étoient familiers. Quelques-uns s'élevoient au dessus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes; mais le jugement des spectateurs devenoit plus sévère, à mesure qu'ils entendoient publier des vertus plus dignes d'éloge; & celles qui les avoient d'abord frappés, rentroient dans la foule des cho-

ses louables, effacées par de plus beaux traits. Les premières campagnes d'Agatis étoient de ce nombre. Mais quand on en vint au récit de la dernière bataille, & qu'on raconta comment il avoit abandonné son père pour rallier ses compagnons & les ramener au combat; ce sacrifice de la nature à la patrie enleva tous les suffrages : les larmes coulèrent des yeux des vieillards; ceux qui environnoient Télespon, l'embrassoient de joie, les plus éloignés le félicitoient du geste & du regard; le bon homme rioit & fondoit en larmes; les rivaux même de son fils le regardoient avec respect; & les mères, pressant leurs filles dans leurs bras, leur souhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle & tremblante, n'ose lever les yeux: son cœur, saisi de joie & de crainte, a suspendu son mouvement; sa mère, qui la soutient sur ses genoux, n'ose lui parler, de peur de la trahir, & croit

voir tous les yeux attachés ſur elle.

Dès que le murmure de l'applaudiſſement univerſel fut appaiſé, le héraut nomme Parménon, & raconte de ce jeune homme, que, dans la dernière bataille, le courſier du Général Samnite s'étant abattu ſous lui, percé d'une flèche mortelle, & le héros, dans ſa chûte, s'étant trouvé un moment ſans défenſe, un ſoldat Romain étoit prêt à le percer de ſon javelot ; que Parménon, pour ſauver la vie au Chef, avoit expoſé la ſienne en ſe précipitant au devant du coup, dont il avoit reçu la profonde bleſſure. Il eſt certain, dit le Général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de ſon corps ; & ſi mes jours ſont utiles à la patrie, c'eſt un bienfait de Parménon. A ces mots, l'aſſemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges ; & l'on vit

les suffrages & les vœux se partager entre ces deux rivaux. Le héraut, par ordre des vieillards, impose silence ; & ces Juges vénérables se lèvent pour délibérer. Les opinions se combattent long-temps avec même avantage : quelques-uns prétendoient qu'Agatis n'avoit pas dû quitter son poste pour secourir son père, & qu'il n'avoit fait que réparer cette faute en abandonnant son père pour rallier ses compagnons : mais ce sentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, & dit : N'est-ce pas la vertu que nous devons récompenser ? Il ne s'agit donc que de savoir lequel de ces deux mouvemens est le plus vertueux, ou d'abandonner un père expirant, ou d'exposer sa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action décisive pour la victoire : c'est à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux exem-

ples également utiles, le plus pénible eſt celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple ? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un père expirant, que l'on peut ſecourir, que de s'expoſer ſoi-même à la mort, fût-elle inévitable ; & tous les ſuffrages ſe réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever, paroîtra moins vraiſemblable encore. On avoit délibéré à haute voix ; & Agatis avoit entendu que le principe de générosité avoit ſeul fait pencher la balance. Il s'éleva dans ſon ame un reproche qui le fit rougir. Non, dit-il en lui-même, c'eſt une ſurpriſe, je ne dois point en abuſer. Il demande à parler: on lui prête ſilence. « Un triom-» phe que je n'aurois pas mérité, dit-» il, feroit le ſupplice de ma vie ; & » dans les bras de ma vertueuſe épouſe, » mon bonheur feroit empoiſonné par

» le crime de l'avoir obtenue injuste-
» ment. Vous croyez couronner en
» moi celui qui a le plus fait pour
» sa patrie ; sages Samnites, je dois l'a-
» vouer, je n'ai pas tout fait pour elle
» seule. J'aime, j'ai voulu mériter ce
» que j'aime ; & s'il me revient quelque
» gloire d'une conduite que vous dai-
» gnez louer, l'amour la partage avec
» la vertu. Que mon rival se juge lui-
» même, & qu'il reçoive le prix que
» je lui cède, s'il a été plus généreux
» que moi ». Comment exprimer l'émotion que cet aveu causa dans tous les cœurs ? D'un côté, il ternissoit l'éclat des actions de ce jeune homme ; & de l'autre, il donnoit au caractère de sa vertu quelque chose de plus héroïque, de plus étonnant, de plus rare, que le dévouement le plus généreux. Ce trait de franchise & de candeur produisit sur ses jeunes rivaux deux effets tout opposés. Les uns, l'admirant avec une joie ouverte,

sembloient témoigner, par une noble assurance, que cet exemple les élevoit au dessus d'eux-mêmes; les autres, interdits & confus, paroissoient en être accablés comme d'un poids au dessus de leurs forces. Les mères & les filles donnoient toutes en secret le prix de la vertu à celui qui avoit eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne; & les vieillards avoient les yeux attachés sur Parménon, qui, d'un visage tranquille, attendoit qu'on daignât l'entendre. «Je ne sais, dit-il enfin en s'adressant à Agatis, je ne sais » à quel degré les actions des hommes doivent être désintéressées, pour » être vertueuses. Il n'est rien, à le bien » prendre, que l'on ne fasse pour sa » propre satisfaction; mais ce que je » n'aurois pas fait pour la mienne, c'est » l'aveu que je viens d'entendre; & » quand il y auroit eu jusqu'ici, dans ma » conduite, quelque chose de plus gé» néreux que dans la vôtre, ce qui n'est

» pas bien décidé, la sévérité avec
» laquelle vous venez de vous juger,
» vous élève au dessus de moi ».

Ce fut alors que les vieillards confondus ne surent plus quel parti prendre : on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé, par acclamation, que tous les deux le méritoient, & que l'honneur du second choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des Juges reprit la parole : « Pourquoi retarder, dit-il, par nos
» irrésolutions, le bonheur de ces jeu-
» nes gens ? Leur choix est fait au fond
» de leur cœur : qu'on leur permette de
» se communiquer l'un à l'autre le secret
» de leurs désirs ; si l'objet en est diffé-
» rent, chacun d'eux, sans primauté,
» obtiendra l'épouse qu'il aime : s'il ar-
» rive qu'ils soient rivaux, la loi du fort
» en décidera ; & il n'est point de fille
» Samnite qui ne fasse gloire de conso-
» ler le moins heureux de ces deux guer-

» riers ». Ainsi parla le vénérable Androgée, & toute l'assemblée applaudit.

On fait avancer Agatis & Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embrasser, & tous les yeux se mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'autre, ils hésitent, ils n'osent nommer l'épouse qu'ils ont désirée; aucun d'eux ne croit possible que l'autre ait fait un choix différent du sien. J'aime, dit Parménon, ce que le Ciel a formé de plus accompli; c'est la grace, la beauté même. Hélas! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore; c'est la nommer que de la peindre ainsi: la noblesse de ses traits, la douce fierté de ses regards, je ne sais quoi de divin dans sa taille & dans sa démarche, la distinguent assez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous sera malheureux, d'être réduit à un autre choix! Vous dites vrai, reprit Parménon; il n'est point de bonheur sans Eliane. Sans Eliane, dites-vous? Quoi! s'écrie

Agatis, c'eſt la fille du ſage Androgée, Eliane, que vous aimez ! Et qui donc aimerois-je ? dit Parménon étonné de la joie de ſon rival. C'eſt Eliane ! ce n'eſt pas Céphalide ! reprit Agatis avec tranſport. Ah ! s'il eſt ainſi, nous ſommes heureux : embraſſez-moi, vous me rendez la vie.

A leurs embraſſemens redoublés, l'on jugea ſans peine que l'amour les avoit mis d'accord. Les vieillards leur ordonnèrent d'approcher, & ſi leur choix n'étoit pas le même, de le déclarer à haute voix. Au nom d'Eliane & de Céphalide, tout retentit d'applaudiſſemens. Androgée & Téleſpon, le brave Eumène, père de Céphalide, celui de Parménon, appelé Mélante, ſe félicitoient l'un l'autre, avec cet attendriſſement qui ſe mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Téleſpon, nous avons là de braves enfans : avec quel zèle ils en vont faire d'autres ! Quand j'y penſe, je crois être encore à la fleur

de mon âge. Foibleſſe paternelle à part, le jour des mariages eſt ma fête à moi : il me ſemble que c'eſt moi qui épouſe toutes les filles de la République. En parlant ainſi, le bon homme ſautoit d'alégreſſe ; & comme il étoit veuf, on lui conſeilloit de ſe remettre ſur les rangs. Ne plaiſantez pas, diſoit-il ; ſi tous les jours j'étois auſſi jeune, je pourrois bien encore faire parler de moi.

On ſe rendit au Temple, pour conſacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon & Agatis furent conduits chez eux en triomphe ; & l'on ordonna un ſacrifice ſolennel, pour rendre graces aux Dieux d'avoir donné à la République deux ſi vertueux citoyens.

1763

LAURETTE.

C'ÉTOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le Marquis de Clancé, dont le château n'étoit pas loin de là, étoit venu, avec sa compagnie, voir ce spectacle champêtre, & se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, & qui sont ramenés, en dépit d'eux-mêmes, à des plaisirs simples & purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, & qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle, qui est plus touchante que la beauté ? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité, qui se piquoient d'être jolies, ne laissèrent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu

de si ravissant. On la fit approcher ; on l'examina, comme un Peintre examine un modèle. Levez les yeux, petite, lui disoient ces Dames. Quelle vivacité ! quelle douceur ! quelle volupté dans ses regards ! Si elle savoit ce qu'ils expriment ! Quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là ! Et cette bouche ? y a-t-il rien de plus frais ? Comme ses lèvres sont vermeilles ! comme l'émail de ses dents est pur ! son teint brun se ressent du hâle ; mais c'est le teint de la santé. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle seroit bien en habit de Cour ! Et ces petits charmes naissans que l'amour semble avoir placés lui-même ? En vérité, cela est plaisant ! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons ? où la beauté va-t-elle se cacher ? Laurette, quel âge avez-vous ? — J'ai eu quinze ans le mois passé. — On va bientôt vous marier sans doute ? — Mon père dit que rien ne presse. — Et vous,

Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur? — Je ne sais pas ce que c'est qu'un petit amour. — Quoi! pas un garçon ne vous fait désirer qu'on vous le donne pour mari? — Je ne me mêle pas de cela : c'est mon père que ce soin regarde. — Que fait votre père? — Il cultive son bien. — Est-il riche? — Non; mais il dit qu'il est heureux, si je suis sage. — Et à quoi vous occupez-vous? — J'aide mon père, je travaille avec lui. — Avec lui! Quoi! vous cultivez la terre? — Oui; mais les soins que la vigne demande, ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échalas, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible. — Malheureuse enfant! je ne m'étonne pas si ses jolies mains sont ternies. Quel dommage que cela soit né dans un état vil & obscur!

Laurette, qui dans son village n'avoit jamais

jamais excité que l'envie, fut un peu ſurpriſe d'inſpirer la pitié. Comme ſon père lui cachoit avec ſoin ce qui auroit pu lui cauſer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la penſée qu'elle fût à plaindre. Mais en jetant les yeux ſur la parure de ces femmes, elle vit bien qu'elles avoient raiſon. Quelle différence de leurs vêtemens aux ſiens! quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe ſoyeuſe & légère qui flottoit à longs plis autour d'elles! que de délicateſſe dans leur chauſſure! avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés! quel nouveau luſtre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnoient à des charmes à demi-voilés! A la vérité, ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une ſanté brillante: mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouiſſoit, fût la cauſe de cette langueur que le rouge même ne pouvoit déguiſer? Comme elle rêvoit à tout cela, le

Comte de Luzy s'approche, & l'invite à danser avec lui. Il étoit jeune, leste, bien fait, & trop séduisant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer, dans la noblesse, la précision, & la légèreté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les sauts des jeunes Villageois. Elle s'étoit quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le Comte, en dansant, la suivoit des yeux: Laurette trouva que ses regards donnoient de la vie & de l'ame à sa danse; & soit qu'elle voulût, par émulation, donner le même agrément à la sienne, soit que la première étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du Comte par l'expression la plus naïve de la joie & du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pied de l'ormeau, & le Comte aux

genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant : je ne veux danſer qu'avec vous. C'eſt bien de l'honneur à moi, lui dit-elle; mais cela fâcheroit mes compagnes; & dans ce village on eſt jaloux. — On doit l'être ſans doute de vous voir ſi jolie; & à la ville on le feroit de même: c'eſt un malheur qui vous ſuivra partout. Ah ! Laurette, ſi dans Paris, au milieu de ces femmes, ſi vaines d'une beauté qui n'eſt qu'artifice, on vous voyoit tout à coup paroître avec ces charmes ſi naturels, dont vous ne vous doutez pas!...—Moi, Monſieur, à Paris! hélas! & qu'y ferois-je? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de cauſer enſemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obſcure & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris un petit palais brillant d'or &

de ſoie, une table ſervie ſelon vos déſirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les ſaiſons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aiſée, tranquille, délicieuſe, ſans autre ſoin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penſerez à loiſir. Dimanche l'on danſe au château ; toute la jeuneſſe du village y eſt invitée. Vous y ſerez, belle Laurette ; & là, vous me direz ſi mon amour vous touche, ſi vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le ſecret, mais le ſecret le plus inviolable. Gardez-le bien : s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend, s'évanouiroit comme un ſonge.

Laurette, en effet, crut avoir rêvé. Le ſort brillant qu'on lui avoit peint étoit ſi éloigné de l'humble état où elle étoit réduite, qu'un paſſage ſi facile & ſi prompt de l'un à l'autre n'étoit pas

concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres, n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé si sérieusement ! elle avoit vu tant de bonne foi dans ses yeux & dans son langage !

Je me serois bien aperçu, disoit-elle, s'il eût voulu se moquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystère qu'il m'a tant recommandé ? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime ; rien n'est plus juste : mais sans doute il consent que mon père partage avec moi ses bienfaits : pourquoi donc nous cacher de mon père ? Si Laurette avoit eu l'idée de la séduction & du vice, elle eût compris facilement pourquoi Luzy demandoit le secret : mais la sagesse qu'on lui avoit inspirée, se bornoit à se refuser aux brusques libertés des garçons du village ; & dans l'air honnête & respectueux du Comte, elle ne voyoit rien dont elle dût se défier & se garantir.

Tout occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance, elle retourne à son humble demeure : tout sembloit y avoir changé. Laurette, pour la première fois, fut humiliée d'habiter sous le chaume. Ces meubles simples, que le besoin lui rendoit précieux, s'avilirent; les soins domestiques, dont elle étoit chargée, commencèrent à la rebuter ; elle ne trouva plus la même saveur à ce pain que la sueur arrose; & sur cette paille fraîche où elle dormoit si bien, elle soupira pour des lambris dorés, & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, & aller, sur un côteau brûlant, soutenir la chaleur du jour. A Paris, disoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement, sans autre soin que d'aimer & de plaire. Monsieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il est aimable Monsieur le Comte ! De toutes celles du village, il

n'a vu que moi ; il a même quitté les Dames du château, pour ne s'occuper que d'une payſanne. Il n'eſt pas fier celui-là ; & cependant il a bien de quoi l'être ! Il ſembloit que je lui faiſois grace, en le préférant à des gens de village : il m'en remercioit avec des yeux ſi tendres ! d'un air ſi humble & ſi touchant ! Et dans ſon langage quelle aimable douceur ! Quand il auroit parlé à la Dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureuſement j'étois aſſez bien miſe ; mais aujourd'hui, s'il me voyoit ! quel vêtement ! quel état que le mien !

Le dégoût de ſa ſituation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui, qu'elle eut encore à ſoutenir avant de revoir le Comte.

Le moment qu'ils attendoient tous deux avec impatience arrive. Toute la jeuneſſe du village eſt aſſemblée au château voiſin ; & dans une ſalle de tilleuls, bientôt le ſon des inſtrumens

donne le ſignal de la danſe. Laurette s'avance avec ſes compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeſte & craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une Grace timide & décente, au lieu d'une Nymphe vive & légère. Il la ſalua avec diſtinction, mais ſans aucun ſigne d'intelligence. Il s'abſtint même de l'approcher, & attendit, pour danſer avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui, depuis la fête du village, n'avoit ceſſé de parler de Laurette avec une eſpèce de raviſſement. Luzy crut voir en lui un rival, & le ſuivit des yeux avec inquiétude : mais Laurette n'eut pas beſoin, pour le tranquilliſer, de s'apercevoir de ſa jalouſie. En danſant avec Soligny, ſon regard fut vague, ſon air indifférent, ſon maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danſer avec elle ; & il crut voir, en la ſaluant, toutes les graces s'a-

nimer, tous les charmes éclore ſur ſon viſage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit ; un ſourire furtif & preſque imperceptible remua ſes lèvres de roſe ; & la faveur d'un regard touchant le ravit de joie & d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient ſeuls, ſeroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace, & de l'adorer ; mais il commande à ſes yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards : ſa main ſeule, en preſſant la main de celle que ſon cœur appelle ſon amante, lui exprime, en tremblant, ſes tranſports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danſe, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je ſuis impatient de ſavoir ce que vous avez réſolu. — De ne pas faire un pas ſans l'aveu de mon père, & de ſuivre en tout ſes avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage ; ſi je vous ſuis, je veux qu'il y conſente. — Ah ! gardez-vous de le

consulter; c'est lui sur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer & s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défendent de suivre. Votre père voudroit m'y assujettir; il exigeroit de moi l'impossible; & sur mon refus, il m'accuseroit d'avoir voulu vous abuser. Il ne sait pas combien je vous aime; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire? — Hélas! non; je vous crois la bonté même. Vous seriez bien trompeur, si vous étiez méchant. — Osez donc vous fier à moi. — Ce n'est pas que je m'en défie; mais je ne puis me cacher de mon père: je lui appartiens, je dépends de lui. Si ce que vous me proposez me convient, il y consentira. — Il n'y consentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en serez fâchée: hélas! il ne sera plus temps; & pour toute la vie vous serez condamnée à ces vils travaux que vous aimez sans doute, puisque vous

n'osez les quitter. Ah ! Laurette, ces mains délicates sont-elles faites pour cultiver la terre ? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli teint ? Vous, le charme de la nature, toutes les Graces, tous les Amours ! vous, Laurette, vous consumer dans une vie obscure & pénible ! finir par être la ménagère de quelque grossier villageois ! vieillir peut-être dans l'indigence, sans avoir goûté aucun de ces plaisirs qui devoient vous suivre sans cesse ! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loisir que je vous promets. Et à quoi tient votre résolution ? A la peur de causer quelques momens d'inquiétude à votre père ? Oui, votre fuite l'affligera ; mais après, quelle sera sa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il sera comblé lui-même ! Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter sa cabane, & à se donner du repos ! car

dès-lors je n'ai plus ses refus à craindre : mon bonheur, le vôtre, & le sien seront assurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à résister à la séduction, mais enfin elle y résista ; & sans le fatal incident qui la rejeta dans le piége, le seul instinct de l'innocence auroit suffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'espoir des vendanges & des moissons. La désolation fut générale. Pendant l'orage, mille cris douloureux se mêloient au bruit des vents & du tonnerre : mais quand le ravage fut consommé, & qu'une clarté plus affreuse que les ténèbres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & rompus, les épis pendans sur leur tige brisée, les fruits des arbres abattus ou meurtris ; ce ne fut par-tout,

dans la campagne désolée, qu'un vaste & lugubre silence : les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui, d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la misère, & la mort. Sur le seuil des cabanes, les mères éplorées pressoient contre leur sein leurs tendres nourrissons, & leur disoient, les yeux en larmes, Qui vous allaitera, si nous manquons de pain ?

A la vue de cette calamité, la première idée qui vint à Luzy, fut celle de la douleur où Laurette & son père devoient être plongés. Impatient de voler à leur secours, il cacha ce tendre intérêt sous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à sa compagnie ; portons-y la consolation. Il en coûtera peu de chose à chacun de nous, pour sauver vingt familles du déses-

poir où ce désaſtre les a réduites. Nous avons partagé leur joie ; allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impreſſion ſur les cœurs, déjà émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple. Il ſe préſenta à ſes payſans, leur offrit des ſecours, leur promit des ſoulagemens, & leur rendit l'eſpoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoiſſance couloient autour de lui, ſa compagnie, hommes & femmes, ſe répandoient dans le village, entroient dans les chaumières, y verſoient leurs dons, & goûtoient le plaiſir ſenſible & rare de ſe voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en inſenſé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique ; il y vole, & voit ſur la porte un villageois aſſis, la tête penchée ſur ſes genoux, & ſe couvrant le viſage de ſes deux mains, comme s'il eût craint de revoir la lumière. C'étoit le père de Laurette. Mon

ami, lui dit le Comte, je vous vois consterné ; mais ne vous désespérez pas : le Ciel est juste, & parmi les hommes, il y a des cœurs compatissans. Eh ! Monsieur, lui répondit le villageois en soulevant sa tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, & qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main ? La terre, arrosée de ma sueur, ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre ? finirai-je par mendier mon pain ? Une ame si fière & si noble, dans un homme obscur, étonna le Comte. Vous avez donc servi ? lui demanda-t-il. — Oui, Monsieur. J'ai pris les armes sous Berwick ; j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon père, avant qu'un procès funeste l'eût dépouillé de son bien, avoit de quoi me soutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même temps que je fus reformé, il fut ruiné sans ressource.

Nous vînmes ici nous cacher ; & des débris de notre fortune, nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu ; & celui-ci, où je ſemblois né, ne me faiſoit aucune honte. Je nourriſſois, je conſolois mon père. Je me mariai, ce fut là mon malheur ; & c'eſt aujourd'hui que je le ſens. — Votre père n'eſt plus ? — Hélas ! non. — Votre femme ? — Elle eſt trop heureuſe de n'avoir pas vu ce funeſte jour. — Êtes-vous chargé de famille ? — Je n'ai qu'une fille, & l'infortunée..... N'entendez-vous pas ſes ſanglots ? Elle ſe cache & ſe tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'âme. Luzy eût voulu ſe précipiter dans la cabane où gémiſſoit Laurette ; mais il ſe retint, de peur de ſe trahir.

Tenez, dit-il au père en lui donnant ſa bourſe : ce ſecours eſt bien peu de choſe ; mais au beſoin, ſouvenez-vous du Comte de Luzy. C'eſt à Paris que je

je fais ma demeure. En disant ces mots, il s'éloigna, sans donner au père de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon homme Bazile, en trouvant dans la bourse une somme si considérable! cinquante louis, plus que le triple du revenu de son petit côteau! Viens, ma fille, s'écria-t-il: regarde celui qui s'éloigne: ce n'est pas un homme, c'est un ange du Ciel. Mais que vais-je croire? il n'est pas possible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va, Laurette, cours après lui, & fais-lui voir qu'il s'est trompé. Laurette vole sur les pas de Luzy; & l'ayant atteint, Mon père, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don-là. Il m'envoie pour vous le rendre. — Ah! Laurette, tout ce que j'ai n'est-il pas à vous & à votre père? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître? Reportez-lui ce foible don: ce n'est qu'un essai de ma bienveillance; mais cachez-lui

en bien le motif : dites-lui ſeulement que je ſuis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en paſſant au bout du village, je recevrai, ſi vous voulez, vos remercîmens avec vos adieux. — Quoi ! c'eſt demain que vous vous en allez ! — Oui, je m'en vais, le plus amoureux & le plus malheureux des hommes. — Au point du jour . . . . c'eſt à peu près l'heure où mon père & moi nous allons au travail. — Enſemble ? — Non, il y va le premier : c'eſt moi qui ai le ſoin du ménage, & cela me retarde un peu. — Et paſſez-vous ſur mon chemin ? — Je le traverſe au-deſſus du village ; mais fallût-il me détourner, c'eſt bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié. — Adieu donc, Laurette, à demain. Que je vous voye, ne fût-ce qu'un inſtant : ce plaiſir ſera le dernier de ma vie.

Bazile, au retour de Laurette, ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah! le bon jeune homme! ah! l'excellent cœur! s'écrioit-il à chaque inftant. Ne négligeons pourtant pas, ma fille, ce que la grêle nous a laiffé. Moins il y en a, plus il faut prendre foin de mener à bien ce qui refte.

Laurette étoit fi touchée des bontés du Comte, fi affligée de faire fon malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah! fans mon père, difoit-elle, quel plaifir j'aurois eu à le fuivre! Le lendemain elle ne mit pas fon habit des fêtes; mais, dans l'extrême fimplicité de fon vêtement, elle ne laiffa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à fon âge. Je ne le verrai plus: qu'importe que je fois plus ou moins jolie à fes yeux? Pour un moment, ce n'eft pas la peine. En difant ces mots, elle ajuftoit fon bavolet & fa collerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de fon déjeûner. Il ne les

mépriſera pas, diſoit-elle ; je lui dirai que je les ai cueillis : & en arrangeant ces fruits ſur un lit de pampre, elle les arroſoit de larmes. Son père étoit déjà parti ; & à la blancheur de l'aube du jour ſe mêloit déjà cette légère teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore, lorſque la pauvre enfant, le cœur tout ſaiſi, arriva ſeule au bout du village. L'inſtant d'après elle vit paroître la diligence du Comte, & à cette vue elle ſe troubla. Du plus loin que Luzy l'aperçut, il s'élança de ſa voiture ; & venant au devant d'elle avec l'air de la douleur, Je ſuis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la conſolation de vous voir ſenſible à ma peine, & je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en ſuis déſolée, répondit Laurette ; & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu. —Et moi, Lau-

rette, je donnerois tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas! il me semble qu'il ne tenoit qu'à vous : mon père n'avoit rien à vous refuser; il vous chérit, il vous révère. — Les pères sont cruels; ils veulent qu'on s'épouse, & je ne puis vous épouser. N'y pensons plus. Nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, si vous l'aviez voulu, n'aurions cessé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir ensemble de tous les dons que m'a faits la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah! vous ne les concevez pas, ces plaisirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée! si vous saviez à quoi vous renoncez! —Mais, sans le savoir, je le sens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon esprit s'occupoit des belles choses que vous m'aviez promises; & puis

tout cela s'eſt évanoui : je n'y ai plus penſé, je n'ai penſé qu'à vous. Ah ! ſi mon père le vouloit ! — Qu'avez-vous beſoin qu'il le veuille ? Attendez-vous ſon aveu pour m'aimer ? notre bonheur n'eſt-il pas en nous-mêmes ? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres & mes garans. En eſt-il de plus ſaints, de plus inviolables ? Ah ! croyez-moi, quand le cœur s'eſt donné, tout eſt dit, & la main n'a plus qu'à le ſuivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baiſe mille fois, que je l'arroſe de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle eſt à moi, s'écria-t-il, cette main ſi chère, elle eſt à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter, il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds, s'il faut me ſéparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en ceſſant de la voir il ceſſeroit de vivre. Hélas ! diſoit-elle, & c'eſt moi qui ſerai la cauſe de ce malheur ! — Oui,

cruelle, vous en ferez la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Eh! mon Dieu, non: je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi, dit-il en lui faisant une espèce de violence, & suivez-moi si vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon père. — Eh bien, laissez, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle & tremblante, le cœur pénétré de douleur & de crainte, n'osoit ni retenir, ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux, pleins de larmes, suivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre & me voir sans colère. J'espérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnoissance; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce? dit-il. Des fruits, à moi! Ah! cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande; &

jetant la corbeille avec emportement, il se retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haîne; & son cœur, déjà trop attendri, ne put soutenir cette dernière atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas, & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy, qui la suivoit des yeux, accourt, & la trouve baignée de larmes, le sein suffoqué de sanglots, sans couleur, presque inanimée. Il se désole, il ne pense d'abord qu'à la rappeler à la vie : mais si-tôt qu'il lui voit reprendre ses esprits, il profite de sa foiblesse; & avant qu'elle soit revenue de son évanouissement, elle est déjà loin du village, dans la diligence du Comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je ? dit-elle en ouvrant les yeux. Ah ! Monsieur le Comte, est-ce vous ? me ramenez-vous au village ? Moitié de mon ame, lui dit-il en la

preſſant contre ſon ſein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la ſoutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'eſt ſur tes lèvres que je fais le ſerment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre auſſi pour vous ſeul. Mais mon père! laiſſerai-je mon père? n'eſt-ce pas à lui de diſpoſer de moi? — Ton père, ma Laurette, ſera comblé de biens; il partagera le bonheur de ſa fille: nous ſerons tous deux ſes enfans. Repoſe-toi ſur ma tendreſſe du ſoin de l'adoucir & de le conſoler. Viens, laiſſe-moi recueillir tes larmes, laiſſer tomber les miennes dans ton ſein: ce ſont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la ſéduction; & Laurette n'y étoit pas inſenſible. Mais

son pere, inquiet, affligé, cherchant sa fille, l'appelant à grand cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le soir, & se retirant désolé, désespéré de l'avoir perdue: cette image, présente à son esprit, l'occupoit, la troubloit sans cesse. Il fallut tromper sa douleur.

Luzy couroit avec ses chevaux; les stores de sa voiture étoient baissés; ses gens étoient sûr & fidèles; & Laurette ne laissoit après elle aucun vestige de sa fuite. Il étoit même essentiel à Luzy de bien cacher son enlevement. Mais il détacha l'un de ses domestiques, qui, d'un village éloigné de la route, fit tenir au Curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguisé sa main. « Dites au père de Laurette qu'il soit » tranquille, qu'elle est bien, & que » la dame qu'il l'a prise avec elle, » en aura soin comme de son enfant. » Dans peu il saura ce qu'elle est de- » venue ».

Ce billet, qui n'étoit rien moins que consolant pour le père, suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avoit pénétré dans son ame, il en ouvrit l'accès au plaisir; & dès lors les nuages de la douleur se dissipèrent, les pleurs tarirent, le regret s'appaisa; & un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas son amant, lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espèce de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son ame. Sa maison étoit un palais de Fée; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le soupé, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté, pour la séduire par tous les sens. A son reveil, elle croyoit encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir, & ja-

loufes de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit fu qu'obéir, n'eut qu'à défirer pour être obéie. Vous êtes Reine ici, lui dit fon amant, & j'y fuis votre premier efclave.

Imaginez, s'il eft poffible, la furprife & le raviffement d'une jeune & fimple payfanne, en voyant fes beaux cheveux noirs, fi négligemment noués jufqu'alors, & dont la nature feule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles fous le pli de l'art, & s'élever en diadême femé de fleurs & de diamans; en voyant étalées à fes yeux les parures les plus galantes, qui toutes fembloient folliciter fon choix; en voyant, dis-je, fa beauté fortir radieufe comme d'un nuage, & fe reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous fes charmes; mais quelques-uns de ces dons avoient befoin d'être cultivés, & les talens vinrent en foule fe dif-

puter le ſoin de l'inſtruire & la gloire de l'embellir. Luzy poſſédoit, adoroit ſa conquête, enivré de joie & d'amour.

Cependant le bon homme Bazile étoit le plus malheureux des pères. Fier, plein d'honneur, & ſur-tout jaloux de la réputation de ſa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, ſans publier ſon inquiétude ; & perſonne, dans le village, n'étoit inſtruit de ſon malheur. Le Curé vint l'en aſſurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet ; mais diſſimulant avec le Paſteur : Ma fille eſt ſage, lui dit-il ; mais elle eſt jeune, ſimple, & crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à ſon ſervice, & lui aura perſuadé de prévenir mes refus. Ne faiſons pas un bruit ſcandaleux, d'une imprudence de jeuneſſe, & laiſſons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le ſecret n'eſt ſu que de vous ;

ménagez la fille & le père. Le Curé, prudent & homme de bien, promit & garda le ſilence. Mais Bazile, dévoré de chagrin, paſſoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'eſt-elle devenue? diſoit-il. Eſt-ce une femme qu'elle a ſuivie? y en a-t-il d'aſſez inſenſée pour dérober une fille à ſon père, & ſe charger d'un enlevement? Non, non, c'eſt quelque raviſſeur qui l'aura ſéduite, & qui l'aura perdue. Ah! ſi je puis le découvrir, ou ſon ſang ou le mien lavera mon injure. Il ſe rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du Curé, il parvint à découvrir celui qui s'étoit chargé du meſſage: il l'interrogea; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La poſition même du lieu ne ſervit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de ſix lieues de la route que Luzy avoit priſe, & ſur un chemin oppoſé. Mais quand Bazile auroit combiné le

départ du Comte avec l'évaſion de ſa fille, il n'auroit jamais ſoupçonné de ce crime un jeune homme ſi vertueux. Comme il ne confioit ſa douleur à perſonne, perſonne ne pouvoit l'éclairer. Il gémiſſoit donc au dedans de lui-même, & dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ſes ſoupçons. Mon Dieu, diſoit-il, c'eſt dans votre colère que vous me l'avez donnée ! Et moi, inſenſé, je m'applaudiſſois en la voyant croître & s'embellir ! Ce qui faiſoit mon orgueil, fait ma honte. Que n'eſt-elle morte en naiſſant !

Laurette tâchoit de ſe perſuader que ſon père étoit tranquille; & le regret de l'avoir laiſſé ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaiſirs, ce goût ſi vif dans ſa naiſſance, le ſoin de cultiver ſes talens, enfin mille amuſemens variés ſans ceſſe, partageoient ſa vie & rempliſſoient ſon ame. Luzy, qui l'aimoit à l'idolâtrie, & qui avoit peur qu'on ne

la lui enlevât, l'expofoit le moins qu'il lui étoit poffible au grand jour; mais il lui ménageoit tous les moyens que le myftère a inventés pour être invifible au milieu du monde. C'en étoit affez pour Laurette : heureufe de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne fentoit pas ce défir inquiet, ce befoin d'être vue & d'être admirée, qui promène feul tant de jolies femmes dans nos fpectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît fes foupés amufans, elle ne s'y occupoit que de lui; & fans défobliger perfonne, elle favoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienféances eft le fecret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude; l'amour le fait fans l'avoir appris.

Six mois fe pafsèrent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, fans ennui, fans inquiètude, fans

ſans autre jalouſie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, & qui fait déſirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle, le père de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de ſa fille, avec des préſens de la dame qui l'avoit priſe en amitié. C'étoit au Curé que s'adreſſoit Luzy. Remis à la poſte voiſine du village par un domeſtique affidé, les paquets arrivoient anonymes. Bazile n'auroit ſu à qui les renvoyer; & puis ſes refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laiſſer croire; & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes ſoupçons que lui. Hélas! diſoit ce bon père en lui-même, ma fille eſt peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accuſent; mais ce ne ſont que des apparences; & quand mes ſoupçons ſeroient juſtes, c'eſt à moi de gémir, mais ce n'eſt pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque consolation à la vertu de ce digne père; & ce fut lui sans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversoit cette ville immense, un embarras causé par des voitures qui se croisoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit .... il n'ose en croire ses yeux .... Laurette, sa fille, dans un char d'or & de glace, vêtue d'une robe éclatante & couronnée de diamans. Son père l'auroit méconnue, si, l'apercevant elle-même, la surprise & la confusion ne l'eussent fait reculer & se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher, & plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées se dégageoient, Bazile se glisse entre le mur & le carrosse de sa

fille, monte à la portière, & d'un ton févère dit à Laurette : Où logez-vous? Laurette, faifie & tremblante, lui dit fa demeure. Et fous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baiffant les yeux, du nom du lieu de ma naiffance. — De votre naiffance! Ah! malheureufe! . . . A ce foir, au déclin du jour : foyez chez vous, & foyez y feule. A ces mots, il defcend, & pourfuit fon chemin.

L'étonnement ftupide où tomba Laurette n'étoit pas encore diffipé, lorfqu'elle fe trouva chez elle.

Luzy foupoit à la campagne. Elle fe voyoit livrée à elle-même, dans le moment où elle auroit eu le plus befoin de confeil & d'appui. Elle alloit paroître devant fon père, qu'elle avoit trahi, délaiffé, accablé de douleur & de honte. Son crime alors s'offrit à elle fous les traits les plus odieux. L'humiliation de fon état lui étoit connue.

L'ivresse de l'amour, le charme des plaisirs en avoient éloigné l'idée; mais dès que le voile fut tombé, elle se vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux yeux de son père. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit subir, Malheureuse! s'écrioit-elle en fondant en larmes, où fuir? où me cacher? Mon père, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'est rien! O mon père! ô juge terrible! comment me montrer à vos yeux? Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter & de disparoître; mais le vice n'avoit pas encore effacé de son ame les saintes lois de la nature. Moi, le réduire au désespoir, dit-elle; & après avoir mérité ses reproches, m'attirer sa malédiction! Non, quoiqu'indigne du nom de sa fille, je révère ce nom sacré. Vînt-il me tuer de sa main, je dois l'attendre & tomber à ses pieds. Mais non, un père est toujours père.

Le mien sera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foiblesse, l'amour du Comte, ses bienfaits, tout m'excuse; & quand Luzy aura parlé, je ne serai plus si coupable.

Elle auroit été désolée que ses gens fussent témoins de l'humiliante scène qui s'alloit passer. Heureusement elle avoit annoncé qu'elle soupoit chez une amie; & ses femmes avoient pris pour elles cette soirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient suivie; & lorsque son père arriva, ce fut elle qui le reçut.

Êtes-vous seule? lui dit-il. — Oui, mon père. Il entre avec émotion; & après l'avoir regardée en face, dans un triste & morne silence: Que faites-vous ici? lui demanda-t-il. La réponse de Laurette fut de se prosterner à ses pieds & de les arroser de ses larmes. Je vois, dit le père en jetant les yeux autour de lui dans cet appartement où tout annonçoit la richesse & le luxe, je vois

que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je savoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps, & de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue? — Laurette ne répondit encore que par ses pleurs & ses sanglots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure, dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy! disoit-il, cet honnête homme! . . . Et voilà donc les vertus des Grands! Le lâche! en me donnant son or, croyoit-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, & que la misère le met à prix. Il se flattoit de me consoler! il te l'avoit promis! Homme dénaturé! qu'il connoît peu l'ame d'un père! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment sans douleur, pas un quart d'heure de

ſommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes; la nuit, tandis que tu t'oublois, que tu te perdois dans les plaiſirs, ton père, étendu ſur la paille, s'arrachoit les cheveux, & te rappeloit à grands cris. Eh quoi! jamais mes gémiſſemens n'ont retenti juſqu'à ton ame! L'image d'un père déſolé ne s'eſt jamais offerte à ta penſée, n'a jamais troublé ton repos!

Ah! le Ciel m'eſt témoin, lui dit-elle, que, ſi j'avois cru vous cauſer tant de peine, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révère, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas! quel père j'ai affligé! Dans ce moment même, où je m'attendois à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah! mon père, en tombant à vos pieds, je n'ai ſenti que la honte & la crainte; mais à préſent c'eſt de ten-

dreſſe que vous me voyez pénétrée ; & aux larmes du repentir ſe joignent celles de l'amour. Ah ! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas ! dit Laurette ; elle n'eſt plus digne de vous. — Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, eſt ſans doute un grand bien ; l'innocence, un plus grand bien encore ; & ſi j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence & l'honneur ſont perdus, il reſte encore un bien ineſtimable, c'eſt la vertu, qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais ſans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame ; & lorſqu'on la croit étouffée, un ſeul remords la reproduit. Voilà de quoi te conſoler, ma fille, de la perte de l'innocence ; & ſi ton repentir eſt ſincere, le Ciel & ton père ſont appaiſés. Du reſte, perſonne, dans le village, ne ſait ton aventure ; tu peux reparoître ſans honte. — Où,

mon père ? — A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablèrent Laurette.) Hâte-toi, poursuivit Bazile, de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un simple corset, un jupon blanc, voilà les vêtemens de ton état. Laisse ces dons empoisonnés au malheureux qui t'a séduite, & suis-moi sans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette, aimer comme elle un père & un amant, pour concevoir, pour sentir le combat qui s'éleva dans son foible cœur entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ses esprits la tenoit immobile & muette. Allons, disoit le père, les momens nous sont chers. Pardonnez, s'écria Laurette en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon père, ne vous offensez pas, si je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux ; mais tous les

droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a ſur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous ſuivre ; j'y ſuis réſolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en ſon abſence ! lui laiſſer croire que je l'ai trahi ! — Que dis-tu, malheureuſe ? & que t'importe l'opinion d'un vil ſuborneur ? & quels ſont les droits d'un amour qui t'a perdue & déshonorée ? Tu l'aimes ! tu aimes donc ta honte ? tu préfères donc ſes indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie ? tu préfères donc à ton père le plus cruel de tes ennemis ? Tu n'oſes le fuir en ſon abſence, & le quitter ſans ſon aveu ! Ah ! quand il a fallu quitter ton père, l'accabler, le déſeſpérer, tu n'as pas été ſi timide. Et qu'attends-tu de ton raviſſeur ? Qu'il te défende ? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle ? Ah ! qu'il vienne ; qu'il oſe me faire chaſſer d'ici : je ſuis ſeul, ſans armes, affoibli par l'âge ; mais l'on me verra étendu ſur le ſeuil de

ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps ; & les passans diront avec horreur : Voilà son père qu'elle désavoue, & que son amant foule aux pieds.

Ah ! mon père, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoissez peu celui que vous outragez si cruellement ! Rien de plus doux, rien de plus sensible. Vous lui serez respectable & sacré. — M'oses-tu parler du respect de celui qui me déshonore ? Espères-tu qu'il me séduise avec sa perfide douceur ? Je ne veux pas le voir : si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. — Eh bien, non, ne le voyez pas ; mais permettez que je le voye un seul moment. — Qu'exiges-tu ? Moi, te laisser seul avec lui ! Ah ! dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit son crime,

c'étoit le tien, je n'en étois pas responsable. Mais le Ciel te remet sous ma garde; & dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il est déjà nuit close: voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi: renonce à ton père, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle se déshabille sous les yeux de son père, & met, non sans verser des larmes, le simple vêtement qu'il lui avoit prescrit. Mon père, lui dit-elle au moment de le suivre, oserai-je, pour prix de mon obéissance, vous demander une seule grace? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie: laissez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'est à vous que j'obéis; & que vous m'obligez à vous suivre. —Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi? Non,

je ne veux laiſſer de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il ſe fera juſtice ; mais d'amour ! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors, prenant ſa fille par la main, il ſortit ſans bruit avec elle ; & le lendemain matin, embarqués ſur la Seine, ils retournèrent dans leur pays.

Minuit paſſé, le Comte arrive dans cette maiſon, où il ſe flatte que le plaiſir l'attend, & que l'amour l'appelle. Tout y eſt dans l'alarme & la confuſion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne ſait ce qu'elle eſt devenue ; qu'on l'a cherchée inutilement ; qu'elle avoit pris ſoin de les éloigner, & qu'elle a ſaiſi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point ſoupé chez ſon amie ; & qu'en partant elle a tout laiſſé, juſqu'à ſes diamans, & juſqu'à la robe qu'elle avoit miſe.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un

long ſilence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque choſe d'incompréhenſible.

L'amour, qui cherche à ſe flatter, commença par les conjectures qui pouvoient excuſer Laurette; mais les trouvant toutes dénuées de vraiſemblance, il ſe livra aux plus cruels ſoupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder; mais en l'abſence de ſes gens ſe déshabiller elle-même, s'évader ſeule, au déclin du jour, laiſſer ſa maiſon dans l'inquiétude! tout cela, diſoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Eſt-ce le Ciel qui l'a touchée? eſt-ce un retour ſur elle-même qui l'a déterminée à me fuir? Ah! que ne puis-je au moins le croire! Mais ſi elle avoit pris un parti honnête, elle auroit eu pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fût-ce que deux mots de conſolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, & m'eût épargné des ſoupçons, accablans pour

moi, déshonorans pour elle. Laurette, ô Ciel ! la candeur même, l'innocence, la vérité ! Laurette infidèle & perfide ! elle qui ce matin encore... Non, non, cela n'est pas croyable... Et cependant cela n'est que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en étoit une preuve nouvelle ; mais l'espoir & la confiance ne pouvoient sortir de son cœur. Il luttoit contre la persuasion, comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, disoit-il, si elle arrivoit innocente & fidèle ! Ah ! ma fortune, ma vie, tout mon amour suffiroient-ils pour réparer l'injure que je lui fais ! Quel plaisir j'aurois à m'avouer coupable ! par quels transports, par quelles larmes j'effacerois le crime de l'avoir accusée ! Hélas ! je n'ose me flatter d'être injuste : je ne suis pas assez heureux.

Il n'est personne qui, dans l'inquiétude & l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé, dans Paris, le tour-

ment d'écouter le bruit des carroſſes, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, & dont chacun tour à tour arrive, & emporte en paſſant l'eſpoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut juſqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette; enfin l'eſpérance, tant de fois trompée, fit place à la déſolation. Je ſuis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'eſt une trame que l'on m'a cachée. Les careſſes de la perfide ne ſervoient qu'à la mieux voiler. On a choiſi prudemment le jour où je ſoupois à la campagne. Elle a tout laiſſé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus beſoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque choſe de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût ſans ceſſe reproché ſa trahiſon, ſon ingratitude. Elle veut m'oublier, pour ſe livrer en paix à celui qu'elle

me

me préfère. Ah ! la parjure, espère-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi ? Je l'ai trop aimée, je m'y suis trop livré. Ses désirs, sans cesse prévenus, se sont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, & même d'être heureuses. Ah ! peux-tu l'être à présent, perfide ! peux-tu l'être & penser à moi ? A moi ! que dis-je ? que lui importe & mon amour & ma douleur ? Ah ! tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne son lit de mes larmes, un autre peut-être . . . . Cette idée est affreuse, & je ne puis la soutenir. Je le connoîtrai ce rival, & si le brasier qui brûle dans mon sein, ne m'a consumé avant le jour, je ne mourrai pas sans vengeance. C'est sans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny peut-être . . . Il en fut épris, quand nous la vîmes dans son village . . . . Elle étoit simple & sincère alors. Qu'elle est changée ! . . .

Il l'a voulu revoir ; & moi, facile & confiant, me croyant aimé, ne croyant pas poſſible que Laurette fût infidèle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper ; mais enfin c'eſt ſur lui que tombent mes ſoupçons. Allons m'en éclaircir ſur l'heure. Suis-moi, dit-il à l'un de ſes gens ; & le jour commençoit à peine à luire, lorſque, frappant à la porte du Chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y eſt pas, Monſieur, dit le Suiſſe. — Il n'y eſt pas ! — Non, Monſieur, il eſt à la campagne. — Et depuis quand ? — Depuis hier au ſoir. — A quelle heure ? — Au déclin du jour. — Et quelle eſt la campagne où il eſt allé ? — C'eſt ce qu'on ne ſait pas ; il n'a emmené que ſon valet de chambre. — Et dans quelle voiture ? — Dans ſon vis-à-vis. — Son abſence doit-elle être longue ? — Il ne revient que dans quinze jours : il m'a dit de garder ſes lettres. — A ſon retour, vous lui direz que je ſuis

venu, & que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'arracherai de ses bras, le perfide; & j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure & sa trahison.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un mystère qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice; & la pleine persuasion que Soligny étoit le ravisseur, le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, il envoyoit tous les matins savoir si son rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui, enflammé de colère; & le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement: à quoi puis-je vous être utile?

A me délivrer, lui répondit Luzy en pâliſſant, ou d'une vie que je déteſte, ou d'un rival qui m'eſt odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtreſſe; il ne vous reſte plus qu'à m'arracher le cœur. = Mon ami, lui dit le Chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je ſuis outré de dépit; mais ce ne ſera pas avec vous, s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous; j'en ſuis déſolé: elle étoit charmante: mais en honneur ce n'eſt pas moi. Non que je me pique de délicateſſe ſur cet article: en amour, je pardonne à mes amis, & je me permets à moi-même de petits larcins paſſagers; & quoique je t'aime de tout mon cœur, ſi Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en ſuis plus: cela eſt trop grave; & ſi tu n'as pas d'autre raiſon de me tuer, je te-

conseille de me laisser vivre & de déjeûner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchise, Luzy tenoit encore à ses soupçons. Vous avez disparu, lui disoit-il, le même soir, à la même heure; vous vous êtes tenu quinze jours caché; je sais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime assez pour m'expliquer encore. Laurette est partie le même soir que moi; à cela je n'ai point de réponse: c'est une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie, assurément; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'est donc le mystère de mon voyage

& de mon abſence? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanſon, ou plutôt j'aimois ſon bien, ſa naiſſance, ſon crédit à la Cour : car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu ſais que ſi elle n'eſt ni jeune ni jolie, en revanche elle eſt très-ſenſible & très-facile à s'enflammer. J'avois donc réuſſi à lui plaire, & je ne voyois pas d'impoſſibilité à être ce qu'on appelle heureux, ſans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but; & au moyen de cette timidité reſpectueuſe, inſéparable d'un amour délicat, j'éludois toutes les occaſions d'abuſer de ſa foibleſſe. Tant de réſerve la déconcertoit. Elle n'avoit jamais vu, diſoit-elle, d'homme ſi craintif, ſi novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille : j'en étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé, pendant trois mois, à me faire attaquer

ſans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles déſirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence & d'habileté. Eh bien, ma veuve a été plus habile. Je ſuis ſa dupe : oui, mon ami, elle a ſurpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les règles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ſes diſpoſitions. Son bien étoit à moi ſans réſerve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune ; & mon caractère ne lui étoit pas aſſez connu. Pour nous éprouver, elle m'a propoſé d'aller paſſer quelques jours enſemble & tête à tête à la campagne. Quinze jours de ſolitude & de liberté, diſoit-elle, valoient mieux, pour ſe bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piége, & elle a ſi bien fait, que j'ai oublié ma réſolution. Que l'homme eſt fragile & peu sûr de lui ! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu

le ſoutenir, & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été poſſible. Mais bientôt elle a cru s'apercevoir que mon amour s'affoibliſſoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même ; elle m'a répondu qu'on ne l'abuſoit point avec de vaines paroles, & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin ce matin à mon reveil, j'ai reçu le congé que voici : il eſt de ſa main & en bonne forme. « La légère épreuve que j'ai » faite de vos ſentimens me ſuffit. Par- » tez, Monſieur, quand il vous plaira. » Je veux un mari dont les ſoins ne » ſe ralentiſſent jamais, qui m'aime » toujours, & toujours de même ». Es-tu content ? Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne reſſemble guère à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainſi que ta Laurette. Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi ! Mais à préſent que te voilà détrompé ſur mon compte, n'as-tu pas quelque autre ſoupçon ? Je

m'y perds, dit Luzy. Pardonne à ma douleur, à mon déſeſpoir, à mon amour, la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny, rien n'étoit plus juſte. Si je t'avois pris ta maîtreſſe, il auroit bien fallu t'en faire raiſon. Il n'en eſt rien; tant mieux: nous voilà bons amis. Veux-tu déjeûner? — Je veux mourir. — Cela ſeroit un peu trop violent: il faut garder ce remède-là pour des diſgraces plus ſérieuſes. Ta Laurette eſt jolie, quoiqu'un peu friponne; il faut tâcher de la ravoir: mais ſi tu n'as plus celle-là, je te conſeille d'en prendre une autre; & le plutôt ſera le mieux.

Pendant que Luzy ſe déſeſpéroit, & qu'il ſemoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de ſon père, pleurant ſa faute, ou plutôt ſon amant.

Bazile avoit dit dans le village, qu'il n'avoit pu ſe paſſer de ſa fille, & qu'il

l'étoit allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées; & aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée, se renouvela & n'en fut que plus vive. Mais son père les refusoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il : je ne veux tromper personne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reste plus de lui que la honte.

Laurette, humble & soumise, obéissoit à son père, sans se plaindre & sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient blessés, ses mains délicates étoient meurtries; mais ce n'étoient-là que des maux légers. Les peines du corps ne sont rien,

disoit-elle en gémissant; celles de l'ame sont bien plus cruelles!

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, & que son cœur ne pût s'en détacher, elle n'avoit plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle savoit quelle amertume avoit répandu son égarement sur la vie de son malheureux père; & quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas consenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laissé son amant, la poursuivoit & faisoit son supplice. Le droit qu'il avoit de l'accuser de perfidie & d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvois lui écrire! mais on ne m'en laisse ni la liberté, ni le moyen. C'est peu de l'abandonner; on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même; & il m'est aussi impossible de le haïr, que de l'oublier. S'il fut coupable, son amour en est cause; & ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il

a fait, il n'a vu que mon bonheur & celui de mon père. Il s'est trompé, il m'a égarée; mais à son âge on ne sait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer sur ma conduite; & en cela seul mon père ne sera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à se procurer les moyens de lui écrire: mais son père, sans y penser, lui en avoit épargné le soin.

Un soir, Luzy, se retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adresse, ne lui étoit pas connue; mais le timbre lui en dit assez. Il l'ouvre avec précipitation; il reconnoît la bourse qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laissés, & deux sommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il: j'ai été découvert. Le père indigné me renvoye mes dons. Fier & sévère, comme je l'ai connu, dès qu'il a su où étoit sa fille, il sera venu la chercher; il l'aura

forcée à le ſuivre. A l'inſtant même il aſſemble ceux de ſes gens qui ſervoient Laurette. Il les interroge, il demande ſi quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un payſan qu'il leur dépeint. L'un d'eux ſe ſouvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en eſt allée, un homme tout ſemblable à celui qu'il déſigne, eſt monté à la botte du carroſſe de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poſte à ma chaiſe.

La ſeconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiſer en payſan celui de ſes gens qui l'avoit ſuivi, l'envoie s'inſtruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en eſt point pour l'ame d'un amant dans une ſituation ſi violente. Il compta les minutes depuis le départ de ſon émiſſaire juſqu'à ſon retour.

Monſieur, lui dit ce domeſtique en arrivant, bonnes nouvelles ! Laurette eſt à Coulange, auprès de ſon père. —

Ah ! je respire. — On parle même de la marier. — De la marier !.... Il faut que je la voye. — Vous la trouverez dans sa vigne : elle y travaille tout le jour. — Juste Ciel ! quelle dureté ! Allons, je me tiendrai caché ; & toi, sous ce déguisement, tu guetteras le moment où elle sera seule. N'en perdons pas un ; mettons-nous en chemin.

L'émissaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il se présentoit pour Laurette un parti riche dans son état ; & le Curé avoit mandé Bazile pour le résoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, & pensoit au malheureux Luzy. Luzy arrive, & l'aperçoit de loin. Il avance avec précaution. Il la voit seule ; il accourt, se précipite, & lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle lève la tête, elle tourne les yeux. Dieu ! s'écria-t-elle..... La surprise & la joie lui ôtèrent l'usage de la voix. Tremblante,

elle étoit dans ses bras, sans avoir pu le nommer encore. Ah ! Luzy, lui dit-elle enfin, c'est vous ! voilà ce que je demandois au Ciel. Je suis innocente à vos yeux : c'en est assez ; je souffrirai le reste. Adieu, Luzy, adieu pour jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette ; elle ne vous reproche rien. Vous lui serez cher jusqu'au dernier soupir. Moi, s'écria-t-il en la serrant contre son sein, comme si on eût voulu la lui arracher encore, moi, te quitter ! ô moitié de moi-même, moi, vivre sans toi, loin de toi ! Non, il n'y a pas sur la terre de puissance qui nous sépare. — Il en est une sacrée pour moi : c'est la volonté de mon père. Ah ! mon ami ! si vous aviez su la douleur profonde où le plongeoit ma fuite, sensible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ses pleurs. Me dérober à lui une seconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le sein, ce seroit pour moi la même chose. Vous me

connoiffez trop bien pour me le demander; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un efpoir que je n'ai plus. Adieu. Faffe le Ciel que j'expie ma faute ! Mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je : mon père va venir ; il feroit affreux qu'il nous trouvât enfemble. C'eft ce que je veux, dit Luzy : je l'attends. — Ah ! vous allez redoubler mes peines !

Dans l'inftant même Bazile arrive; & Luzy, s'avançant de quelques pas audevant de lui, fe jette à fes genoux. Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? lui dit Bazile étonné dabord. Mais dès qu'il eut fixé fes regard fur lui, Malheureux ! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. — Non, je meurs à vos pieds, fi vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu, déshonoré la fille, vous ofez vous préfenter au père ! — Je fuis criminel, je l'avoue; & voilà de quoi

me

me punir ; mais ſi vous m'écoutez, j'eſpère que vous aurez pitié de moi. Ah! dit Bazile en regardant l'épée, ſi j'étois auſſi lâche, auſſi cruel que vous !.... Vois, dit-il à ſa fille, combien le vice eſt bas, & quelle en eſt la honte, puiſqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de ſon ſemblable, & à ſupporter ſes mépris. Si je n'étois que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer, je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête & de plus noble dans la nature, à l'amour même, au déſir que j'ai d'expier une faute, excuſable peut-être, & que je ne me reproche ſi cruellement, que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du ſentiment, il s'efforça de ſe juſtifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge & à l'ivreſſe de la paſſion.

Le monde eſt bien heureux, reprit Bazile, que votre paſſion n'ait pas été celle de l'argent ! vous auriez été un

Cartouche (Luzy frémit à ce difcours). Oui, un Cartouche. Et pourquoi non ? Auriez-vous la baffeffe de croire que l'innocence & l'honneur valent moins que les richeffes & que la vie ? N'avez-vous pas profité de la foibleffe, de l'imbécillité de cette malheureufe, pour lui ravir ces deux tréfors ? Et à moi, fon père, croyez-vous m'avoir fait un moindre mal que de m'affaffiner ? Un Cartouche eft roué, parce qu'il vole des biens dont on peut fe paffer pour vivre ; & vous, qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un père honnête homme ne peuvent perdre fans mourir, qu'avez-vous mérité ? On vous dit noble, & vous croyez l'être. Voici les traits de cette nobleffe dont vous vous glorifiez. Dans un moment de défolation, où le plus méchant des hommes auroit eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre ; & vous dites dans votre cœur : Voilà un malheureux qui n'a dans le

monde de consolation que sa fille : c'est le seul bien que le Ciel lui laisse ; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui, scélérat, voilà ce qui se passoit dans votre ame. Et moi, crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au Ciel qu'il accomplît tous vos vœux ; & tous vos vœux tendoient à suborner ma fille. Que dis-je, malheureux ! Je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité, pour vous rendre cet or, ce poison avec lequel vous croyiez me corrompre. Il sembloit que le Ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traître : je résistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant & généreux : vous n'étiez que perfide & impitoyable ; & la main que j'aurois baisée, que j'aurois arrosée de larmes, se préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein & en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez

déshonoré. J'ai verſé pour l'Etat plus de ſang que vous n'en avez dans les veines ; & vous, homme inutile, quels ſont vos exploits ? De déſoler un père ! de débaucher ſa fille ! d'empoiſonner mes jours & les ſiens ! La voilà, cette malheureuſe victime de vos ſéductions, la voilà, qui trempe aujourd'hui dans ſes pleurs le pain dont elle ſe nourrit. Elevée dans la ſimplicité d'une vie innocente & laborieuſe, elle l'aimoit ; elle la déteſte : vous lui avez rendu inſuportables le travail & la pauvreté : elle a perdu ſa joie avec ſon innocence ; & il ne lui eſt plus permis de lever les yeux ſans rougir. Mais ce qui me déſeſpère, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille ; vous avez éteint dans ſon ame les ſentimens de la nature ; vous lui avez fait un ſupplice de la ſociété de ſon père : peut-être, hélas ! ... je n'oſe achever.... peut-être lui ſuis-je odieux.

Ah ! mon père, s'écria Laurette,

qui jusqu'alors étoit restée dans l'abattement & la confusion, ah ! mon père, c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle étoit à ses pieds, dont elle baisoit la poussière. Luzy s'y prosterna lui-même; & dans un excès d'attendrissement, Mon père, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfans; & si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserois celui-là. Mais il est le seul; je l'accepte, & bien plus pour vous que pour moi; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut

consacré au pied des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une bassesse, & il en convint. Mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'est à faire le mal qu'est la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter son humble demeure. Après avoir tout mis en usage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de son époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange; & le bon père consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laissa plus rien à désirer, que de voir les fruits d'une union si douce. Le Ciel exauça le vœu de la nature; & Bazile, avant de mourir, embrassa ses petits-enfans.

LE CONNOISSEUR.

Célicour, dès l'âge de quinze ans, avoit été dans sa province ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisoit des vers, les plus galans du monde; il n'y avoit pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée, & qui ne trouvât que ses yeux avoient encore plus d'esprit que ses vers. C'étoit dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville: Paris devoit en être le théâtre ; & l'on fit si bien, que son père se résolut à l'y envoyer. Ce père étoit un honnête homme, qui aimoit l'esprit sans en avoir, & qui admiroit, sans savoir pourquoi, tout ce qui venoit de la capitale : il y avoit même de relations littéraires; & du nombre des ses correspondans étoit un *Connoisseur* appelé M. de Fintac. Ce fut particulièrement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de son ami avec cette bonté qui protège. Monsieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous: je sais que vous avez eu des succès en province ; mais en province, croyez-moi, les Arts & les Lettres sont encore au berceau. Sans le goût, l'esprit & le génie ne produisent rien que dinforme, & il n'y a du goût qu'à Paris. Commencez donc par vous persuader que vous ne faites que de naître, & par oublier tout ce que vous avez appris. Que n'oublierois-je pas! dit Célicour en jetant les yeux sur une nièce de dix-huit ans, que le Connoisseur avoit auprès de lui. Oui, Monsieur, c'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne sais quel charme on respire en ces lieux ; mais il se développe en moi des facultés qui m'étoient inconnues : il me semble que je viens d'acquérir de nouveaux sens, une ame nouvelle. Bon ! s'écria Fintac, voilà de l'enthousiasme : il est né Poëte ;

& à ce ſeul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poéſie à cela, reprit Célicour; c'eſt la naïve & ſimple nature. — Tant mieux ! c'eſt-là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous ſenti animé de ce feu divin? — Hélas! Monſieur, j'en ai eu quelques étincelles en province; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive & ſoudaine, qui me pénètre dans ce moment. C'eſt l'air de Paris, dit Fintac. C'eſt l'air de votre maiſon, dit Célicour : je ſuis dans le temple des Muſes. Le Connoiſſeur trouva que ce jeune homme avoit d'heureuſes diſpoſitions.

Agathe, la plus jolie petite eſpiègle que l'amour eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien ; & certains regards en deſſous, certain ſourire qui effleuroit ſes lèvres, firent entendre à Célicour qu'elle ne ſe méprenoit pas au double ſens de ſes réponſes. Je ſais bon gré à votre père, ajouta le Connoiſſeur, de vous avoir envoyé

dans l'âge où le naturel eſt aſſez docile pour recevoir les impreſſions du bien : mais gardez-vous de celles du mal. Vous trouverez à Paris de faux Connoiſſeurs plus que de bons juges. N'allez pas conſulter tout le monde, & tenez-vous-en aux lumières d'un homme qui jamais ne s'eſt trompé ſur rien. Célicour, qui n'imaginoit pas que l'on pût ſe louer ſoi-même avec tant de franchiſe, eut la ſimplicité de demander quel étoit cet homme infaillible? C'eſt moi, Monſieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi, qui ai paſſé ma vie avec tout ce que les Arts & les Lettres ont de plus conſidérable; moi qui, depuis quarante ans, m'exerce à diſtinguer, dans les choſes d'imagination & de goût, les beautés réelles & permanentes, des beautés de mode & de convention. Je le dis, parce qu'on le ſait, & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque ſingulier que fût ce lan-

gage, Célicour y fit à peine attention: un objet plus intéressant l'occupoit. Agathe avoit quelquefois daigné lever les yeux sur lui; & ses yeux sembloient lui dire les choses du monde les plus obligeantes : mais étoit-ce leur vivacité naturelle, ou le plaisir de voir leur triomphe, qui les animoit ? Voilà ce qu'il falloit éclaircir. Célicour pria donc le Connoisseur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir souvent, & Fintac l'y invita lui-même.

Dans la seconde visite, le jeune homme fut obligé d'attendre que le Connoisseur fût visible, & de passer un quart d'heure tête à tête avec l'aimable nièce. On lui en fit bien des excuses; & il répondit qu'il n'y avoit pas de quoi. Monsieur, lui dit Agathe, mon oncle est enchanté de vous. — C'est un succès bien flatteur pour moi; mais, Mademoiselle, il en est un qui me toucheroit davantage. — Mon oncle assure que vous êtes fait pour réussir à

tout. — Ah ! que ne penfez-vous de même ! — Je fuis affez fouvent de l'avis de mon oncle. — Aidez-moi donc à mériter fes bontés. — Il me femble que vous n'avez pas befoin d'aide. — Pardonnez-moi : je fais que les grands hommes ont prefque tous des fingularités, quelquefois même des foibleffes. Pour flatter leurs goûts, leurs opinions, leur caractère, il faut les connoître ; pour les connoître, il faut les étudier ; & fi vous vouliez, belle Agathe, vous m'abrégeriez cette étude. Après tout, de quoi s'agit-il ? de gagner la bienveillance de votre oncle ? Rien au monde n'eft plus innocent. — Il eft donc d'ufage en province de s'entendre avec les nièces, pour réuffir auprès des oncles ? Cela n'eft pas fi mal adroit. — Je n'y vois rien que de très-fimple. — Mais fi mon oncle avoit, comme vous le dites, des fingularités, des foibleffes, faudroit-il vous en donner avis ? — Pourquoi non ? me foup-

çonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvais ufage? — Non : mais fa nièce! — Eh bien, fa nièce doit fouhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a paffé l'âge où l'on fe corrige ; il n'y a donc plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les fcrupules. — Ah ! vous n'en auriez aucun fi je vous étois mieux connu ; mais non, vous êtes diffimulée. — En effet, je vois Monfieur pour la feconde fois : comment puis-je avoir des fecrets pour lui ? — Je fuis indifcret, je l'avoue, & je vous en demande pardon. — Non, c'eft moi qui ai tort de vous laiffer croire la chofe plus grave qu'elle n'eft. Voici le fait : mon oncle eft un bon homme, qui n'eût jamais été que cela, fi on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de fe connoître à tout, de juger les Arts & les Lettres, d'être le guide, l'appréciateur, & l'arbitre des talens. Cela ne fait du mal à perfonne; mais cela nous attire une foule de fots

que mon oncle protège, & avec lesquels il partage le ridicule du bel esprit. Il seroit bien à souhaiter, pour son repos, qu'il abandonnât cette chimère; car le Public semble avoir pris à tâche de n'être jamais de son avis; & c'est tous les jours quelque scène nouvelle. — Vous m'affligez. — Vous voilà au fait de tous nos secrets de famille, & nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevoit, on vint dire à Célicour que le Connoisseur étoit visible.

Le cabinet où il fut introduit annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoissances : on voyoit le plancher couvert d'*in-folio* pêle-mêle entassés, de rouleaux d'estampes, de cartes déployées, & de manuscrits semés au hasard; sur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe sépulchrale, entourée de médailles antiques; plus loin, un télescope sur son affût, l'esquisse d'un tableau sur le chevalet, un modèle de

bas-relief en cire, des morceaux d'hiſtoire naturelle; & du parquet au plafond, des rayons de livres pittoreſquement renverſés. Le jeune homme ne ſavoit où mettre le pied; & ſon embarras fit au Connoiſſeur un plaiſir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement où vous me trouvez : c'eſt ici mon cabinet d'études; j'ai beſoin d'avoir tout cela ſous ma main. Mais ne croyez pas que le même déſordre règne dans ma tête : chaque choſe y eſt à ſa place; la variété, le nombre même n'y jette point de confuſion. Cela eſt merveilleux ! dit Célicour qui ne ſavoit ce qu'il diſoit, car il étoit encore occupé d'Agathe. Oh très-merveilleux ! reprit Fintac; & ſouvent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au mécaniſme de la mémoire, à la manière dont les idées ſe claſſent & s'arrangent à meſure qu'elles arrivent. Il ſemble qu'il y ait des tiroirs pour chaque eſpèce de connoiſſances. Par exemple, à travers cette

foule de choſes qui m'avoient paſſé par l'eſprit, qui m'expliquera comment vint ſe retracer dans mon ſouvenir, à point nommé, ce que j'avois lu autrefois ſur le retour de la comète ? Car vous ſaurez que c'eſt moi qui donnai l'éveil à nos Aſtronomes. — Vous, Monſieur ? — Ils n'y penſoient pas, & ſans moi la comète paſſoit *incognito* ſur notre horizon. Je ne m'en ſuis pas vanté, comme vous croyez bien : je vous le dis en confidence. — Et pourquoi vous laiſſer dérober la gloire d'un avis auſſi important ? — Bon ! je ne finirois pas, ſi je réclamois tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, ſachez qu'une ſolution, une découverte, un morceau de poéſie, de peinture, ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui ſe l'attribue. Mais quel eſt l'objet d'un Connoiſſeur ? d'encourager les talens, en même temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'ordonnance

donnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'enſemble de cette Pièce de Théâtre ſoient de l'Artiſte ou de moi, cela eſt égal pour le progrès de l'art: or c'eſt-là tout ce qui m'intéreſſe. Ils viennent, je leur dis ma penſée; ils m'écoutent, ils en font leur profit; c'eſt à merveille : je ſuis récompenſé quand ils ont réuſſi. Rien n'eſt plus beau, dit Célicour : les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et Mademoiſelle Agathe, daigne-t-elle être auſſi leur Muſe? — Non : ma nièce eſt une étourdie que j'ai voulu élever avec ſoin ; mais elle n'a aucun goût pour l'étude. Je l'avois engagée à jeter les yeux ſur l'Hiſtoire; elle m'a rendu mes livres, en me diſant que ce n'étoit pas la peine de lire, pour voir dans tous les ſiècles d'illuſtres fous & de hardis fripons ſe jouer d'une foule de ſots. J'ai voulu eſſayer ſi elle goûteroit davantage l'Eloquence ; elle a prétendu que Cicéron, Démoſthènes, *&c.*

n'étoient que d'habiles charlatans, & que quand on avoit de bonnes raiſons, l'on n'avoit pas beſoin de tant de paroles. Pour la Morale, elle ſoutient qu'elle la ſait toute par cœur, & que Lucas, ſon père nourricier, eſt auſſi ſage que Socrate. Il n'y a donc que la Poéſie qui l'amuſe quelquefois; encore préfère-t-elle des Fables aux Poëmes les plus ſublimes, & vous dit bonnement qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de la Fontaine, que les héros de Virgile & d'Homère. En un mot, elle eſt, à dix-huit ans, auſſi enfant qu'on l'eſt à douze; & au milieu des entretiens les plus ſérieux, les plus intéreſſans, vous ſerez ſurpris de la voir s'amuſer d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver ſon attention. Célicour, riant au dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grace de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme étoit ſi aiſe, qu'il

n'en dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe ! C'étoit le plus beau jour de ſa vie. Il arrive ; & à ſa beauté, à ſa jeuneſſe, à l'air de ſérénité répandu ſur ſon viſage, on eût cru voir paroître Apollon, ſi le Parnaſſe de Fintac eût été mieux composé. Mais comme il ne vouloit que des protégés & des adulateurs, il n'attiroit chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune Poëte de la plus belle eſpérance, & le fit placer à table à ſa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés ſur lui. Chacun des convives lui crut voir uſurper ſa place, & jura dans le fond de ſon ame de ſe venger en décriant le premier Ouvrage qu'il donneroit. En attendant, Célicour fut accueilli, careſſé par tous ces Meſſieurs, & les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitoit l'émulation ; le bel eſprit mit toutes les voiles au vent :

on jugea la République des Lettres; & comme il eſt juſte de mêler la louange à la critique, on loua généreuſement tous les morts, & on déchira tous les vivans, bien entendu, tous les vivans qui n'étoient pas de ce dîné. Tous les Ouvrages nouveaux qui avoient réuſſi ſans paſſer ſous les yeux de Fintac, ne pouvoient avoit qu'un ſuccès éphémère; tous ceux qu'il avoit ſcellés du ſceau de ſon approbation, devoient aller à l'immortalité, quoi qu'en dît le ſiècle préſent. On parcourut tous les genres de Littérature; & pour donner plus d'eſſor à l'érudition & à la critique, on mit ſur le tapis cette queſtion toute neuve, ſavoir, lequel méritoit la préférence de Corneille ou de Racine. L'on diſoit même là-deſſus les plus belles choſes du monde, lorſque la petite nièce, qui n'avoit pas dit un mot, s'aviſa de demander naïvement lequel des deux fruits, de l'orange ou de la pêche, avoit le goût le plus exquis &

méritoit le plus d'éloges. Son oncle rougit de sa simplicité ; & les convives baissèrent tous les yeux sans daigner répondre à cette bêtise. Ma nièce, dit Fintac, à votre âge il faut savoir écouter & se taire. Agathe, avec un petit sourire imperceptible, regarda Célicour qui l'avoit très-bien entendue, & dont le coup-d'œil la consola du mépris de l'assemblée. J'ai oublié de dire qu'il étoit placé vis-à-vis d'elle ; & vous jugez bien qu'il écoutoit peu ce qu'on disoit autour de lui. Mais le Connoisseur, qui examinoit sa physionomie, y trouvoit un feu singulier. Voyez, disoit-il à ses beaux Esprits, voyez comme le talent perce. Oui, répondit l'un d'eux, on le voit transpirer comme l'eau à travers les pores de l'éopyle. Fintac, prenant Célicour par la main, lui dit : Est-ce là une comparaison ? est-ce là de la poésie & de la philosophie fondues ensemble ? C'est ainsi que les talens se touchent, & que

les Muſes ſe tiennent par la main. Avouez, pourſuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dînés dans vos villes de province. Eh bien, vous ne voyez rien ; il y a des jours où ces Meſſieurs ont encore cent fois plus d'eſprit. Il ſeroit difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux : nous ſommes à la ſource, & *purpureo bibimus ore nectar*. Ah ! *purpureo !* reprit modeſtement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Ecoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune homme étoit fort attentif à ſaiſir au paſſage les regards d'Agathe, qui de ſon côté le trouvoit fort joli.

Au ſortir de table, on alla ſe promener dans un jardin, où le Connoiſſeur avoit ſoin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit, entre autres merveilles, un chou panaché qui faiſoit l'admiration des Naturaliſtes. Ses replis, ſon feſton, le mélange de ſes couleurs étoient la choſe du monde la plus étonnante. Qu'on me

faſſe voir, diſoit Fintac, une plante étrangère que la nature ait pris ſoin de former avec plus d'induſtrie & de délicateſſe. C'eſt pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes & du Nouveau Monde, que j'ai conſervé ce beau chou.

Tandis qu'on admiroit ce prodige, Agathe & Célicour s'étoient joints, comme ſans y penſer, dans une allée voiſine. Belle Agathe, dit le jeune homme en lui montrant une roſe, laiſſerez-vous mourir cette fleur ſur ſa tige ? — Où voulez-vous donc qu'elle meure ? — Où je voudrois expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponſe; & dans ce moment ſon oncle, avec deux beaux Eſprits, vint s'aſſeoir dans un boſquet voiſin, d'où, ſans être aperçu, il pouvoit les entendre. S'il eſt vrai, pourſuivit Célicour, que les ames paſſent d'un corps à l'autre, je ſouhaite, après ma mort, être une roſe

pareille à celle-là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir, je me cacherai parmi les épines; mais ſi une nymphe charmante daigne jeter les yeux ſur moi, je me pencherai vers elle, j'épanouirai mon ſein, j'exhalerai, j'épuiſerai tous mes parfums, je les mêlerai avec ſon haleine; le déſir de lui plaire animera mes couleurs. —Eh bien, vous ferez tant que vous ſerez cueillie, & l'inſtant d'après vous ne ſerez plus. — Ah! Mademoiſelle, ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un inſtant?... Ses yeux achevèrent de dire ce que ſa bouche avoit commencé. Et moi, dit Agathe en déguiſant ſon trouble, ſi j'avois le choix, je ferois des vœux pour être changée en colombe: c'eſt la douceur, l'innocence même. — Ajoutez la tendreſſe & la fidélité. Oui, belle Agathe, ce choix eſt digne de vous. La colombe eſt l'oiſeau de Vénus: Vénus vous diſtingueroit parmi vos pareilles; vous feriez l'ornement de

ſon char ; l'Amour ſe repoſeroit ſur vos aîles, ou plutôt il vous échaufferoit dans ſon ſein. Ce ſeroit ſur ſa bouche divine que votre bec prendroit l'ambroiſie. Agathe l'interrompit, en lui diſant qu'il pouſſoit les fictions trop loin. Encore un mot, dit Célicour : une colombe a une compagne ; s'il dépendoit de vous de choiſir la vôtre, quelle ame lui donneriez-vous? Celle d'une amie, répondit-elle. A ces mots, Célicour attacha ſur elle des yeux où étoient peints l'amour, le reproche, & la douleur.

Fort bien ! dit l'oncle en ſe levant, fort bien ! voilà de la belle & bonne poéſie. L'image de la roſe eſt d'une fraîcheur digne de Van-huyſum; celle de la colombe eſt un petit tableau de Boucher, le plus frais, le plus galant du monde : *ut pictura poeſis.* Courage, mon enfant ! courage ! l'allégorie eſt très-bien ſoutenue : nous ferons quelque choſe de vous. Agathe, j'ai

été affez content de votre dialogue ; & voilà M. de Lexergue qui en eft furpris comme moi. Il eft certain, dit M. de Lexergue, qu'il y a dans le langage de Mademoifelle quelque chofe d'anacréontique : c'eft l'empreinte du goût de fon oncle ; il ne dit rien qui ne foit marqué au coin de la faine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum.* Il faut achever cette petite fcène, dit Fintac ; il faut la mettre en vers : ce fera une des plus jolies chofes que nous ayons vues. Célicour dit que pour l'achever il avoit befoin du fecours d'Agathe ; & afin que le dialogue eût plus d'aifance & de naturel, on crut devoir les laiffer feuls. A la colombe votre compagne, *l'ame d'une amie !* reprit Célicour ; ah ! belle Agathe, votre cœur n'eft-il fait que pour l'amitié ? eft-ce pour elle que l'amour a pris plaifir à réunir en vous tant de charmes ? Voilà, dit Agathe en fou-

riant, le dialogue très-bien renoué. Je n'ai qu'à saisir la réplique; il y a de quoi nous mener loin. Si vous voulez dit Célicour, il est facile de l'abréger. Parlons d'autre chose, interrompit-elle. Le diné vous a-t-il amusé? — Je n'y ai entendu qu'un seul mot plein de sens & de finesse, qu'on a eu la sottise de prendre pour une question naïve : tout le reste m'a échappé. Mon ame n'étoit pas à mon oreille. — Elle étoit bien heureuse! — Ah! très-heureuse! car elle étoit dans mes yeux. — Si je voulois, je ferois semblant de ne pas vous entendre ou de ne pas vous croire; mais je ne fais jamais semblant. Je trouve donc tout simple, n'en déplaise à nos beaux Esprits, que vous ayez plus de plaisir à me voir qu'à les écouter; & je vous avoue à mon tour que je ne suis pas fâchée d'avoir à qui parler, ne fût-ce que des yeux, pour me sauver de l'ennui qu'ils me donnent. Nous voilà donc

d'intelligence, & nous allons nous amufer; car nous avons là des originaux affez plaifans dans leur efpèce. Par exemple, ce M. Lucide croit toujours voir dans les chofes ce que perfonne n'y a vu. Il femble que la nature lui ait dit fon fecret à l'oreille; mais tout le monde n'eft pas digne de favoir ce qu'il penfe. Il choifit dans un cercle un confident privilégié : c'eft communément la perfonne la plus diftinguée. Il fe penche myftérieufement vers elle, & lui dit tout bas fon avis. Pour M. de Lexergue, c'eft un érudit de la première force : plein de mépris pour tout ce qui eft moderne, il eftime les chofes par le nombre des fiècles. Il veut même qu'une jeune femme ait l'air de l'antiquité; & il m'honore de fon attention, parce qu'il me trouve le profil de l'Impératrice Poppée. Dans le groupe que vous voyez là-bas, eft un homme droit & pincé, qui fait de petits riens charmans; mais ne les en-

tend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire; il nomme lui-même son auditoire; il exige que la porte soit fermée à tout profane; il arrive sur la pointe du pied, se place devant une table entre deux flambeaux, tire mystérieusement de sa poche un portefeuille couleur de rose, promène autour de lui un œil gracieux qui demande silence, annonce un petit Roman de sa façon, qui a eu le bonheur de plaire à des personnes de considération, le lit posément, pour être mieux goûté, & va jusqu'à la fin sans s'apercevoir que chacun bâille à bouche close. Ce petit homme remuant, qui gesticule auprès de lui, me fait une pitié que je ne puis dire. L'esprit est pour lui comme ces éternuemens qui vont venir, & qui ne viennent jamais. On voit qu'il meurt d'envie de dire de jolies choses : il les a au bout de la langue ; mais il semble qu'elles lui échappent au moment qu'il

va les ſaiſir. Ah ! c'eſt un homme bien à plaindre ! Ce perſonnage ſec & long, qui ſe promène ſeul à l'écart, eſt l'eſprit le plus réfléchi & le plus creux que je connoiſſe : parce qu'il a une perruque ronde & des vapeurs noires, il ſe croit un Philoſophe Anglois : il s'appeſantit ſur une aile de mouche, & il eſt ſi obſcur dans ſes idées, qu'on eſt quelquefois tenté de croire qu'il eſt profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçoit ſur ces caractères, Célicour avoit les yeux attachés ſur les ſiens. Ah ! dit-il, que votre oncle, qui connoît tant de choſes, connoît peu l'eſprit de ſa nièce ! Il vous annonce comme une enfant ! — Vraiment ſans doute ; & ces Meſſieurs me regardent bien comme telle. Auſſi ne ſe gênent-ils pas ; & la ſottiſe du bel eſprit eſt avec moi tout à ſon aiſe. N'allez pas me trahir au moins. — N'ayez pas peur ; mais il faut, belle Agathe, cimenter notre

intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe : il y a peut-être quelque chofe de plus doux, mais il n'y a rien de plus folide.

A ces mots, on vint les interrompre; & le Connoiffeur, fe promenant feul avec Célicour, lui demanda fi le dialogue avoit bien repris. Ce n'eft pas précifément ce que je voulois, dit le jeune homme ; mais je tâcherai d'y suppléer. Je fuis fâché, dit Fintac, de vous avoir interrompu. Rien n'eft fi difficile que de rattraper le fil de la nature, quand une fois on le laiffe échapper. C'eft apparemment cette étourdie qui n'a pas bien faifi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs ; mais tout à coup cela fe diffipe. Il faut efpérer que du moins le mariage la formera. — Vous penfez donc à la marier? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui, répondit Fintac; & je compte fur vous pour célébrer dignement cette fête. Vous avez vu ce

M. de Lexergue ; c'eſt un homme d'un grand ſens & d'une érudition profonde. C'eſt à lui que je donne ma nièce. (Si Fintac eût obſervé le viſage de Célicour, il l'eût vu pâlir à cette nouvelle.) Un homme auſſi ſérieux, auſſi appliqué que M. de Lexergue, a beſoin, pourſuivit-il, de quelque choſe qui le diſſipe. Il eſt riche, il s'eſt pris d'inclination pour cette enfant ; & dans huit jours il doit l'épouſer : mais il exige le plus grand ſecret, & ma nièce elle-même n'en ſait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous ſoyez initié au myſtère d'une union que vous devez chanter. O hymen ! ô hyménée ! vous m'entendez ? C'eſt un Epithalame que je vous demande ; & voici le moment de vous ſignaler. Ah ! Monſieur. — Point de modeſtie : elle étouffe tous les talens. — Diſpenſez-moi. — Vous l'exécuterez : c'eſt un morceau de votre genre, & qui doit vous faire beaucoup d'honneur. Ma nièce eſt jeune & jolie ;

&

& avec de l'imagination & de l'ame on ne tarit point sur un sujet pareil. D'ailleurs elle a un oncle, qui .... je me tais: ce n'est pas à moi de me louer. A l'égard de l'époux, je vous l'ai dit, c'est un homme rare. Personne ne se connoît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il estime quarante mille écus. Il devoit même aller voir les ruines d'Herculanum, & peu s'en est fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmyre. Vous voyez combien de tableaux tout cela présente à la Poésie. Mais que dis-je ? vous y pensez déjà : oui, je vois sur votre visage cette méditation profonde qui couve les germes du génie, & les dispose à la fécondité. Allez vîte, allez mettre à profit des momens si précieux. Je vais aussi m'enfoncer dans l'étude.

Consterné de tout ce qu'il venoit d'entendre, Célicour brûloit d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain, il prit le prétexte d'aller consulter le

Connoiſſeur; & avant d'entrer dans ſon cabinet, il demanda ſi elle étoit viſible. Ah! Mademoiſelle, lui dit-il, vous voyez un homme au déſeſpoir. — Qu'avez-vous donc? — Je ſuis perdu: vous épouſez M. de Lexergue. — Qui vous a fait ce conte-là? — Qui? M. de Fintac lui-même. — Tout de bon? — Il m'a chargé de compoſer votre Epithalame. — Eh bien, cela ſera-t-il beau? — Vous riez! vous trouvez plaiſant d'avoir pour époux M. de Lexergue! — Oh! très-plaiſant. — Ah! du moins, cruelle, par pitié pour moi, qui vous adore & qui vous perds .... Agathe l'interrompit comme il tomboit à ſes genoux. Avouez, lui dit-elle, que ces momens de trouble ſont commodes pour une déclaration: comme celui qui la fait ne ſe poſſède pas, celle qui l'entend n'oſe pas s'en plaindre; & à la faveur de ce déſordre, l'amour croit pouvoir tout riſquer. Mais doucement, modérez-vous, &

voyons ce qui vous déſeſpère. — Votre tranquillité, cruelle que vous êtes. — Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que je ne crains pas ? — Je vous dis qu'il eſt décidé que vous épouſez M. de Lexerge. — Comment voulez-vous qu'on décide ſans moi, ce qui ſans moi ne peut s'exécuter ? — Mais ſi votre oncle a donné ſa parole ? — S'il l'a donnée, il la retirera. — Comment ! vous auriez le courage ! .. — Le courage de ne pas dire *oui !* Le bel effort de réſolution ! — Ah ! je ſuis au comble de la joie ! — Et votre joie eſt une folie auſſi bien que votre douleur. — Vous ne ſerez point à M. de Lexergue ! — Eh bien, après ? — Vous ſerez à moi. — Sans doute, il n'y a pas de milieu ; & toute fille qui ne ſera pas ſa femme, ſera la vôtre : cela eſt clair. En vérité, vous raiſonnez comme un Poëte de province. Allez, allez voir mon cher oncle ; &

tâchez qu'il ne se doute pas de l'avis que vous m'avez donné.

Eh bien, l'Epithalame est-il avancé? lui demanda le Connoisseur en venant au devant de lui. —J'en ai le dessin dans la tête. — Voyons. — J'ai pris l'allégorie du Temps qui épouse la Vérité. — L'idée est belle, mais elle est triste; & puis le Temps est bien vieux! — M. de Lexergue est un antiquaire. — Oui, mais on n'aime pas à s'entendre dire qu'on est vieux comme le Temps. — Aimeriez - vous mieux les noces de Vénus & de Vulcain? — Vulcain, à cause des bronzes, des médailles? Non : l'aventure de Mars est affligeante à rappeler. Vous trouverez, en y rêvant, quelque idée encore plus heureuse. Mais, à propos de Vulcain, voulez-vous venir ce soir avec nous, voir le coup d'essai d'un Artificier que je protége? Ce sont des fusées chinoises, dont je lui ai donné la composi-

tion : j'y ai même ajouté quelque chose ; car il faut toujours que je mette du mien. Célicour ne douta point qu'Agathe ne fût de la partie, & il s'y rendit avec empressement.

Les spectateurs étoient placés ; Fintac & sa nièce occupoient une croisée ; & il y restoit à côté d'Agathe un petit espace qu'elle avoit ménagé sans affectation. Célicour s'y glissa timidement, & tressaillit de joie en se voyant si près d'Agathe. Les yeux de l'oncle étoient attentifs à suivre le vol des fusées ; ceux de Célicour étoient attachés sur la nièce. Les étoiles seroient tombées du ciel, qu'elles ne l'auroient pas distrait. Sa main rencontra au bord de la fenêtre une main plus douce que le duvet des fleurs ; il lui prit un tremblement dont Agathe dut s'apercevoir. La main, qu'il effleuroit à peine, fit un mouvement pour se retirer ; la sienne en fit un pour la retenir : les yeux d'Agathe se tournèrent sur lui, & rencontrèrent

les ſiens qui demandoient grace. Elle ſentit qu'elle l'affligeroit en retirant cette main chérie; & ſoit foibleſſe ou pitié, elle voulut bien la laiſſer immobile. C'étoit beaucoup ; ce n'étoit point aſſez. La main d'Agathe étoit fermée, & celle de Célicour ne pouvoit l'embraſſer. L'amour lui inſpira l'audace de l'ouvrir. Dieux ! quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joie, quand il la ſentit céder inſenſiblement à cette douce violence! Il tient la main d'Agathe déployée dans la ſienne, il la preſſe amoureuſement: concevez-vous ſa félicité ! Elle n'eſt pas encore parfaite. La main qu'il preſſe ne répond point ; il l'attire à lui, ſe penche vers elle, & l'oſe appuyer à ſon cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper : il l'arrête, il la tient captive; & l'amour fait avec quelle rapidité ſon cœur bat ſous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe ! ô raviſſement ! Ce n'eſt plus Célicour

qui la presse; c'est elle qui répond aux battemens du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé, n'ont jamais connu cette émotion, & ceux même qui ont aimé ne l'ont éprouvée qu'une fois. Leurs regards se confondoient avec cette langueur touchante, qui est le plus doux de tous les aveux; lorsque la girande du feu d'artifice se déploya dans l'air. Alors la main d'Agathe fit un nouvel effort pour s'imprimer sur le cœur de Célicour; & tandis qu'autour d'eux on applaudissoit à l'éclatante beauté des fusées, nos amans, occupés d'eux-mêmes, s'exprimoient, par de brûlans soupirs, le regret de se séparer. Telle fut cette scène muette, digne d'être citée pour exemple de silences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs, d'intelligence, n'eurent plus de secret l'un pour l'autre : tous deux goûtoient pour la première fois le plaisir d'aimer; & cette fleur de sensibilité est la plus pure

des voluptés de l'ame. Mais l'amour, qui prend la couleur des caractères, étoit timide & sérieux dans Célicour; vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer son mariage avec M. de Lexergue, arrive. L'antiquaire vient la voir, la trouve seule, & lui déclare son amour, fondé sur l'aveu de son oncle. Je sais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil; mais moi, je veux un mari que je puisse aimer en face; & tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites-vous, l'aveu de mon oncle? vous ne m'épouserez pas sans le mien; & je crois pouvoir vous assurer que vous ne l'aurez de la vie. Lexergue eut beau lui protester qu'elle réunissoit à ses yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis, Agathe lui souhaita des Vénus antiques, & lui déclara qu'elle ne l'étoit point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'exposer à déplaire à mon oncle,

ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant ſur vous ; & ce qu'on peut faire de mieux quand on n'eſt pas aimé, c'eſt de tâcher de n'être point haï. Je ſuis votre très-humble ſervante.

L'antiquaire fut mortellement offenſé du refus d'Agathe ; mais par orgueil il l'eût diſſimulé, ſi le reproche qu'on lui fit de manquer à ſa parole, ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'autorité & la conſidération étoient compromiſes, fut indigné de la réſiſtance de ſa nièce, & fit l'impoſſible pour la vaincre : mais il n'en tira jamais d'autre réponſe, ſinon qu'elle n'étoit pas une médaille ; & il finit par lui déclarer, dans ſa colère, qu'elle n'auroit jamais d'autre époux. Ce n'étoit pas le ſeul obſtacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avoit à eſpérer qu'une portion d'un modique héritage ; & Agathe attendoit tout de ſon oncle, qui étoit moins

que jamais diſpoſé à ſe dépouiller de ſon bien pour elle. Dans des temps plus heureux il eût pu ſe charger de leur petit ménage ; mais après le refus d'Agathe, il falloit un miracle pour l'y engager : ce fut l'amour qui l'opéra.

Flattez mon oncle, diſoit Agathe à Célicour ; enivrez-le de louanges, & cachez-lui bien que nous nous aimons. Pour cela évitons avec ſoin de nous trouver enſemble, & contentez-vous de m'inſtruire de votre conduite en paſſant. Fintac ne diſſimula point à Célicour ſon reſſentiment contre ſa nièce. Auroit-elle, diſoit-il, quelque inclination ſecrète ? Si je le ſavois...... Mais non, c'eſt une petite ſotte qui n'aime rien, qui ne ſent rien. Ah ! ſi elle compte ſur mon héritage, elle ſe trompe : je ſaurai mieux placer mes bienfaits. Le jeune homme, effrayé des menaces de l'oncle, chercha le moment d'en inſtruire la nièce. Elle ne fit

qu'en plaisanter. — Il est furieux contre vous, ma chère Agathe. — Cela est égal. — Il dit qu'il veut vous déshériter. — Dites comme lui ; gagnez sa confiance, & laissez faire à l'amour & au temps. Célicour suivoit les conseils d'Agathe, & à chaque éloge qu'il donnoit à Fintac, Fintac croyoit découvrir en lui un nouveau degré de mérite. La justesse d'esprit, la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à son âge, disoit-il à ses amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle, qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il appeloit le secret de sa vie : c'étoit une Pièce de Théâtre qu'il avoit faite, & qu'il n'avoit osé lire à personne, de peur de compromettre sa réputation. Après lui avoir demandé une silence inviolable, il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle, Agathe fut saisie de joie. Cela va bien, dit-elle ; courage ! redoublez la dose d'encens : bonne ou mauvaise, il faut qu'à vos

yeux cette Pièce n'ait point d'égale.

Fintac, tête à tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une casſette ce manuſcrit précieux, & lut avec enthouſiaſme la comédie la plus froide, la plus inſipide qui fut jamais. Il en coûtoit cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes; mais Agathe le lui avoit recommandé. Il applaudiſſoit donc ; & le Connoiſſeur étoit tranſporté. Avouez, lui dit-il après la lecture, avouez que cela eſt beau. — Oui, fort beau. — Eh bien, il eſt temps de vous dire pourquoi je vous ai choiſi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-temps de voir cette Pièce au Théâtre, mais je ne veux pas que ce ſoit ſous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) Je n'ai voulu me fier à perſonne; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié. Vous donnerez mon Ouvrage comme de vous : je ne veux que le

plaiſir du ſuccès, & je vous en laiſſe la gloire. L'idée d'en impoſer au Public eût ſeule effrayé le jeune homme; mais celle de voir paroître & tomber ſous ſon nom un Ouvrage auſſi pitoyable, lui répugnoit encore plus. Confondu de la propoſition, il s'en défendit long-temps; mais ſa réſiſtance fut inutile. Mon ſecret confié, lui dit Fintac, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il eſt égal au Public qu'une Pièce ſoit de vous ou de moi; & ce menſonge officieux ne peut nuire à perſonne au monde. Ma Pièce eſt mon bien, je vous le donne; la poſtérité même la plus reculée n'en ſaura rien. Voilà donc votre délicateſſe ménagée de toutes façons. Si après cela vous refuſez de préſenter cet Ouvrage comme de vous, je croirai que vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le louant, & que vous êtes également indigne de mon amitié & de mon eſtime. A quoi ne ſe fût pas réſolu

l'amant d'Agathe, plutôt que d'encourir la haîne de son oncle ! Il l'assura qu'il n'étoit retenu que par des motifs louables, & lui demanda vingt-quatre heures pour se déterminer. Il me l'a lue, dit-il à Agathe. — Eh bien ? — Eh bien, elle est mauvaise. — Je m'en doutois. — Il veut que je la donne au Théâtre sous mon nom. — Que dites-vous ? — Qu'il veut qu'elle passe pour être de moi. — Ah ! Célicour, louons le Ciel de cette aventure. Avez-vous accepté ? — Non, pas encore ; mais j'y serai forcé. — Tant mieux ! — Je vous dis qu'elle est détestable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux, vous dis-je ; il faut souscrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude & de douleur. Le lendemain, il vint trouver l'oncle, & lui dit, qu'il n'y avoit rien à quoi il ne se déterminât plutôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le Connoisseur, vous exposer imprudemment. Copiez la

Pièce de votre main ; vous en ferez une lecture à nos amis, qui sont d'excellens juges ; & s'ils n'en croient pas le succès infaillible, vous n'êtes plus obligé à rien. Je n'exige de vous qu'une chose, c'est de l'étudier, afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'espérance au jeune homme. Je dois, dit-il à Agathe, lire la Pièce à ses amis : s'ils la trouvent mauvaise, il me dispense de la donner. — Ils la trouveront bonne ; & tant mieux : nous serions perdus, s'ils la trouvoient mauvaise. — Expliquez-vous donc. — Allez-vous-en ; il ne faut pas qu'on nous voye ensemble. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Les juges étant assemblés, le Connoisseur leur annonça cette Pièce comme un prodige, & sur-tout dans un jeune Poëte. Le jeune Poëte lut de son mieux ; & à l'exemple de Fintac, on s'extasioit à chaque vers, on applaudissoit à toutes les scènes. A la fin, ce furent des acclamations : on y trouvoit

la délicatesse d'Aristophane, l'élégance de Plaute, le *vis comica* de Térence; & l'on ne savoit quelle Pièce de Molière mettre à côté de celle-ci. Après cette épreuve, il n'y eut plus à balancer. Les Comédiens ne furent pas de l'avis des beaux Esprits ; mais on savoit d'avance que ces gens-là n'avoient point de goût; & il y eut ordre de jouer la Pièce. Agathe, qui avoit assisté à la lecture, avoit applaudi de toutes ses forces : il y avoit même des endroits pathétiques où elle avoit paru attendrie ; & son enthousiasme pour l'Ouvrage l'avoit un peu réconciliée avec l'Auteur. Seroit-il possible, lui dit Célicour, que vous eussiez trouvé cela bon ? Excellent, dit-elle, excellent pour nous; & à ces mots, elle s'éloigna, sans vouloir lui en dire davantage. Pendant qu'on répétoit la Pièce, Fintac couroit de maison en maison disposer les esprits en faveur d'un Poëte naissant, qui donnoit, disoit-il, de belles espérances.

eſpérances. Enfin le grand jour arrive, & le Connoiſſeur aſſemble à dîner ſes amis. Allons, Meſſieurs, dit-il, ſoutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la Pièce admirable, vous en avez garanti le ſuccès ; & il y va de votre honneur. Pour moi, vous ſavez quelle eſt ma foibleſſe : j'ai des entrailles de père pour tous les talens qui s'élèvent, & je ſens auſſi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîné, les bons amis du Connoiſſeur embraſsèrent tendrement Célicour, & lui dirent qu'ils alloient au Parterre, pour être les témoins, plutôt que les inſtrumens de ſon triomphe. Ils s'y rendirent en effet. On joua la Pièce ; elle ne fut point achevée ; & le premier ſignal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac étoit dans l'amphithéâtre, tremblant & pâle comme la mort ; mais pendant tout le temps que le ſpec-

tacle se soutint, ce père malheureux & tendre fit des efforts incroyables pour encourager les spectateurs à secourir son enfant. Enfin il le vit expirer; & alors succombant à sa douleur, il se traîna dans son carrosse, confondu, anéanti, & se plaignant au Ciel de l'avoir fait naître dans un siècle si dépravé. Et où étoit le pauvre Célicour ? Hélas ! on lui avoit accordé les honneurs de la loge grillée, où, sur un fagot d'épines, il avoit vu ce qu'on appeloit sa Pièce chanceler au premier acte, trébucher au second, & tomber au troisième. Fintac lui avoit promis de l'aller prendre, & l'avoit oublié. Que devenir ? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manqueroit pas de le reconnoître & de le montrer au doigt ? Enfin voyant la salle vide & les lumières éteintes, il prit courage, & descendit : mais les foyers, les corridors, l'escalier étoient encore pleins; sa consternation le fit remarquer, & il enten-

doit de tous côtés : C'eſt lui ſans doute ; oui, le voilà, c'eſt lui. Le malheureux ! c'eſt dommage ! il fera mieux une autre fois. Il aperçut dans un coin un groupe d'Auteurs ſifflés, qui ſe moquoient de leur camarade. Il vit auſſi les bons amis de Fintac, qui triomphoient de ſa chûte, & qui, en le voyant, lui tournèrent le dos. Accablé de confuſion & de douleur, il ſe rendit chez l'Auteur véritable ; & ſon premier ſoin fut de demander Agathe. Il eut toute la liberté de la voir ; car l'oncle s'étoit enfermé dans ſon cabinet. Je vous l'avois prédit : elle eſt tombée, & tombée honteuſement, dit Célicour en ſe jetant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe. — Eh quoi, tant mieux ! quand votre amant eſt couvert de honte, & qu'il ſe rend, pour vous complaire, la fable & la riſée de tout Paris ! Ah ! c'en eſt trop. Non, Mademoiſelle, il n'eſt pas temps de plaiſanter. Je vous aime plus que ma vie ; mais dans l'état

d'humiliation où je me vois, je ſuis capable de renoncer & à la vie & à vous-même. Je ne ſais à quoi il a tenu que le ſecret ne m'ait échappé. C'eſt peu de m'expoſer au mépris public, votre cruel oncle m'y abandonne ! Je le connois, il ſera le premier à rougir de me revoir; & ce que j'ai fait pour vous obtenir, m'en interdit peut-être à jamais l'eſpérance. Qu'il ſe prépare cependant à reprendre ſa Pièce, ou à me donner votre main. Il n'y a que ce moyen de me conſoler & de m'obliger au ſilence. Le Ciel m'eſt témoin que ſi, par impoſſible, ſon Ouvrage avoit réuſſi, je lui en aurois rendu la gloire : il eſt tombé, j'en ſupporte la honte; mais c'eſt un effort de l'amour, dont vous ſeule pouvez être le prix. Il faut avouer, dit la maligne Agathe afin de l'irriter encore, qu'il eſt cruel de ſe voir ſifflé pour un autre. — Cruel ! au point que je ne voudrois pas jouer ce rôle pour mon père. —Avec

quel air de mépris on voit paſſer un malheureux dont la Pièce eſt tombée ! — Le mépris eſt injuſte, on s'en conſole ; mais l'orgueilleuſe pitié, c'eſt-là ce qui eſt humiliant. — Je crois que vous êtiez bien confus en deſcendant l'eſcalier ! avez-vous ſalué les Dames ? — J'aurois voulu m'anéantir. — Pauvre garçon ! Et comment oſerez-vous reparoître dans le monde ? — Je n'y paroîtrai, je vous jure, qu'avec le nom de votre époux, ou qu'après avoir rejeté ſur M. de Fintac l'humiliation de cette chûte. — Vous êtes donc bien réſolu à mettre mon oncle au pied du mur ? — Très-réſolu, n'en doutez pas. Qu'il ſe décide dès ce ſoir même. S'il me refuſe votre main, tous les Journaux vont annoncer qu'il eſt l'Auteur de la Pièce ſifflée. Et voilà ce que je voulois, dit Agathe en triomphant ; voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientoient ſi fort. Allez voir mon

oncle, tenez bon; & soyez assuré que nous serons heureux.

Eh bien, Monsieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au Connoisseur? — Je dis, mon ami, que le Public est un animal stupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais consolez-vous: votre Ouvrage vous fait honneur dans l'esprit des gens de goût. — Qu'appelez-vous mon Ouvrage? c'est bien le vôtre. — Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas. — Il vous est bien facile de vous modérer, Monsieur, vous qui vous êtes sauvé prudemment de la chûte de votre Pièce: mais moi, qu'elle écrase! — Ah! ne croyez pas qu'une pareille chûte vous fasse tort. Les gens éclairés ont vu dans cet Ouvrage des choses qui annoncent le talent. — Non, Monsieur, je ne me flatte point, la Pièce est mauvaise: j'ai acquis le droit d'en parler avec franchise; & tout le

monde eſt du même avis. Si elle avoit eu un plein ſuccès, j'aurois déclaré qu'elle étoit de vous; ſi elle avoit eu un demi-revers, je l'aurois priſe ſur mon compte: mais un déſaſtre auſſi accablant eſt au-deſſus de mes forces; & je vous prie de vous en charger. — Moi, mon enfant! moi, ſur mon déclin, me donner ce ridicule! perdre en un jour une conſidération qui eſt l'ouvrage de quarante ans, & qui fait l'eſpérance de ma vieilleſſe! auriez-vous bien la cruauté de l'exiger? — N'avez-vous pas celle de me rendre la victime de ma complaiſance? Vous ſavez combien il m'en a coûté. — Je ſais tout ce que je vous dois; mais, mon cher Célicour, vous êtes jeune, vous avez le temps de prendre des revanches; & il ne faut qu'un ſuccès pour faire oublier ce malheur: au nom de l'amitié, ſoutenez-le avec conſtance, je vous en conjure les larmes aux yeux. — J'y conſens, Monſieur; mais je ſens trop les conſéquen-

ces d'un premier début, pour m'exposer au préjugé qu'il laisse. Je renonce au Théatre, à la Poésie, aux Belles-Lettres. — Oui, c'est bien fait: il y a, pour un jeune homme de votre âge, tant d'autres objets d'ambition. — Il n'y en a qu'un pour moi, Monsieur; & il dépend de vous. — Parlez, il n'est point de service que je ne vous rende: qu'exigez-vous? — La main de votre nièce. — La main d'Agathe! — Oui, je l'adore, & c'est elle qui, pour vous plaire, m'a fait consentir à tout ce que vous avez voulu. — Ma nièce est de la confidence? — Oui, Monsieur. — Ah! son étourderie aura peut-être . . . Hola quelqu'un: vîte, ma nièce, qu'elle vienne. — Rassurez-vous; Agathe est moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paroît l'être. — Ah! vous me faites trembler . . . . Ma chère Agathe, tu sais ce qui se passe, & le malheur qui vient d'arriver? — Oui, mon oncle. — As-tu révélé ce fatal secret à per-

sonne ? — A personne au monde. — Y puis-je bien compter ? — Oui, je vous le jure. — Eh bien, mes enfans, qu'il meure avec nous trois : je vous le demande comme la vie. Agathe, Célicour vous aime ; il renonce, par amitié pour moi, au Théâtre, à la Poésie, aux Lettres ; & je lui dois votre main, pour prix d'un si grand sacrifice. Il est trop payé, s'écria Célicour en saisissant la main d'Agathe. J'épouse un Auteur malheureux, dit-elle en souriant ; mais je me charge de le consoler de son infortune : le pis aller est qu'on lui refuse de l'esprit ; & tant d'honnêtes gens s'en passent ! Or çà, mon cher oncle, voilà Célicour qui renonce à la gloire d'être Poëte ; ne feriez-vous pas bien de renoncer à celle d'être Connoisseur ? Vous en seriez bien plus tranquille. Agathe fut interrompue par l'arrivée de Clément, Valet de chambre affidé de son oncle. Ah ! Monsieur, dit-il tout

essoufflé, vos amis, vos bons amis ! — Eh bien, Clément ? — J'étois au Parterre ; ils y étoient tous. — Je le sais bien. Ont-ils applaudi ? — Applaudi ! les traîtres ! Si vous aviez vu avec quelle fureur ils ont déchiré ce malheureux jeune homme. Je vous demande mon congé, si ces gens-là rentrent chez vous. Ah ! les lâches ! dit Fintac. Oui, c'en est fait, je brûle mes Livres, & romps tout commerce avec les gens de Lettres. Gardez vos Livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle ; & à l'égard des gens de Lettres, n'en veuillez faire que vos amis, & vous en verrez d'estimables.

Fin du Tome second.









